

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

La chair du temps

Belinda Cannone

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Belinda Cannone

La chair
du temps

Stock

Belinda Cannone

La chair
du temps

Stock

Belinda Cannone

La chair du temps

Stock

Ouvrage publié sous la direction de
Anne Dufourmantelle

Couverture Atelier Didier Thimonier

© Éditions Stock, 2012

ISBN 978-2-234-07273-2

www.editions-stock.fr

Romans

Dernières promenades à Petrópolis, *Le Seuil*, 1990

L'Île au nadir, *Quai Voltaire*, 1992

Trois nuits d'un personnage, *Stock*, 1994

Lent Delta, *Verticales*, 1998

L'Homme qui jeûne, *L'Olivier*, 2006

Entre les bruits, *L'Olivier*, 2009

Essais

L'Écriture du désir, *Calmann-Lévy*, 2000 (*Prix de l'essai de l'Académie française 2001*) ; « *Folio Essais* », 2012

Le Sentiment d'imposture, *Calmann-Lévy*, 2005 (*Grand Prix de l'essai de la Société des gens de lettres 2005*) ; « *Folio Essais* », 2009

La bêtise s'améliore, *Stock*, 2007

La Tentation de Pénélope, *Stock*, 2010

Le Baiser peut-être, *Alma*, 2011

Esthétique et critique littéraire

Philosophies de la musique, 1752-1789, *Klincksieck*, 1990

La Réception des opéras de Mozart dans la presse parisienne, 1793-1829, *Klincksieck*, 1991

Musique et littérature au XVIII^e siècle, *PUF*, « *Que sais-je ?* », 1998

Narrations de la vie intérieure, *PUF*, « *Perspectives littéraires* », 2001

L'Œuvre d'Émile Zola, *Gallimard*, « *Foliothèque* », 2002

*pour que l'aurore, avec sa tendresse
tenace,
pour que l'entrée de la lumière au ras des
monts,
comme elle éloigne la lune légère, efface
ma propre fable, et de son feu voile mon
nom.*

Philippe Jaccottet

Vendredi 11 mars 2011

Ce soir, quand je suis arrivée dans ma maison des champs, j'ai mis du temps à m'apercevoir qu'elle avait été visitée, tant les voleurs s'étaient montrés discrets. Un tapis bousculé (pas mon genre) dans une des chambrettes du haut dont les deux portes étaient ouvertes (or je les tiens toujours fermées, pour la chaleur) m'a pourtant alertée. Je suis retournée dans le bureau où je venais de déposer mes affaires et j'ai constaté ce que je n'avais pas vu la première fois : mon ordinateur portable avait disparu. J'ai fait le tour des huis et en effet, la porte donnant sur le jardin ne fermait plus, ouverte au pied-de-biche (diraient les gendarmes). Étrange et un peu inquiétant : étrange, car il m'a fallu du temps pour constater que seuls un lecteur de DVD et un vieil élément de la chaîne hi-fi avaient aussi été emportés – maigre butin ; un peu inquiétant, car les vols et les effractions le sont toujours.

Eugène, mon voisin, est venu, ainsi que les gendarmes. Ils allaient de pièce en pièce, photographiant, me faisant remarquer, ce dont je convenais bien aisément, que j'avais de la chance dans mon malheur : pas un tiroir retourné, pas un meuble abîmé, à peine une trace du passage des voleurs dans ce petit larcin de trois objets très remplaçables... Mais j'étais assez paisible, car mon ordinateur, quelle importance, j'ai des doubles et des triples de tous mes fichiers sur clé USB, disque dur, serveur internet, etc., l'assurance m'en paierait un autre et voilà tout.

Nous étions dans la chambrette au tapis déplacé lorsque j'ai été saisie d'une intuition soudaine : je me suis penchée et en effet, sous la table il n'y avait plus les deux malles en métal où, depuis qu'une personne indélicate était venue quelquefois et avait fouillé dans mes affaires, je conservais, enfermé à double tour, TOUT : dans l'une mes journaux depuis que j'ai dix ans, dans l'autre mes photos et quarante années de correspondance (lettres de mon père, de ma grand-mère, de mes amoureux, de je ne sais plus qui, ça me reviendra au fur et à mesure, peut-être, peut-être). Les journaux contiennent toute ma vie :

or j'ai une mémoire si incertaine, si lacunaire, que cette perte m'apparaît comme une grande catastrophe. Toute ma vie, mon adolescence, mes amours, et le pire, le pire : tous les journaux-laboratoires qui ont accompagné chacun de mes livres. Depuis longtemps s'y entrelaçaient les événements de mon existence et la réflexion littéraire : ils étaient surtout des carnets de travail dans lesquels je réfléchissais en écrivant (je réfléchis mieux ainsi). Tout à l'heure j'ai retrouvé deux carnets, conservés ailleurs : l'un, intimité et travail mêlés, de 2009, et l'autre ne concernant que le travail, qui va de 2002 à 2005, mais pour cette période agitée j'en ai forcément tenu d'autres, qui se trouvaient dans la malle aussi...

Il y a quelques jours, un lecteur m'interrogeait à propos d'une référence musicale qui figure dans mon deuxième roman et je ne savais que lui répondre, mais bien tranquille au fond : le jour où je voudrais savoir à quoi j'avais pensé, comment j'avais pensé, à quels moments j'étais revenue sur la construction, de quelle manière les idées avaient germé, évolué, pourquoi j'avais nommé ainsi les personnages, comment s'était faite leur invention, le jour où je voudrais retrouver les grandes lignes retraçant la sortie de chaque livre et sa réception, ou savoir comment j'avais traversé les dix premières années, si difficiles, quand j'étais inconnue et peinant pour publier chaque roman – tout cela qui n'était plus accessible à cause de ma mémoire infidèle, eh bien je n'avais pas à m'en inquiéter trop : tout était consigné.

Les voleurs, imaginant sans doute que ces deux lourdes malles fermées par un cadenas recélaient forcément quelque chose de précieux, les ont emportées et c'est comme si ma vie avait fichu le camp avec eux. Je ne sais ce qui est pire : l'effacement de ma vie, c'est-à-dire du récit de la construction de l'individu Belinda entre l'âge de dix ou douze ans et aujourd'hui (même cela, je ne le saurai plus jamais : ai-je commencé mon premier journal à dix, onze ou douze ans ?), ou bien la perte des journaux-laboratoires dans lesquels je réfléchissais en écrivant ?

Chaque fois que je revenais dans cette maison des champs, je me disais « Pourvu qu'elle n'ait pas brûlé », et de cet incendie redouté une conséquence me terrifiait, mes proches l'ont toujours su : la disparition de mes archives, de ma mémoire. Je m'entends encore radoter : « Tu te rends compte si ça brûlait ? Je n'aurais plus de mémoire... » On me croyait.

Pas d'incendie, mais voilà : malles envolées. C'est atroce.

Samedi 12 mars 2011

J'ai inventé un adage, moult fois vérifié, postulant qu'*on provoque ce qu'on redoute*. Dans les taillis de l'inconscient, où le désir avoisine la peur et le rejet, la crainte nous incite souvent à mettre au monde nos spectres. C'est pourquoi, lorsqu'il m'arrive une chose très déplaisante, je me demande d'abord quelle est ma part de responsabilité. Mais ici, j'ai senti que j'affrontais le malheur pur, dans son extériorité, son hasard et sa malchance. Les voleurs étaient entrés chez moi, ils auraient pu entrer ailleurs, ils devaient être jeunes, ils ont pensé que les malles contenaient le trésor du lieu puisqu'elles étaient cadenassées – après m'être ainsi prémunie contre l'intrusion d'une personne précise, lorsqu'elle a disparu je n'avais pas de raison de sortir mes papiers des malles, c'était après tout un bon rangement. Je dois donc nuancer : c'est bien pour les avoir si soigneusement protégés que j'ai provoqué la convoitise des voleurs. Sans aller jusqu'à l'inconscient, mon adage dit vrai, même en psychologie de surface.

Effroyable mise en abyme : hier, écrivant dans mon journal à toute vitesse, frénétiquement, pour assimiler le choc, je me demandais à quel âge j'avais entrepris la rédaction du tout premier. J'ai l'habitude de ce genre de questions. Mais, ayant perdu ce premier journal, je ne peux plus y répondre, je ne sais donc plus l'origine de ce discours que je reprends ici, sa date de naissance, et *ne le saurai plus jamais car nul ne détient ce savoir* qui était contenu seulement dans le journal. De même, hier toujours, j'évoquais dans mon carnet des personnes, pour moi familières depuis des décennies, mais soudain j'ai réalisé que... le journal ne savait plus qui elles étaient. La formulation est bizarre mais c'est ainsi : commencé en 2010, le journal actuel ne sait plus qui sont les personnages qui le traversent car, soudain trop « jeune », il a été amputé des savoirs accumulés que recélaient les pages des années antérieures. À présent il est bête comme un nouveau-né, il faut tout lui expliquer. Par exemple, j'évoque un ami intime, ami de trente ans, et sens soudain que je devrais, pour être claire, expliquer au journal qui

il est. Ou encore, le journal ne comprend pas pourquoi je cherche d'abord ma responsabilité dans mes malheurs. Serais-je paranoïaque ? Ou coupable ? Non, cher journal, mais j'ai été formée par deux psychanalyses et il m'en reste certains tours d'esprit. Tout cela t'était familier avant ta radicale amputation.

Un journal qui a *perdu la mémoire* ?

L'horreur, dans la perte d'un journal, ressemble à celle qui nous étreint lors de la disparition d'un être : une absolue singularité s'évanouit, irremplaçable. Ce qui s'est envolé, c'est ce que je fus, dans le détail du fil du temps, dans l'évolution d'une conscience. Il faut dire que je suis très amnésique. J'ai dû en parler souvent dans les journaux disparus. Demain je raconterai l'épisode de l'étude de Bach.

[17 mai – Au départ, les pages du vendredi 11 mars étaient un courriel envoyé à mon amie N. Parce que je savais combien, pour elle, la mémoire et les souvenirs sont importants, elle me paraissait la destinataire idéale de cette histoire. Dès le samedi 12, j'ai commencé à raconter la perte à un destinataire inconnu, directement sur l'ordinateur, comme pour un livre, mais sans savoir ce que j'en ferais. Simultanément, j'ai cessé d'écrire dans mon journal intime.]

Dimanche 13 mars 2011

Être la même et une autre : c'est ce qui arrive lorsqu'un deuil nous frappe. C'est bien soi, et pourtant quelque chose de fondamental a changé, au point que parfois dans un éclair on n'y croit pas, on se dit ce n'est pas possible, à cause de la permanence du soi contrastant avec l'énormité du changement que constitue la perte de l'autre. Dans les ruptures amoureuses pareillement.

Ce matin je suis très découragée. Quelqu'un a klaxonné en passant devant la maison : comme j'ai persuadé deux journalistes de faire des articles dans la presse régionale et que j'y promets une récompense en échange des documents, je suis descendue, tout en sachant bien qu'il y avait peu de chances pour que leur effet fût si immédiat. J'ai vérifié aux deux portes, avec l'espoir fou d'y trouver les malles... Mais non, la saison de la pêche a repris depuis avant-hier et, en se rendant à la petite rivière qui passe au bout du chemin, les amateurs se saluent en klaxonnant.

Que peut-il y avoir dans la tête du jeune homme qui force les serrures et y découvre cette chair du temps ? « Des souvenirs », se dit-il ? « Valeur sentimentale », comme l'a dit l'un des journalistes ? Peut-il imaginer ce que ce butin représente pour sa propriétaire ?

Ce matin, donc, je suis découragée. Je venais dans ma maison des champs pour essayer de me remettre à ce portrait de mon père qui est si difficile à écrire : il faut une telle concentration, une telle plongée en soi, que je ne peux me contenter de lui consacrer deux heures par jour (mon emploi du temps plein comme un œuf...), je dois m'immerger dans le travail avec l'esprit aussi libre que possible. Las ! me voici embarquée dans une tout autre aventure intérieure, plus contraignante que jamais. Et puis maintenant, j'ai davantage envie, besoin, d'écrire cette *chose* que le portrait.

À quoi bon ces notes ? Ce qu'il y avait dans mes journaux, je n'ai pas plus envie qu'avant d'en faire état – sinon j'aurais écrit un livre, à publier, pas un journal. Si je décidais de rassembler ici mes

souvenirs, pour moi, comme dans un journal bis, j'aurais l'impression d'être à la fin de ma vie. Je n'excluais pas d'écrire un jour mes mémoires, à partir des journaux – un jour, quand je serais bien vieille... J'ai toujours eu horreur de marcher dans mes traces. Le regard en arrière m'est difficile, et le retour plus encore. D'où, d'ailleurs, mon amnésie (appelons ainsi l'infidélité exceptionnelle de ma mémoire) : je déteste le passé, la marche arrière, la rétrospection. La nostalgie est un sentiment qui m'est tout à fait étranger. Je n'ai jamais vécu que tournée vers l'avenir, dans le double mouvement du dégagement et de la réinvention (dans mes livres, éloge constant de ces deux processus).

Que suis-je donc en train de faire ? Puisque le journal a montré son atroce fragilité – être de chair, unique, il peut disparaître, mourir comme un vivant –, je choisis donc la forme du *livre* (reproductible), en lieu et place du journal mais lui ressemblant (l'un de chair, l'autre de papier). J'ai cependant conscience que ce que j'écris ici risque fort de n'intéresser nul lecteur (à l'exception des quatorze universitaires spécialistes du journal intime, qui y trouveraient des réflexions sur ce genre).

(Une voiture vient de s'arrêter puis de repartir – sans doute un pêcheur mais chaque fois l'envie de descendre voir si par hasard...)

(Je suis descendue.)

Les voleurs ont emporté un misérable lecteur de DVD. Ce fait n'a aucune importance, mais ils ont débranché les appareils et je ne sais pas les réinstaller. Je suis donc en train de manquer ce dont on m'avertit par téléphone : le plus grand tsunami de l'histoire du monde, ou plutôt de l'histoire des médias, a lieu en ce moment même au Japon. Vision d'apocalypse, me dit-on, des villes entières emportées, plus de 10 000 morts à ce jour, et, me dit-on aussi, sang-froid des Japonais, faisant face avec une bouleversante dignité. Grand mouvement de l'océan qui détruit et emporte – comme si le monde naturel, ainsi que dans mon roman *Lent Delta*, était à l'unisson de cette sorte de dévastation qui m'advient.

J'ai écrit « chair du temps » tout à l'heure. Ce sera peut-être le titre, et non plus ce « Journal de ma mémoire volée », suggéré par N., qui y figurait depuis hier. Les livres sont de papier, pour l'instant encore. Ils sont reproductibles et donc, sauf explosion nucléaire, persistants (je n'ose écrire « éternels »). Le journal, lui, a l'unicité du vivant, sa singularité, il en a la dimension secrète : j'y notais ce que nul n'entendait, n'entendrait, et si j'avais fini par « l'adresser » (à mon

filleur, vaguement, ce n'était pas clair, je me le disais parfois, mon filleul représentant le « neveu » de la postérité chez Diderot ; et à moi-même qui viendrais peut-être un jour y recueillir de quoi écrire ces fameux mémoires – un jour, vieillesse installée), il n'en demeurerait pas moins secret, absolument. Certaines périodes de désarroi sentimental dont j'avais honte – on est si ridicule dans ces tourments où l'on se sait jouant une partition archiconnue et pourtant inévitable –, j'écrivais beaucoup tout en me promettant plus ou moins (plus ou moins : c'était le régime de cet avenir confus du journal) d'élaguer, *le jour venu*.

[9 août – En songeant à ceux qui pourraient lire mes journaux un jour – au cas où ils ne seraient pas détruits –, j'ai réalisé qu'il y avait une forme de fausseté dans le journal. Parce qu'il sert souvent d'exutoire à la détresse, il est le réceptacle privilégié des moments difficiles, lesquels ne sont pas forcément représentatifs de notre existence. Par exemple on a pu noircir des centaines de pages pour des amours difficiles avec un homme qui n'était pas du tout son genre, et qui aura eu infiniment moins d'importance que d'autres à l'échelle de sa vie entière...]

Je pourrais, si j'étais capable de ce regard rétrospectif, si j'en avais le désir, commencer à reconstituer l'histoire de ma vie. Je ne saurais pas retrouver la date du premier journal, pas même l'année, mais, bribe par bribe, je pourrais quand même me souvenir de certains faits, reconstruire une histoire factuelle. Très approximativement mais. Ce qui a sombré, ce ne sont pas ces *pierres debout* des faits, c'est l'aventure d'un cerveau. Je me rends compte, non, je prends pleinement conscience du fait que ma vie (à mes yeux) a été celle de la construction d'une vision du monde. Les lentes modifications de cette vision, ce jour après jour de l'élaboration d'une pensée (quoi qu'elle vaille) est ce qui est perdu, irréparablement. On ne peut fixer un mouvement si lent et si multiple.

Vers douze ans, jc¹, j'ai pris conscience que je n'étais pas, contrairement à ce que mes parents m'avaient laissé croire, la plus jolie petite fille du monde. Je ne sache pas qu'ils m'aient jamais rien dit de tel : leur amour le signifiait, et sans doute, oui, j'étais pour eux, d'une certaine manière, la plus précieuse des fillettes (grâce leur soit rendue...). Je ne me souviens pas non plus m'être jamais dit à moi-même que j'étais la plus jolie. Justement, la question ne se posait pas, cela allait de soi. Or donc, un regard sur les fillettes alentour, vers la puberté, m'enseigna immédiatement que je ne l'étais pas. De cette

déconvenue j'ai alors conclu que, dans ce cas, je serais la plus intelligente. Curieusement, je revois la scène où ma mémoire place ce souvenir, une route sur le chemin du collège, mais je sais qu'il s'agit probablement d'une concentration et d'un déplacement : c'était le chemin sur lequel des automobilistes parfois klaxonnaient les silhouettes juvéniles – Marseille –, et où j'ai sans doute découvert le désir masculin. Ensuite j'ai toujours estimé ce basculement très bénéfique : je ne pouvais rien sur mon physique, presque tout sur mon esprit. Je crois qu'ici s'enracine ma conviction que la réinvention permanente de soi est la condition d'une existence valable. Plus tard j'ai appris que c'est aussi celle de la liberté.

Ainsi donc j'ai essayé d'être intelligente, c'est-à-dire de comprendre le monde. Comme j'ai commencé à l'écrire dans le livre que concurrence celui-ci, le portrait de mon père, j'ai essayé, comme il le préconisait, de *voir et de dire ce que je voyais*. Mais voir demande de bonnes lunettes – lunette astronomique et microscope mêlés. J'ai passé ma vie (ah ! ce ton posthume des mémoires...) à forger ces lunettes. Le journal en témoignait, année après année. L'histoire de ce mouvement est perdue.

Il va falloir arrêter pour aujourd'hui. Je ne sais ce que je suis en train de faire. Me consoler, certainement. J'écris un journal de papier (numérique du moins) – opposé au journal de chair qui a disparu. Un journal à publier, et donc, comment disais-je ?, *persistant*. Quand on perd un enfant, si l'on est écrivain, de cette perte on tire parfois un livre ou plusieurs. Cela ne rend pas l'enfant. On le fait quand même, minuscule consolation. Ici, pareillement. Et aussi je m'étourdis : au lieu de ratiociner autour de ma souffrance, j'écris à la volée. Je pourrais écrire en continu tant les idées s'enchaînent. Depuis hier, déjà (je vérifie), déjà 14 123 caractères. Pour quoi faire ? Voilà, je vais changer le titre. *La Chair du temps*. Chair de mon histoire, la vie même que je saisisais au fil des jours, dans sa singularité et son détail, mouvante, palpitante et secrète. J'ai perdu ma chair du temps.

17 h 30. Ce que je fais aussi, peut-être, en écrivant ces pages : comprendre comment le temps nous traverse. Comprendre en quoi nous sommes faits de la chair du temps, c'est-à-dire de mémoire.

Char écrit quelque part : « Vous êtes le présent qui s'accumule. » Je ne sais pas très bien ce qu'il veut dire. J'y entends que nous sommes, chacun, de l'histoire, du temps qui s'accumule et se laisse percevoir comme temps. (Char veut dire plus que cela, il signifie aussi la *présence* je suppose².)

Qu'est-ce qu'être amnésique ? Quelle est ma situation aujourd'hui ? *Je ne suis plus une histoire mais un résultat.* Voilà ce que je me suis enfin formulé en arrachant les feuilles des fougères desséchées par l'hiver : je ne suis plus qu'un résultat. Mes livres publiés sont eux aussi des résultats. J'ai perdu le récit des processus.

Il faudra dire ce que c'est que cette amnésie. J'en ai toujours eu vaguement honte, comme d'une faiblesse intime – ce qu'elle est en effet. Tous mes proches m'ont entendue plaisanter à propos de mon Alzheimer – pour, en faisant rire, excuser par avance mon amnésie. Je la compensais de deux manières : dans mon travail intellectuel, incapable d'*accumulation*, j'ai toujours privilégié l'invention, les idées nouvelles. Quant à mon existence, je me reposais sur mon journal. J'avais bien une histoire, mais au lieu d'être, comme la plupart des gens, en moi, elle reposait dans mes pages – une sorte de disque dur externe, pour parler en langage informatique. D'où cette crainte, si souvent formulée, de perdre mes journaux. Étrange comme ma plus grande terreur, après tout pas si réaliste (est-il probable qu'on perde TOUT, ainsi ?), s'est réalisée.

Petit soulagement : mes amis m'appellent pour compatir, ils trouvent cette histoire affreuse. Ah ! cela me fait du bien. Curieux régime de la douleur violente : j'ai besoin d'être seule, pour me *ramasser*, mais je trouve un réconfort quand mes amis semblent comprendre l'étendue de cette souffrance. Me ramasser : comme un chat qui ramène à lui ses pattes, se fait plus petit et plus dense, pour amortir le coup.

Notes

1. *jc* : autant avoir une formule abrégée pour dire *je crois*, puisque je dois, amnésique, modaliser la plupart de mes affirmations.

2. « Marthe que ces vieux murs ne peuvent pas s'approprier, fontaine où se mire ma monarchie solitaire, comment pourrais-je jamais vous oublier puisque je n'ai pas à me souvenir de vous : vous êtes le présent qui s'accumule. Nous nous unissons sans avoir à nous aborder, à nous prévoir comme deux pavots font en amour une anémone géante.

« Je n'entrerai pas dans votre cœur pour limiter sa mémoire. Je ne retiendrai pas votre bouche pour l'empêcher de s'ouvrir sur le bleu de l'air et la soif de partir. Je veux être pour vous la liberté et le vent de la vie qui passe le seuil de toujours avant que la nuit ne

devienne introuvable. » René Char, *Fureur et mystère*.

Mardi 15 mars 2011

Quand j'ai constaté la disparition des deux malles, les gendarmes ont dit : « Ah ! des souvenirs. » Oh non, monsieur : toute ma mémoire. J'imagine les deux garçons ouvrant les malles et se disant... que se sont-ils dit ? « Des souvenirs » ? Qu'est-ce que c'est, *des souvenirs* ?

J'imagine les garçons – l'image revient de façon obsessionnelle car de la personnalité des voleurs dépend la possibilité qu'ils n'aient pas tout de suite jeté dans un fossé ces papiers sans valeur marchande (il a plu samedi tout l'après-midi, je pensais « Du papier, du fragile papier »). Une voisine m'a dit : « Ils sont peut-être intelligents ? » – sous-entendu : puisqu'ils ont été si délicats, si invraisemblablement délicats (les gendarmes n'en revenaient pas, du jamais-vu, pas une trace de leur passage hormis le larcin). En effet, soit ce sont des êtres suffisamment raffinés pour hésiter devant la destruction d'une mémoire, soit ce sont des rustres qui ont pensé « Des souvenirs », ou pire encore « Des papiers », et qui se sont empressés de détruire les preuves de leur forfait...

J'imagine qu'ils étaient au moins deux car il le fallait pour avoir le courage d'une effraction, puis pour porter les malles en ne faisant aucun dégât (ni les murs ni les pieds de la table ne sont rayés) ; j'imagine des jeunes parce qu'ils n'ont volé que des objets que convoite la jeunesse, ordinateur, lecteur de DVD, radio sans aucune valeur... Les gens jeunes savent-ils la valeur du souvenir ?

On dit que rien de ce qui nous arrive ne s'efface, que tout est inscrit dans la mémoire mais n'est simplement pas disponible à loisir. Freud fonde sa théorie du refoulement, et donc de l'inconscient, sur cette idée. À présent je voudrais vraiment savoir jusqu'à quel point c'est vrai. Cela signifierait que mes journaux, au moins, sont déposés en moi (les lettres de mon père, de ma grand-mère, de mes amis et aimés... ? non). Ici je dois enfin raconter l'histoire de l'étude de Bach. Il y a un peu plus d'une vingtaine d'années, jc, j'apprenais le piano.

Dans cette période, j'avais entrepris une psychanalyse et je m'y lamentais souvent à propos de ma mémoire, car son fonctionnement aléatoire m'inquiétait beaucoup. Ceux qui n'ont pas ce problème ne peuvent sans doute pas le comprendre, mais lorsqu'on y est sujet, soit depuis toujours, soit parce qu'on vieillit, il provoque parfois des bouffées d'angoisse : comme si le réel échappait, ou qu'on n'était plus maître de soi. J'imagine assez bien, dans le détail de l'émotion, la souffrance de celui qui sent venir l'Alzheimer. Un jour, après une séance où j'avais dû m'en plaindre amèrement, je suis rentrée chez moi et me suis assise au piano pour m'exercer. Moment stupéfiant : j'ai joué une pièce de Bach que je n'avais plus interprétée depuis des mois ou peut-être un an, sans partition. En temps normal j'étais incapable de jouer par cœur, même un morceau récent. Ce soir-là, mon inconscient venait de répondre à mon angoisse : il me signifiait que *tout était là*.

(J'ai essayé de retrouver ces jours-ci le nom de ce morceau de Bach, par recoupements : quels sont les recueils de pièces pour débutants ? Un ami me dit *Inventions* – Ah, voilà qui aurait été amusant, inventions, mais le quasi-oxymore m'aurait frappée, *mémoire de l'invention*, je m'en souviendrais ; il me dit aussi *Petits préludes et fugues* –, je ne crois pas. Perdu.)

En somme, mon inconscient m'avait indiqué que tout est dans la mémoire. Mais le mouvement de la pensée qui se construit ? On ne l'y trouverait pas car il ne peut se dégager que d'une lecture suivie des carnets. La mémoire ne peut avoir fixé ce qui n'apparaît que si on en fait la synthèse – que si on lit en continu. Hélas.

[30 mai – Hier soir, dans mon lit, m'est revenu un souvenir d'amnésie (!). Lors d'un voyage scolaire, en terminale, je suis allée à Moscou. Plus tard, entre 1980 et 1985 – époque du piano et de l'étude de Bach –, j'y suis retournée, ainsi qu'à Saint-Pétersbourg (qui s'appelait encore Leningrad), et, peut-être, à Kiev. Là, ça se complique. Parce que je ne sais pas si je suis allée à Kiev. J'associe à ce nom un beau couvent aux murs blancs, couronné de coupoles d'or – comme il doit en exister des milliers en Russie... Je ne sais pas, et ne pas le savoir me paraît depuis toujours extravagant. Ainsi, depuis longtemps quoique confusément, Kiev est-il le nom de mon amnésie.]

À l'instant ma mère, qui compatit, m'appelle pour avoir de mes nouvelles et me dire que ce jour, il y a cinquante-trois ans, elle épousait mon père (mort, et dont elle est séparée depuis trente-neuf

ans, jc). C'est un joli geste. Double : elle sait que j'écris ce portrait de lui ; mais aussi elle m'offre, pour me consoler de ma perte, un élément de mémoire (même si évidemment celui-ci ne pouvait pas figurer en tant que tel dans mes journaux). Ma sœur m'a aussi appelée hier soir, catastrophée, et, merveilleusement généreuse comme toujours, elle m'a dit, alors qu'elle-même traverse de gros ennuis, que cet événement lui paraissait plus grave que ses propres problèmes.

Je suis obligée d'arrêter d'écrire, hélas, mais j'ai tant de choses à dire !

Avant d'oublier (!) : cet ami qui affirme que mon inconscient saura bien faire le tri, remonter ce qu'il convient de rappeler. Mais justement, je le connais, cet animal ! Mon inconscient, c'est lui qui m'a rendue amnésique. Comment lui faire confiance à présent ?

Et cet autre qui me rappelle ma croyance en la réinvention de soi. Oui mais...

Cet après-midi, deux étudiants vont venir préparer un entretien-conférence que je dois donner à la Sorbonne sur « mon premier essai ». Ironie du sort ! Exactement le genre de situation où je ressens cruellement les flottements de ma mémoire, mais jusqu'il y a peu – pas grave, j'avais mes carnets... j'avais mes carnets pour la fois où il deviendrait nécessaire d'être précise...

Mercredi 16 mars 2011

Voilà, ce matin j'ai tout relu car je craignais de commencer à me répéter, et du coup je n'ai plus le temps d'écrire. Terrible frustration.

Hier soir, je participais à une réunion d'écrivains, tout le monde navré par mon histoire et comprenant son horreur. Ça me soulage, oui. J'ai envie d'interroger les gens : et eux, est-ce qu'ils conservent des journaux, des lettres ? Comment font-ils avec leurs souvenirs ? J'ai appelé O. ce matin, pour le rencontrer, car je sais que récemment, à la suite d'un incendie, il a tout perdu, tout ce qui les concernait, lui et sa famille. Dans la radicalité de cette perte, je vois quelque chose d'équivalent à la mienne. Car le plus étonnant dans mon cas, c'est d'être à ce point dépouillée. Chacun a une petite histoire à me raconter : une boîte qui contenait tous les papiers ayant trait à un père quasi pas connu, *oubliée* dans le métro ; un bracelet précieux volé en Roumanie et retrouvé vingt-quatre ans plus tard chez un brocanteur à Montmartre ; un coffret dérobé renfermant les lettres des enfants de la famille (retrouvé !), etc. Ce qui m'éberlue dans mon histoire, qui fait que parfois je ne parviens pas à y croire, c'est sa radicalité : il ne me reste RIEN. Variation sur le tsunami.

Correctif : en rentrant à Paris, avant-hier, j'ai retrouvé le dernier journal, qui précède celui que j'ai commencé le 10 juillet 2010. Me voici donc en possession de mes journaux depuis 2009, auxquels s'ajoute ce carnet de notes de travail plus ancien mais assez décousu.

19 heures. Hier soir, je demande à M., écrivain âgé et célèbre, ce qu'il fait en ce moment, car il m'avait dit n'avoir plus l'intention d'écrire. Il me répond qu'il se livre à une activité très agréable : il classe ses papiers, et surtout sa correspondance, « des milliers de lettres ». Envie. À présent on n'envoie plus que très rarement des lettres. Celles que j'avais datent de ce temps d'avant internet, quand mon père et ma grand-mère m'écrivaient. Je suppose que je pense à elles, parmi toutes celles qui sont perdues, parce que leurs deux

auteurs sont morts et que la graphie est une des rares traces corporelles persistantes. L'écriture de ma grand-mère, c'était un peu de sa chair, un témoin intime de la femme qu'elle fut. Perdue. Depuis le début, je remarque que me blesse la disparition d'objets auxquels j'attribue une sorte d'existence charnelle. La mémoire qui gît dans ma tête a quelque chose d'abstrait en regard de ces papiers (journaux, lettres, photos) qui ont tous trois une dimension quasi physique.

Vendredi 18 mars 2011

Un jour entier sans pouvoir écrire ici... Je prends des notes sans cesse. À ce jour, dans les médias locaux, deux articles ont rendu compte du vol et j'y ai fait savoir que je donnerais une récompense en cas de restitution. Si les voleurs ne sont pas informés... c'est qu'ils ne sont pas en Normandie. Mais quoique j'aie agi avec assez d'efficacité, j'évalue à presque rien les chances de retrouver mes malles. Contre moi, deux obstacles majeurs : l'esprit sans doute fruste des voleurs et le climat normand humide.

Hier soir, inauguration du Salon du livre. Toujours un plaisir, trois heures d'errance parmi le petit monde des lettres, un quart d'heure de conversation tout au plus avec des gens charmants et de bonne humeur – mode de sociabilité idéal. [12 août – Non : le Salon est devenu un plaisir d'autant plus délicieux qu'il était loin d'aller de soi. Mes premières visites y furent très éprouvantes. Lors de la première, au début des années 1990, je m'y sentais si perdue, si déplacée, qu'ayant égaré dans la foule l'amie qui m'accompagnait, je me suis enfuie au bout d'un quart d'heure ; après la deuxième visite, en 1998, quatrième roman, en rentrant j'ai failli m'évanouir dans le métro tellement je me sentais mal, parce que dans cet endroit qui aurait dû m'être hospitalier, tout me signifiait que, écrivain inconnu, je n'avais pas ma place – bref.] Les personnes croisées au Salon me demandaient comment ça allait. Que leur répondre ? Tout va très bien, ma vie en ce moment me convient à merveille, sauf... sauf cette chose, ce trou, ce vide, ce cratère du volcan, ce deuil... Tout va très bien et ce cataclysme n'affecte rien de ma vie quotidienne qui continue telle qu'en elle-même, sauf... Très difficile d'exprimer cela, de le penser. Tout est pareil et je ne suis plus la même. Mal dit. Tout suit son cours mais, dans le secret, la moitié de mon cerveau m'a été arrachée. Ma mémoire externe. Difficile, difficile à formuler. Alors la plupart du temps je racontais. À force de le répéter s'installe une usure du récit, une forme de lassitude du verbe qui pourrait me faire croire que la blessure s'adoucit : mais chaque fois, un frisson hérissait toute ma

chair, exprimant la réalité du trauma.

Pourquoi cette tentation de raconter, alors qu'« il est indigne des grands cœurs de répandre autour d'eux le trouble qu'ils ressentent » (la marquise du Deffand, jc, adage adopté vers dix-sept ans et jamais oublié) ? C'est aussi mystérieux que de se sentir consolée par la compréhension d'autrui. Car j'ai beau y penser, je ne me rends pas raison du fait que les manifestations de sollicitude me réconfortent. D'habitude, j'éprouve une véritable horreur à l'idée qu'on me plaigne (une sorte d'orgueil – je n'y puis rien), et ce n'est donc pas à être plainte que je cherche.

Sorte d'explication. Un jour, j'avais à peu près vingt-cinq ans, jc, je travaillais pour un cabinet de formation en entreprises et j'animais des stages d'une semaine destinés à des femmes très modestes, aides-ménagères auprès de personnes âgées. Le stage incluait une réflexion à partir des échos et des peurs que provoquait en elles leur métier éprouvant : la proximité quotidienne avec des vieillards en difficulté, abandonnés et pauvres, leur renvoyait une image terrible de la vieillesse, très menaçante pour elles-mêmes. Comme j'étais jeune et maladroite, toute mon attitude consistait à essayer de les convaincre de « prendre les choses autrement ». Un jour, une psychanalyste est venue, qui voulait se former à l'animation de ces stages et qui pour cela assistait à l'un des miens. Je ne sais plus exactement comment les choses se sont passées, mais lorsque s'est exprimée la souffrance de ces femmes, la psychanalyste s'est sentie obligée de quitter sa position d'observatrice et elle a pris la main : au lieu de les *raisonner*, elle a simplement *accueilli* leur parole et les a incitées à l'exprimer jusqu'au bout. Et c'était juste. Je me rappelle combien j'ai eu honte de ma bêtise et j'en ai retenu la leçon pour ma vie entière : il faut accueillir la douleur et non expliquer à celui qui souffre combien de bonnes raisons il a de ne pas la ressentir.

Je raconte ce souvenir parce qu'il explique (partiellement) pourquoi en ce moment j'ai besoin qu'on me comprenne – ou, si ce n'est pourquoi, comment. Le partage de la douleur est sans doute un besoin fondamental. Non pour être plaint mais parce que, seul avec elle, on pourrait devenir fou (n'est-elle pas excessive ? fausse ? bizarre ?), ou du moins elle pourrait mettre en péril notre bon sens – sauf si, en la comprenant, autrui atteste que la douleur est naturelle.

Et puis j'éprouve le besoin impérieux de savoir comment font les autres : ont-ils des carnets, conservent-ils leurs souvenirs, ont-ils perdu quelque chose ? J'ai donné rendez-vous demain à l'ami dont l'appartement a brûlé il y a un an. Besoin de partager l'expérience.

[10 août – Je me rends compte que je n’ai raconté qu’une partie de ce qui rendit l’expérience avec les aides-ménagères capitale : elle me permit très tôt de m’émerveiller de la puissance du désir, que je sentais confusément en moi sans me l’être jamais vraiment formulée – temps de la jeunesse où tout nous paraît relever de notre idiosyncrasie car on n’a pas encore identifié l’universel en soi. Ces femmes si démunies, auxquelles il semblait que la vie ne dût réserver que des larmes et des chagrins, portaient en elles un vouloir-vivre, une capacité de rêver et une envie d’améliorer leur existence qui me remplirent d’admiration et me touchèrent infiniment. Il me semble que c’est à partir de cette rencontre que j’ai commencé à réfléchir au désir – oui, je ne me l’étais jamais dit si clairement mais ce souvenir est resté très vif parce que avec ces femmes, modèles de désir en acte, j’ai inauguré cette réflexion pour moi centrale.]

Retour sur le principe de ce texte. Le journaliste qui filmait le petit reportage pour la télé régionale, hier, m’a tout de suite demandé si j’avais commencé à écrire quelque chose à partir de cet événement. Malin. Lorsque mon père est mort, brutalement, la nouvelle m’en est parvenue alors que j’étais en Grèce pour une rencontre littéraire. Je me rappelle avoir éprouvé sur-le-champ le besoin de marcher et de nager longuement, pour donner un exutoire physique à la violence de la douleur. Mon genre. Vendredi dernier, jour du (double) tsunami, je n’ai pas eu envie de me dépenser mais presque tout de suite d’écrire, de fabriquer cette chose, cette sorte de jambe de bois – au sens où ces pages imitent un journal, sans que je sache bien pourquoi, non plus que le statut que je leur donnerai : chercherai-je à les publier ? Il me semble que tel est mon désir obscur : *mimer* le journal perdu tout en lui promettant un destin de papier mort, c’est-à-dire de livre publié (pour filer cette image de *chair* du journal intime – mais je ne sais si j’ai bien raison d’employer cette expression de « papier mort » alors que j’attache tant de prix à mes livres, qu’ils sont même très exactement ma raison de vivre. J’essaie d’y voir clair).

Donc, si je mime le journal, je devrais donner les noms de mes amis, avec qui j’échange ces jours-ci. Or j’ai une réticence, comme devant une exhibition indécente : l’enjeu, me semble-t-il, n’est pas de mettre en scène mon intimité (et donc mes proches) mais de créer une prothèse pour survivre à la perte. En même temps, si je concrétise mon idée de publication, il faudra que je rende le texte digeste (avec tout ce que cela implique de correctifs, réécriture, synthèse, etc.). Ou non ?

Encore une fois le temps presse, hélas.

Je continue encore un peu quand même. Au Salon, je me suis rendu compte que j'étais en état d'émotivité extrême, comme dans les grands malheurs. J'ai par exemple dit mon affection à plusieurs personnes que j'aimais bien, alors qu'en temps normal je la leur aurais sans doute fait sentir mais je n'aurais pas éprouvé le besoin de la formuler. Dans la douleur, certaines censures tombent, ou plutôt, on a besoin d'exprimer les affects, de rendre les affections palpables.

Raconter mes malles perdues est une expérience intéressante car elle révèle des variations éloquentes. Trois catégories de personnes. Aux deux extrêmes se trouvent d'une part les gens très simples, qui se souviennent surtout qu'on m'a volé mon ordinateur, de l'autre les plus sophistiqués, qui sont horrifiés par la mésaventure car, gens de lettres et artistes notamment, ils mesurent très exactement la valeur de ça : la mémoire, le papier, les carnets de travail, etc. Au milieu, zone grise. Toutes sortes de gens. Ceux qui, attachés aux souvenirs, compatissent surtout pour la perte des photos et de la correspondance. D'autres qui me demandent : « Mais tu les consultais, ces carnets ? – Jamais, leur dis-je. – Alors est-ce si grave ? » Comment leur expliquer ? Secret d'initié. Ainsi se révèle une forte dissemblance dans la constitution de nos esprits, dont je présume qu'elle résulte d'un rapport très différent avec la vie intérieure. Je l'ai écrit, rien n'aura été plus important dans ma vie, après mes livres publiés, que la sculpture de – de ? disons de mon esprit (par ce terme j'englobe toutes les dimensions de la vie psychique : intelligence, affectivité, sensibilité). Les carnets gardaient la mémoire de ce travail sur soi, et même si je ne chéris pas le passé, cette cartographie d'une psyché me paraissait très précieuse. Je radote ? J'essaie de préciser, de détailler, d'affiner...

Hier, j'analysais avec mes étudiants une nouvelle de Tolstoï, « Maître et serviteur », et, évoquant les diverses significations de la tempête de neige, je leur disais que *d'ailleurs*, dans les premières ébauches, l'écrivain avait donné pour titre à sa nouvelle « La tempête de neige ». Si un jour quelqu'un voulait parler de la genèse de mes livres, il ne pourrait jamais retrouver cela, un titre primitif, qui révèle souvent une intention profonde.

J'ai conscience d'écrire trop souvent *exactement* ou *très exactement*. Je ne le corrigerai pas car je crois que le mot s'impose dans la mesure où il illustre ce que j'ai perdu : l'exactitude de la mémoire.

J'ai tant de choses à dire et chaque journée est si riche de réflexions et d'anecdotes suscitées par mes malles que non seulement je n'arrive

pas à être à *jour*, mais j'ai parfois l'impression que ce texte pourrait ne jamais trouver de fin. Comme un journal, au fond...

Samedi 19 mars 2011

Saint Joseph. Prénom de mon père. Un ami m'a dit être frappé par la conjonction des deux faits, ce livre sur mon père que j'avais commencé à écrire, dans une démarche nécessairement rétrospective même s'il s'agit non pas d'une biographie mais d'un portrait moral, et la disparition de mon passé. Je ne sais pas. Au Salon, avant-hier, on me demandait où j'en étais de mes livres. Pendant une heure entière, j'ai répondu que, eh bien, depuis *La Tentation de Pénélope*, je tentais d'écrire un portrait de mon père. Et soudain je me suis rendu compte que j'omettais un fait très substantiel : entre ces deux ouvrages doit paraître, en septembre, mon petit essai, *Le Baiser peut-être*. Mais trop gai, purement positif, ma tristesse l'avait remisé dans un arrière-plan de la conscience.

On a beau être amnésique – j'y reviendrai mais je suis partagée entre l'urgence de dire les petites choses du quotidien et ce travail/ réflexion sur la mémoire qui est indispensable mais constitue une démarche qu'il faudrait mener à bien en continu, sérieusement. On a beau être amnésique, donc, on se rappelle quelques faits, quelques phrases, et même des citations. Ainsi, je me souviens de cette prière, plutôt surprenante, que ma mère, élevée chez les sœurs, m'avait rapportée (et elle me l'a redite avant-hier), prière que les fillettes se récitaient en cas de perte : « Saint Antoine de Padoue/ Grand voleur et grand filou/ Rendez-nous ce qui n'est pas à vous. » Surtout, je sais par cœur ces vers d'Apollinaire (mais je vais quand même les vérifier...) qui me conviennent depuis longtemps sans que je sache exactement pourquoi :

Perdre
Mais perdre vraiment
Pour laisser place à la trouvaille

Vérification faite : ils font partie d'un poème bien plus long,
« Toujours », étonnamment opportun :

Toujours

Nous irons plus loin sans avancer jamais

Et de planète en planète

De nébuleuse en nébuleuse

Le don juan des mille et trois comètes

Même sans bouger de la terre

Cherche les forces neuves

Et prend au sérieux les fantômes

Et tant d'univers s'oublient

Quels sont les grands oublieurs

Qui donc saura nous faire oublier telle ou telle partie du
monde

Où est le Christophe Colomb à qui l'on devra l'oubli d'un
continent

Perdre

Mais perdre vraiment

Pour laisser place à la trouvaille

Perdre

La vie pour trouver la Victoire

De victoire, pour moi, il n'est pas question. De rattrapage à la rigueur. Mais j'aime retrouver, dans ce « don juan des mille et trois comètes », l'image du Surfeur d'Argent, à moi chère et familière ; j'aime cette avancée sans bouger (comme quand on écrit un journal), cette recherche des forces neuves, très rimbalienne, cette idée de prendre au sérieux les fantômes (c'est-à-dire les êtres qui figuraient dans le journal et les lettres, mais aussi les idées nouvelles et les livres eux-mêmes, comme autant de spectres).

Bon, à présent je dois de nouveau m'interrompre pour aller acheter un ordinateur de campagne. Il va falloir dire à quel point ma vie est un combat pour écrire – par ma faute ! J'ai l'impression de n'avoir même pas encore abordé ce qui importait : la mémoire, la perte, le deuil...

Tout à l'heure un ami me demandait par courriel des nouvelles. Je lui ai répondu, à lui comme à d'autres, que j'écrivais quelque chose sur cette affaire, *à la volée*. On a parfois de ces mots !

Dimanche 20 mars 2011

Hier je me suis demandé si ce n'était pas un 19 mars, il y a dix ans, que mon fiancé et moi nous étions connus. Il n'en était pas certain. Il devrait pouvoir le retrouver dans ses carnets. Genre de souvenir – est-ce important ? – dont je suis amputée.

[21 mai – Oui, pourquoi cela aurait-il de l'importance ? Pourquoi vouloir savoir – ou garder la possibilité de savoir – des choses aussi précises et minuscules que la date d'une rencontre ? Je ne peux formuler aucune réponse sérieuse. Cela a quelque chose à voir avec l'identité, je crois : j'ai déjà décrit, dans le portrait de mon père, ces heures, quelques semaines après sa mort, où nous avons vidé sa chambre et où il m'est apparu que des éléments aussi capitaux, durant l'existence, qu'une carte d'identité, venaient soudain de perdre tout sens : on aurait pu les jeter, ou les conserver à titre de *souvenir*, mais ils ne valaient plus rien au regard de la société. Ici, dans le même ordre d'idées : elle n'a guère d'importance, cette date de rencontre, mais elle fait partie intégrante de mon identité – c'est-à-dire de mon histoire telle que je peux me la raconter – et ne pas la retrouver troue et désorganise cette histoire. Je vais continuer cette réflexion à la date d'aujourd'hui, c'est-à-dire au 21 mai, sinon je crois que le propos qui suit deviendra trop confus. Retour au 20 mars.]

Il faut profiter de ce dimanche, moins chargé que les jours de semaine, pour aborder ce que je voudrais comprendre à propos de la mémoire.

Je récapitule et on va bien voir.

Or donc, je n'ai jamais marché dans mes traces et la nostalgie m'est étrangère. Plus encore, si j'ai toujours aimé les trois vers d'Apollinaire,

« Perdre/ Mais perdre vraiment/ Pour laisser place à la trouvaille », c'est que j'ai plusieurs fois voulu perdre vraiment. À trois reprises dans ma vie, j'ai abandonné le passé et ses acquis (ses positions établies, ses commodités, etc.) pour rebattre entièrement les cartes. Il s'agissait chaque fois, soit au prix d'une mise en péril concrète (partir sans rien posséder, pas même un travail ou un logis), soit au prix d'une perte affective très coûteuse, de créer une situation où il me faudrait tout réinventer – et moi-même au premier chef. Laisser place à la trouvaille. Syndrome d'immigrée peut-être : ma famille, par deux fois au cours du XX^e siècle, a quitté le pays où elle vivait. La seconde, j'avais un peu plus d'un an, nous avons quitté la Tunisie, et je ne saurai jamais de quel poids a pesé ce départ sur mon existence. Non que j'imagine les bébés forcément sensibles au tragique de l'émigration : mais ils sont parfaitement capables de ressentir la douleur des adultes autour d'eux. Je crois aussi que les tout premiers temps de la vie sont ceux des ruptures et des pertes, celle de la mère en premier lieu, et que chaque séparation ultérieure réactive l'originelle. Bref, je crois (comme une croyance) que plusieurs fois au cours de l'enfance nous devons faire le choix de survivre au trauma. Écrivant « le choix », je ne parle peut-être que de moi-même, de cette folle ardeur à prendre ma vie en mains, qui m'a obligée, ces dernières années, à travailler le lâcher prise, pour souffler un peu, m'accorder quelque répit.

J'ai dit que le regard rétrospectif ne me convenait pas. Trop à faire pour assurer demain. Trop de désir aussi, l'envie puissante d'êtreindre le réel, qui n'incite pas à la contemplation du temps chimérique du passé. Mais je ne peux croire que le seul mouvement du désir de vivre suffise à rendre amnésique : il s'y cache aussi l'urgence d'échapper au trauma. On ne peut pas sélectionner les souvenirs. J'imagine que quand on veut (on doit) oublier quelque chose, parce que autrement cette chose gâcherait la vie, la lesterait, hypothéquerait le bonheur à venir, il doit être impossible de la sélectionner tout en se souvenant du reste : il faut amputer la fonction de la mémoire tout entière.

(On vient de me téléphoner : j'ai dit que je travaillais et que je rappellerais dans l'après-midi. J'ai voulu ajouter ce nom sur la petite liste des personnes à rappeler, que depuis deux jours je tenais. Mais impossible de remettre la main sur le bloc-notes : typiquement le micro-événement susceptible de créer une légère bouffée d'angoisse ; étourderie qui ressemble à l'oubli et aussi bouleversante que lui – le réel soudain échappe. Je le raconte pour essayer d'exprimer l'horreur spécifique du trou de mémoire.)

Je reprends. Je sais au moins un événement de mon adolescence qui, réactivant les pertes originelles, pourrait avoir décidé de mon amnésie : la séparation de mes parents, qui obligea ma mère à vivre quelques années sans nous ; nous la voyions constamment mais n'habitions pas sous le même toit. L'évoquant un jour en analyse, j'ai enfin pleuré, comme si j'avais retenu l'affect pendant dix ans et qu'il venait seulement de se libérer. Retenir l'affect et pour cela empêcher le fonctionnement de la mémoire : on passe, allez on passe, et on survit ! Mais cela a un prix.

Il me faut cependant nuancer ce que je semble dire à propos du passé. J'aime le temps. Drôle de phrase. J'aime l'éclat de la modernité, mais moins que les villes anciennes – sans doute parce que ces dernières sont menacées. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, j'aurais sans doute préféré la modernité, parce qu'elle était à conquérir tandis que l'ancien (les traces du passage du temps) persistait. J'ai souvent écrit combien j'étais scandalisée lorsqu'on coupait les grands arbres, et que je voudrais une loi qui les protégeât au motif que, torches de temps solidifié, ils ne pouvaient appartenir à quiconque parce que le temps est un bien collectif, et non privé. J'ai toujours senti que la planète était la maison commune (mon père me l'a appris), que je ne faisais qu'y passer, et à ce titre, locataire, je ne pouvais en aucun cas agir comme si elle m'appartenait, encore moins la détériorer. Lorsque dans le Cotentin les agriculteurs s'obstinent à faire tomber les haies sous prétexte qu'elles font de l'ombre sur les bords de leurs affreux champs de maïs, ou à couper les vieux arbres qui poussent au milieu des parcelles parce qu'ils gênent le travail des énormes moissonneuses et autres monstres agricoles, j'en suis malade. Cela me met en rage. Les Japonais parlent de *shakkei*, « paysage emprunté », pour évoquer les perspectives de végétation qui s'ouvrent à partir de notre propre jardin par quelques percées bien conçues, et dont nous profitons sans qu'elles nous appartiennent. Toute la nature est pour moi *shakkei*. Pour nous tous. À ce titre, il devrait être impossible que quelques-uns décident, pour leur intérêt personnel et par pure préoccupation utilitaire, de son aspect. Elle n'est plus assez abondante pour qu'on s'en serve inconsidérément.

Ma maison n'est pas très loin de la centrale nucléaire de La Hague. Je me suis toujours farouchement opposée à l'idée qu'on s'autorise à produire et à stocker dans la terre des déchets qui resteront radioactifs pendant des siècles. Comment nous, de passage, pouvons-nous nous permettre de souiller à ce point la maison commune ? (Parenthèse : Je suis sûre que les fois où j'ai pensé à une catastrophe nucléaire, j'ai redouté ce qui arriverait à mes malles.)

Villes anciennes, maisons d'un autre âge, vieux ponts, grands arbres – tant de choses qui me donnent le sentiment de l'épaisseur du vivant. À l'automne 1997, jc, je venais de passer dix jours en Italie et je suis allée au Canada, pour un colloque. Violent contraste. J'ai été horrifiée par ce pays où tout était neuf, où l'on s'habillait mal et où l'on mangeait médiocrement parce que ces arts du quotidien résultent d'un très lent polissage des sociétés que le Canada, trop jeune, n'a pas connu...

Mais le plus important : la perception du temps a une conséquence métaphysique. Elle nous indique que nous ne sommes que des passants dans un monde qui s'étire avant et après nous. J'écrivais récemment dans un article :

Je savoure mille choses dans les rutilances de la modernité, dans ses diverses commodités, et j'aime qu'en elle se manifeste notre désir de réinvention... Mais ai-je vraiment voulu, et jusqu'à quel point ai-je ma part dans le fait que le ciel nocturne, qui donnait à mes ancêtres le sentiment du temps long et donc une certaine modestie dans leur perception d'eux-mêmes, ou du moins un sens de la relativité de leur passage, parce que les astres y étaient fixes et lointains et qu'ils savaient que leurs parents et les parents de leurs parents les avaient contemplés au même endroit (planète Terre) et dans le même état, ai-je vraiment voulu, dis-je, que ce ciel devienne un endroit si encombré où croisent visiblement des satellites et invisiblement des milliers de tonnes d'objets de rebut (étages supérieurs de fusée, satellites en fin de vie, sangles, boulons et tous les morceaux de ce qui a explosé en cours de vol ; aujourd'hui, aucun engin ne peut éviter d'être percuté plusieurs fois durant son vol et on estime qu'aux altitudes de 900 et 1 500 kilomètres on a déjà atteint la saturation) ? Je suis née, hélas, dans un temps qui force au regret d'un certain passé : temps de mutations accélérées qui donne le sentiment que la nature, la société, les conduites, l'information, la culture et les modes de transmission se transforment à si vive allure qu'on croit sentir l'eau du monde filer entre nos doigts incapables de la retenir – on devient nostalgique, malgré qu'on en ait, et peut-être cette impression de vitesse et de perte est-elle déjà une composante inévitable de la vision du monde des nouvelles générations ¹ .

Je ne saurais dire autrement cette importance du sentiment du temps. En ces jours où nous sommes en esprit auprès des Japonais, où nous essayons de comprendre leur émouvante élégance devant le désastre, on nous explique la prégnance dans leur pensée du *mono no aware*, le sentiment de l'impermanence des choses. On évoque aussi le *hakanai*, mot très ancien, toujours associé à la condition humaine et constitué de deux éléments : celui qui désigne l'homme et celui qui désigne le songe. Je ne crois pas que ces notions, d'ailleurs absentes de notre vocabulaire, soient aussi importantes chez nous. En même

temps, on sait la culture japonaise très traditionaliste, c'est-à-dire très chevillée à la mémoire. Alors ? [18 mai – Mais justement, plus on est saisi par le vif sentiment d'impermanence de toute chose et de soi, plus on attache de prix aux traces et à la mémoire. C'est ce que j'ai tenté d'expliquer de mon rapport au temps.]

Ma mémoire, elle, n'est guère plus certaine qu'un songe. Des bribes surgissent – hier soir, sans raison, le souvenir d'un petit train et d'une musique joyeuse qui annonçait, à la télé de ma jeunesse, je ne sais plus quelle émission pour les enfants, et un autre, qui m'échappe à l'instant, et qui remontait aussi d'un temps très lointain –, des bribes surgissent, mais pourquoi ? des choses insignifiantes, réchappées de la masse confuse des souvenirs, qui me donnent le sentiment du chaos : combien d'événements, capitaux, eux, me sont inaccessibles ? Le journal, tenu même malgré l'ennui – souvent je me forçais à y écrire, synthèse d'un mois ou plus, pour ne pas laisser s'enfuir le temps, garder le fil –, le journal fixait pour toujours les grands événements intérieurs et extérieurs et, si je le voulais, s'il le fallait, j'y aurais accès à loisir.

[22 mai – À propos d'impermanence, cette nouvelle de Borges qui m'a toujours touchée, « L'immortel ». Quand je l'ai découverte, durant mes jeunes années, elle m'a fait l'effet d'une réponse, jc. Dans la complexité de sa construction, cette pépite de sens : que la mort rend la vie précieuse et que seule la certitude de l'échéance active le désir de vivre. Que notre finitude rend notre existence « précieusement précaire » (« aussitôt accordé un délai infini [...] l'impossible était de ne pas composer, au moins une fois, *L'Odyssée* ») et donc que l'immortalité ôterait toute valeur à *L'Odyssée*, et à Homère lui-même. Le journal disait cette existence précieusement précaire et mettait en scène une singularité absolue (comme elles le sont toutes) : il rapportait dans son détail une expérience unique et qui – l'infinie multiplicité des jets de dés produisant une infinie variété d'êtres –, parce qu'elle ne se reproduirait plus, était inestimable.

Étrangeté des connexions : depuis ce matin, et avant même de revenir à ces pages puisque j'ai d'abord écrit celles du 22 mai, j'écoute *L'Art de la fugue* – ce qui n'a rien d'étrange en soi puisque cette musique m'est très chère depuis longtemps – mais j'écoute en boucle la dernière fugue... inachevée : on y entend cinq voix puis quatre puis deux, puis la phrase musicale s'interrompt. J'ai déjà écrit, dans *Lent Delta* par exemple, ce que ce suspens (cette exténuation) représentait

pour moi : la mort elle-même.]

[10 août – Avant-hier je me suis mise à chanter cette « musique joyeuse qui annonçait, à la télé de ma jeunesse, je ne sais plus quelle émission pour les enfants », et P. m'en a rappelé le titre, « Histoires sans paroles », et aussi qu'on y montrait des films muets. Histoires sans paroles ! Est-il si étonnant que le souvenir obscur m'en soit revenu quand je venais de perdre mes carnets ? Coquetteries de l'inconscient...]

Notes

1. « Je suis malangue et *Bérénice* est à moi », *L'Atelier du roman* n° 63, septembre 2010.

Lundi 21 mars 2011

Il y a deux jours, entre chien et loup, je suis passée sur le pont des Arts, et j'y ai découvert une jolie habitude des touristes ou des amoureux qui m'avait jusqu'alors échappée : sur les parapets en grillage, chacun laisse souvenir de son passage en y accrochant un cadenas. Il y en a des centaines, comme des papillons de métal, certains marqués de deux noms et d'une date, d'autres amusants, rouges, fluo, en forme de cœur, ou bien pourvus d'un second cadenas fixé à leur boucle. Association du cadenas et du souvenir : ainsi étaient malencontreusement closes mes malles...

À l'instant, E. appelle pour demander de mes nouvelles. Elle fait partie des personnes qui se sont montrées très empathiques. Elle me raconte une perte importante. Elle avait entreposé dans une cave des tableaux qu'elle aimait beaucoup, une série qui lui tenait particulièrement à cœur. Un jour la concierge a vidé la cave et s'est débarrassée des tableaux.

Une autre connaissance m'a confié ceci : elle conservait dans une boîte toutes les lettres d'amour qu'elle avait reçues avant trente ans. Un jour sa mère a jeté ces « vieilleries » (louche, le geste de la mère...). Chacun me livre son expérience de la perte. Ce qui me stupéfie, dans mon cas, et dont je ne connais pas d'exemple en temps de paix, c'est la radicalité de ce dépouillement. Même dans le cas d'O. que je croyais un frère en dénuement : tout n'était pas dans la maison qui a brûlé, il en a une autre. À intervalles réguliers, je me redis, dans un cri, perdre, oui, perdre beaucoup, soit, mais perdre TOUT ?

Je dois partir travailler mais il va falloir penser, faire face à, envisager cette double singularité de l'événement : que j'aie l'une des plus mauvaises mémoires qui puissent être, et que j'aie tout perdu. Et donc : qu'il me soit arrivé ce que je redoutais *le plus au monde* (encore une fois, ce n'est pas une idée a posteriori, en réaction à la douleur de l'événement : je l'ai toujours formulée ainsi).

[10 août – Plusieurs artistes m’ont raconté des histoires de tableaux perdus, et notamment celle-ci, étrange, qu’un peintre m’a rapportée parce qu’il la trouvait proche de la mienne – un désastre aussi ample. Beauford Delaney, peintre afro-américain, grand ami de Henry Miller, mauvais garçon et artiste ignoré, s’était installé dans les années 1950 à Montparnasse, où il vivait, et où mon ami l’a connu. Un jour, par l’entremise de son frère qui occupait une fonction assez importante dans l’administration américaine, on lui propose une exposition personnelle à Boston. Pour cet événement tant désiré, il réunit tous ses tableaux, les met dans un avion... qui s’abîme en pleine mer. Et de ce jour jusqu’à sa mort, m’a dit mon ami, tout espoir de reconnaissance ayant sombré avec l’œuvre, Beauford était devenu un « ange » : éternel sourire doux sur le visage, ayant renoncé à être de ce monde, absent.

Ce qui est étrange dans ce souvenir, c’est que, ayant par curiosité recherché la biographie de Delaney sur internet, je n’y ai non seulement trouvé mention d’aucun accident d’avion, mais l’article fournit même une assez longue liste d’expositions *du vivant du peintre*. En revanche, on y apprend que la presse américaine, depuis sa redécouverte (1988, par un galeriste français), « s’interroge sur les raisons qui conduisirent à la disparition de l’œuvre ». Disparition dans la mémoire collective et l’histoire de la peinture, donc, mais pas matérielle. Est-ce que mon ami aurait exprimé, à travers ce souvenir fictif, une figure paradigmatique de cauchemar de peintre ?

Devenir un « ange » : forme aiguë de la mélancolie.]

Mardi 22 mars 2011

Retour dans ma maison des champs, j'écris sur le nouvel ordinateur que je viens d'acheter en remplacement de celui qui m'a été volé (je ne dirai rien de la rage au moment de réinstaller internet, menaces de se désabonner du serveur habituel, furie contre ces technologies et ces machines qui résistent et nous font perdre tant de temps avant de nous en faire gagner, difficulté à me remettre à ce texte une fois que j'ai eu la tête encombrée et perturbée par des problèmes pratiques : oh, je comprends pourquoi je dois écrire le matin au lever, avant toute autre activité, dans la netteté de l'éveil, dans le *somnambulisme* aussi, si par ce terme on entend la capacité de plonger assez profond en soi avant que l'écume du quotidien fasse obstacle).

Hier, ma mère me dit qu'elle a passé deux jours à ranger ses photos et à sélectionner celles qu'elle allait m'envoyer. Grande émotion : elle cherche ce qui pourrait me consoler. Quand je m'émerveille de ce geste adorable et l'en remercie, elle me dit que c'est ça une maman (elle qui a perdu la sienne à l'âge de quatre ans dans les bombardements...).

Ma mère n'a pas eu de mère et en a été d'autant plus inconsolable qu'on lui a caché sa mort pendant longtemps. Je repense à sa tendance mélancolique : dimanche j'avais noté (je l'ai enlevé tout à l'heure), après mes réflexions sur le refoulement du (ou des) trauma(s) qui avait peut-être provoqué mon amnésie, « Je sais aussi que *tout cela* fait que j'ai développé une capacité de deuil accéléré très remarquable ». Bien sûr, on ne peut jamais savoir comment font les autres avec la perte, à quelle vitesse ou avec quelle facilité ils oublient, se consolent, se restaurent. Mais j'ai pourtant souvent eu l'impression que, lorsque j'étais confrontée à une perte, la « machine à faire le deuil » se mettait en route très vite et puissamment. Et j'ai souvent

imaginé (sans m'y attarder) que, dans mon histoire, des événements graves m'y avaient obligée. Je dis *événements graves* mais je ne pense pas qu'ils soient nécessairement singuliers ou personnels : il peut s'agir de passages obligés communs, comme la séparation d'avec la mère, et c'est ma façon d'y avoir réagi qui serait singulière. Bref (j'écrivais souvent *bref*, dans mon journal) : soudain je me demande si je n'ai pas acquis cette capacité de deuil par réaction à la mélancolie de ma mère, pour y échapper. Quelque chose comme ça (autre expression qui figurait fréquemment dans le journal, jc).

[23 mars – Bien entendu, c'est peut-être ma *croyance* en la rapidité du processus de deuil chez moi qu'il faudrait plutôt interroger.]

Je m'inquiète un peu à propos de l'intérêt et de la forme de ce texte car je suis presque sûre de vouloir en faire un livre à présent. Faire un livre, c'est-à-dire transformer la perte en œuvre (œuvre, œuvrer, travail, richesse – accroissement). Je me demande si je dois continuer à mimer le journal, comme une sorte de poupée qui tiendrait lieu de l'enfant perdu ; ne devrais-je pas plutôt l'organiser comme un essai sur la mémoire, le temps, le souvenir ? Il est possible qu'il fonctionne comme une sorte de fétiche : une chose qui tient lieu d'une autre dont elle représente une partie.

Pour moi, l'écriture correspond à une nécessité vitale, mais je n'ai pas besoin d'écrire *chaque-jour-sinon-j'étouffe* (même si j'écris chaque jour depuis plus de vingt ans, en toutes circonstances) : j'en ai besoin à l'échelle de ma vie entière, de son sens. Ce texte-ci se distingue donc des précédents parce qu'il est écrit dans l'urgence immédiate, pour supporter. L'événement a provoqué une brutale modification de mon identité que je dois assimiler : je suis soudain devenue quelqu'un qui a perdu sa mémoire, une autre, une qui n'a plus de passé. La perte a modifié en profondeur (mais pas en surface) qui je suis. D'où l'urgence d'écrire chaque jour pour affronter ce changement brusque, me faire à cette nouvelle identité. Je suis moi, mais quelque chose s'est mis à flotter dans mon dos, comme des rubans sur les souffles d'air ; la mémoire solide qui figurait dans les journaux s'est échappée et me voici sans attaches, un pur présent.

Aujourd'hui, onze jours après l'événement, je pourrais avoir l'impression que je commence à m'y accoutumer (capacité de deuil ?). Mais on m'appelle souvent pour demander des nouvelles des malles, et j'en parle alors avec une ardeur qui me surprendrait presque, je dis : « Perdre TOUT, TOUT », et c'est ma voix qui, portant l'accent de la

douleur, me renseigne sur l'état de ma blessure. Dans le silence, dans la solitude, je m'habitue, je digère la souffrance. Je crois.

J'en conçois une inquiétude à propos de ce texte : si je m'habitue, je n'aurai plus rien à écrire ici, et donc je ne ferai pas un livre de cette perte, et donc je n'aurai plus que la perte et pas de consolation. Ça tourne en rond bien sûr, parce que si je m'habitue, je n'aurai plus besoin de consolation, non ?

Ce qui pose la question plus générale des œuvres comme consolations.

Mercredi 23 mars 2011

Je déplace le début d'un paragraphe que j'avais commencé hier et abandonné :

J'ai donné il y a un mois, à un magazine dans lequel je publie quelques petites chroniques, un billet que j'avais intitulé « Bénéfices secondaires ». Il commençait ainsi : *Un jour que je me plaignais amèrement de mon manque de mémoire, un ami très avisé m'a dit : « Cherche les bénéfices secondaires. »* Passée la première stupeur – comment un défaut si gênant pouvait-il présenter des bénéfices, même secondaires ? – j'ai réfléchi et, en effet, j'ai été capable de dérouler une petite liste d'avantages qui résultaient de cet inconvénient : m'obliger à écrire (les paroles s'envolent), à inventer (faute de pouvoir citer), à me renouveler (impossible de faire fond sur les acquis), être plus sereine (oublier les douleurs), etc. Chacun sa liste, celle-ci ne vaut que pour moi. Mais je n'ai pas oublié la leçon. Depuis, quand j'observe des comportements qui semblent préjudiciables à leurs auteurs, j'ai tendance à chercher leurs bénéfices secondaires. Je ne les trouve pas toujours, mais peu importe, la question a chaque fois le mérite de jeter un jour nouveau sur les problèmes¹.

L'anecdote que je rapporte remonte aux mêmes années que l'épisode de l'étude de Bach. C'est mon premier mari, fin psychologue, qui me fit cette remarque sur les bénéfices secondaires et elle m'a aidée toute ma vie. La perte des malles pourrait-elle recéler un bénéfice secondaire ? Ce matin, un ami m'écrit dans un courriel : *À quelque chose malheur est bon*. Pas tout à fait le même sens que l'adage (c'est fou combien j'en ai en réserve – rations de survie –, je le découvre) qui invite à « Faire contre mauvaise fortune bon cœur », et que je mets en pratique assidûment depuis toujours (pas étranger au processus du deuil au demeurant). Mais en l'occurrence, parler de *mauvaise fortune* pour ce qui m'arrive, c'est demander à Job de considérer son dépouillement comme une péripétie insignifiante.

L'ami ajoute, comme bien d'autres, que l'événement va me donner

un sujet de livre – comme si j'en manquais ! Les gens disent aussi « renaître » (l'équivalent de « laisser place à la trouvaille »). Mais avais-je besoin de renaître, moi qui n'ai cessé de réinventer ma vie au fil des ans ? Voici que me revient mon rêve de ce matin : j'allais voir ma dernière psychanalyste pour une question importante (mais je ne sais plus laquelle), et elle me disait, gentille mais condescendante, d'accord, venez pour une séance, je vous écouterai me raconter votre vie. Alors, devant sa désinvolture, je sortais mon joker, qui ne lui faisait du reste aucun effet : mais vous savez, j'ai perdu tous mes carnets, tout mon passé... J'y réfléchirai, mais le rêve dit, me semble-t-il, que la perte des malles est seconde par rapport au vrai trauma, celui pour lequel j'allais la voir et qu'au réveil j'avais oublié. Bah ! ne le savais-je pas déjà, puisque dimanche dernier j'évoquais ces superpositions de pertes ? Voir quand même ce qu'il y a sous ce rêve.

Hier soir j'avais une très mauvaise impression de moi-même, un sentiment de malaise, je me trouvais antipathique. Je pense que c'est à cause de la dimension autobiographique de cet écrit. J'ai été élevée dans une culture de la discrétion (adage de mon père, le Sicilien : « Pour vivre heureux, vivons cachés »), de l'effacement de soi (considéré comme une forme d'élégance), et si j'ai souvent livré des éléments personnels dans mes derniers essais, c'est d'une part parce que leurs sujets l'exigeaient, et d'autre part sous le couvert de la fiction : après tout, on ne sait niqui parle dans un essai ni si ce narrateur dit vrai. Ici, puisque j'écris une sorte de journal, je parle de moi, Belinda, et je suis exacte. Et cela m'est très inconfortable.

Pour l'instant je joue le jeu du journal : dates, fidélité dans la restitution des errements de la pensée, quelques informations sur mes déplacements ou les faits liés à la recherche des malles ; cependant je ne raconte rien de ma vie quotidienne, me contentant de retranscrire ces questions qui, dans mes carnets, accompagnaient toujours la rédaction de mes livres (hélas... mes carnets). Mais persisterai-je dans cette forme ? J'ajoute que je triche un peu : lorsque vraiment une idée ou un fait surgit dans le prolongement d'une chose déjà explorée, j'ajoute quelques phrases (jamais plus) à l'endroit dit, sans tenir compte de la date. Mais c'est peu de chose. Par ailleurs, je n'écris rien dans mon journal intime, preuve que ceci en tient vraiment lieu.

En relisant ces derniers paragraphes, je viens de comprendre un autre sens du rêve que révèle l'enchaînement des idées. La désinvolture de la psychanalyste fait évidemment suite au sentiment de malaise d'hier : son mépris pour dire, en substance, « me raconter votre vie », c'est mon propre mépris pour l'entreprise à laquelle je me livre ici, raconter ma vie, au lieu de continuer à pratiquer la réserve élégante, la retenue discrète (si étrangères à mes contemporains qui se

laissent aller sans pudeur à la tentation de l'autofiction...). Drôle de poisson qui se mord la queue, car c'est précisément parce que je jouais le jeu du journal – écrire au fil de la pensée – que le sens a surgi, mais ce sens consiste à mettre violemment en cause le principe du journal-destiné-à-la-publication : j'ai beau dire à la psychanalyste « mais j'ai tout perdu », cela ne lui fait aucun effet – cela ne légitime rien. Avoir rêvé de la psychanalyste comme interlocutrice met en relief ce que j'écrivais hier : écrire en guise de consolation. Mais je ne veux pas encore en venir à cette réflexion. Laissons-la mûrir.

[10 août – Relisant cette interprétation en deux temps, je suis frappée de n'avoir pas mentionné une occasion réelle où je suis retournée voir la psychanalyste pour une unique fois : quand mon père est mort, j'ai cru que j'aurais besoin d'elle. Père mort, carnets perdus... Deuils.]

Quelle valeur avait pour moi le journal ? Après tout, ce n'est pas si évident. Disons : le plus clair, c'est sa valeur de souvenir (ce qui permet de se souvenir de). Sur ce plan, la perte est grave, mais en relisant les notes du 11 mars, je remarque que j'y écrivais que « le pire, le pire : tous les journaux-laboratoires qui correspondent à mes livres jusqu'au *Sentiment d'imposture* ». J'ai certains jours hésité dans cette compétition entre les maux, ne sachant laquelle des deux pertes était la plus grave. Essayons de comprendre celle de la mémoire du travail.

Singulier et universel. Un écrivain pense que l'universel s'atteint par le singulier. Le romancier le démontre, d'une part en inventant ces personnages qui sont eux-mêmes tout en étant tout le monde (Paquinseul est le nom du héros d'*Entre les bruits*), et d'autre part en travaillant sur lui-même pour devenir, jour après jour, cette machine à capter et à dire les « secrets communs » (*my point of view*). Dans le journal il y a deux mouvements : fixer les événements, la mémoire de la vie quotidienne ; et noter les processus de la création : comment je fais de moi l'instrument d'une œuvre (il faut vraiment entendre ce mot en toute modestie : *œuvre* sous ma plume ne signifie pas « grande œuvre » mais désigne l'ensemble de textes qui résulte d'un *labeur*, c'est tout – l'œuvre pouvant se révéler médiocre au demeurant).

Moi : une mosaïque de variables, chacune en elle-même peu singulière et peu intéressante, mais composant néanmoins un ensemble unique. Ce qui m'a toujours paru une forme de sagesse philosophique désirable (illustrée, dès la naissance de l'individualisme,

par Montaigne), c'est la capacité à s'élever au-delà du moi empirique pour accéder à ce que d'aucuns appellent le soi, c'est-à-dire à la dimension universelle de l'humanité. L'individualisme, qui pourrait n'aboutir qu'à une restriction de l'être, ne la provoque cependant pas nécessairement parce qu'il est consubstantiel de l'universalisme.

À suivre ?

Notes

1. *Psychologies Magazine* n° 307, mai 2011.

Jeudi 24 mars 2011

La mélancolie, donc. Depuis le début, je compare la perte du journal à la perte d'un être cher, pensant par exemple à la petite fille qu'a perdue Philippe Forest et qui est le sujet de trois de ses livres, je crois. Elle me renvoie à moi-même, car je suis la petite fille perdue (et l'adolescente, et la femme mûre, oui, tout cela). C'est sans doute la singularité de cette perte : je suis encore là, mais Moi dans le temps s'est perdue. Grande et saisissante étrangeté : je suis *à la fois* l'être perdu et celui qui ressent la perte et doit accomplir le deuil. Je suis l'objet et le sujet du deuil.

Hier soir, j'ai redouté la mélancolie. La perte est d'importance, faire le deuil de soi pas facile. Je souffre moins, je m'habitue, et en même temps je suis triste. Moi si prompte à l'enjouement, je suis sans joie. Ne doit-on pas craindre, parfois, le travail silencieux de destruction qui se fait en soi, à son insu ? Redouter de devenir triste.

Samedi 26 mars 2011

Par manière de plaisanterie, de ces sortes de plaisanteries qui parlent vrai (mais une vérité « déplacée »), je dis plusieurs fois à P. que je vais sans doute mourir. Par ailleurs, bon signe, jeudi j'ai recommencé à blaguer avec mes étudiants.

Ainsi donc et pour récapituler, dans cette situation, deux particularités dont je ne connais pas d'exemple : la première, qui m'a sauté au visage d'emblée, est d'avoir TOUT perdu. On me raconte au fil des jours de nombreuses expériences de perte, certaines très graves – aucune totale. La seconde : puisque ce qui est perdu est moi-même, être l'objet et le sujet du deuil.

Vers vingt-cinq ans, un mois de juillet, je suis partie pour une randonnée dans les Alpes en compagnie d'un jeune homme avec lequel j'avais une relation compliquée (hésitante), et dans le car qui nous emmenait au point de départ de la marche, j'ai oublié mon sac à main. Il contenait, outre les papiers d'identité, tout l'argent de notre semaine, et mon journal. J'ai donné deux interprétations à ce geste (car cette fois il s'agissait bien d'un geste, fût-il celui de mon inconscient) : perdre l'argent, c'était annuler le voyage et éviter la confrontation avec cet homme. Mais perdre le journal ? C'était cher payer l'hésitation amoureuse... D'autant que j'attachais beaucoup de prix à ce carnet car il concernait une époque clé de ma vie, me semblait-il, pleine de changements et de mutations. J'ai été dévastée par cette perte. J'ai expliqué à mon compagnon de voyage, avec l'impression vague que je cherchais à camoufler ce qui était le véritable motif de l'acte manqué, que perdre son journal, c'était perdre ce qui relevait de l'écriture pour soi, privée, intime, et cet événement me signifiait qu'il fallait passer à l'écriture publique, pour être lue, ce que marquait l'abandon de mon journal à on ne sait quel(s) lecteur(s) inconnu(s). Je n'ai jamais su si c'était vrai, ou du moins, jusqu'à quel point cela l'était. Il est probable que mon oubli comportait ces deux significations. De fait, je crois avoir commencé à écrire des nouvelles après cela. À quoi convient l'adage, inapplicable aujourd'hui, qu'on

me disait il y a quelques jours en manière de consolation : à quelque chose malheur fut bon.

Une dizaine d'années plus tard, jc, quelqu'un m'appelle, s'assure qu'il parle bien à Belinda Cannone, et m'annonce qu'il a retrouvé dans sa cave, à Grenoble, mon journal intime (dixit). Il ne formulait rien de précis, pas de demande, et j'ai eu très peur qu'il exige, si je laissais paraître à quel point cette retrouvaille m'importait, une récompense exorbitante ; par ailleurs, j'étais aussi très embarrassée par son ton incertain, comme plein d'insinuations, j'avais l'impression d'avoir affaire à un violeur. Finalement j'ai exprimé si peu d'empressement, tout en ne lui proposant rien de précis (pas de récompense), et en ne lui demandant même pas son nom (persuadée qu'il ne le donnerait pas), qu'il a dit qu'il m'enverrait mon carnet et... n'a rien envoyé. Ainsi fut perdu une seconde fois mon précieux journal.

Je crois que c'est ma seule expérience de perte de documents intimes.

Par son ton plein de sous-entendus, cet homme avait éveillé en moi l'impression du viol. Depuis que je raconte mon histoire, on a d'ailleurs cent fois évoqué devant moi le viol – presque un automatisme verbal. Le fait est qu'écrivant avec deux ou trois doigts sur l'ordinateur, il est souvent arrivé que j'écrive *violeur* au lieu de *voleur*, mais il s'agit simplement des doigts qui coquillent : *i* et *o* sont voisins sur le clavier. [23 mai – De même écris-je souvent *libre* pour *livre*, et vice versa, adorable lapsus.] Car en réalité, ô combien j'aimerais l'intrusion, combien j'aimerais que quelqu'un soit en train de lire mes journaux : cela signifierait qu'ils n'ont pas fini dans un fossé humide ou dans l'âtre d'une cheminée... La perte de la mémoire est si grave que le viol est tout à fait secondaire. Ici, l'image plus juste serait celle du meurtre.

Dimanche 27 mars 2011

Si, il y a eu une autre perte douloureuse : un jour lointain j'ai confié à ma sœur, qui pouvait les reproduire avec une excellente photocopieuse, toutes les belles photos que j'avais d'elle, de ma mère et de moi pour qu'elle en fasse – je ne sais plus exactement pourquoi ce souhait – une sorte d'album de nous trois. Finalement, l'album n'a pas été fait et les clichés ne sont jamais revenus... J'ai mis des mois à digérer cette perte car j'avais très peu de photos de moi. Ma sœur a toujours été si persuadée qu'elle me les avait rendues que j'ai, en même temps, conservé un doute sur la perte. Voilà qui solde cette affaire : plus aucune photo du tout.

Hier soir j'ai discuté avec un homme qui a perdu, il y a moins d'un an, sa fille de quatorze ans. C'est très évidemment le summum de la douleur. J'ai beau rapprocher depuis le début ces pertes (soi, une fillette), je mesure toutefois l'écart : mes papiers ne me *manquent* pas, à strictement parler, alors que j'imagine l'horreur de la place vide laissée par l'enfant. J'avais écrit à propos de cette épouvante dans *Lent Delta*, ayant éprouvé un peu de cette douleur lors de la mort accidentelle d'Emma, une fillette que j'aimais bien : j'avais pleuré en continu pendant deux jours, sans pouvoir dire *pour qui* je pleurais (elle ? moi ? sa mère ?). Il faut que je retrouve ce passage.

J'ai écrit jeudi dernier, sans le placer, ce qui suit (un peu docte, j'en conviens) :

À la longue réflexion sur notre condition d'êtres voués à la finitude, longtemps nourrie par les philosophes puis exclusivement prise en charge, pendant environ deux siècles, par la religion (après Montaigne et jusqu'au XIX^e siècle, plus de grande pensée de la mort chez les philosophes), Schopenhauer donne une inflexion particulière en évoquant la pitié. Il essaie d'abord, selon moi peu efficacement, de balayer notre peur : la mort n'existe pas puisque l'individu se survit dans l'espèce, et nous devons dépasser ce « vouloir-vivre » aveugle qui nous insuffle la peur du néant. Car « mourir » signifiant « devenir

rien », peut-on raisonnablement avoir peur de rien ? Puis il met l'accent sur un aspect nouveau, je crois, de la réflexion sur la mort : la perte des êtres aimés. « L'homme ne craint pas seulement plus que toute autre chose pour sa propre personne, mais il pleure aussi avec véhémence sur celle des siens, et cela, manifestement, non par égoïsme, en raison de sa propre perte, mais par pitié pour le grand malheur qui a frappé les autres¹. »

Il me semble que cette *pitié*, notion un peu floue, correspond au sentiment qui m'a étreinte des jours durant après la mort d'Emma.

[23 mai – Réfléchissant à propos et autour de cette perte, je suis souvent amenée à évoquer des sentiments qu'au sens strict je ne *comprends* pas. Perte, mort, pitié, etc. Chaque fois, je suis devant ce que j'appelle parfois un « secret d'initié » : quelque chose qui ne *s'explique* pas mais se comprend pourtant si on l'a vécu soi-même. Ainsi se justifie sans doute le rôle du romancier par rapport à l'essayiste : plus souvent que ce dernier, il parle de choses qu'il n'explique pas, il met en partage de l'incompréhensible mais vrai. Très riche, cela : j'ai souvent développé la fonction de l'écrivain à l'égard des « secrets communs », mais en fait celle du romancier se trouve plus particulièrement du côté des « secrets d'initiés ». J'y réfléchis plus loin, c'est-à-dire avant cet ajout du 23 mai...]

Mimer le journal : ce n'est pas seulement parce que je note les dates. Ce qui est analogue, c'est la narration du développement de la pensée, ses hésitations, ses reprises, ses rhizomes. Je mets souvent en scène ce processus dans mes essais, mais c'est alors un artifice car j'organise le texte pour que, malgré tout, les idées s'y déploient en continu. Ici ? Que ferai-je ? Par exemple je pourrais supprimer cette toute dernière question, considérant qu'elle n'est qu'un étayage provisoire. Mais dans mes véritables carnets, je notais exactement ce genre de réflexions, ces alternatives, ces étapes de la construction du texte. C'est en quoi ma *poupée* est ressemblante.

1. *Compléments, Le Monde comme volonté et comme représentation*, coll. « 10-18 », 2001 [1844], p. 93-94.

Mardi 29 mars 2011

Me voici de retour dans ma maison des champs. L'épicière me demande : « Vous n'avez pas trop peur ? » Mais la maison est tellement intacte, le passage des voleurs si peu visible... J'ai un nouvel ordinateur, c'est-à-dire qu'il a simplement une nouvelle couleur, et puis ? C'est tout. La paix des champs est la même, j'ai cru voir un ânon nouveau-né de je ne sais laquelle de mes ânesses, les chasseurs sont devenus pêcheurs, de sorte que je peux recommencer à courir sur les chemins alentour sans risque, j'écoute Jonas Kaufmann dans des airs veristes, voix puissante mais d'une inconcevable douceur, enfin je plonge en moi-même...

Chaque jour quelque chose me rappelle la Perte. Hier, je parlais aux étudiants de *Dracula*, roman constitué de lettres et de journaux intimes (*lettres et journaux intimes* !); à un certain moment, le vampire s'empare de tout ce matériau de papier qui témoigne de ses méfaits, mais heureusement, les personnages avisés avaient pris soin de recopier ces écrits et de les faire circuler entre eux : ainsi rien n'est-il perdu, même si rien n'est « original » (ce qui crée dans le roman l'hésitation fantastique, « l'indécidabilité », puisqu'il n'y a plus de preuve authentifiant ce qui est raconté...).

Hier aussi, envoyant un mot à mon ami H., je me suis souvenue que récemment il avait classé ses papiers pour les déposer à l'IMEC. Un jour j'aurais eu à faire cela, moi aussi. Mais je n'ai pour l'instant plus rien à donner à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine...

L'universel singulier donc (suite du 23 mars). Je n'ai jamais eu d'autre ambition que celle de me placer dans cette posture (ou ce lieu) qui est celle de l'humanisme européen. (Interruption : J.-P., de passage à Paris, m'appelle, me dit que je vais tout retrouver, que presque toujours, après les cambriolages, on retrouve les choses sans valeur marchande « – Même à la campagne ? – Oui, oui. » Vision récurrente de fossés et de bacs à purin, de tas de paille moisie...)

Quoi qu'on en ait dit, je n'ai pas encore vu qu'une autre philosophie pouvait avantageusement remplacer l'humanisme, et toutes les pensées à la mode, postmodernismes en tous genres, témoignent d'un état provisoire des esprits, d'une tentative de penser certains changements, mais non d'une mutation générale des valeurs. Du reste, les récentes révolutions du monde arabe, si bouleversantes, semblent prouver que cet idéal d'un singulier universel n'est pas seulement une option parmi d'autres mais qu'il répond à des désirs humains profonds, comme la liberté de penser et la justice.

Je m'égare. Je voulais évoquer mes carnets comme lent dépôt de l'histoire individuelle, et dire que la culture de soi manifestée par le journal n'avait jamais empêché que je puisse me tenir dans cette zone des « secrets communs » où je rejoins l'humanité même. C'était déjà le sujet de mon premier roman, *Dernières promenades à Petrópolis* (1990), dans lequel une narratrice s'interrogeait sur le suicide de Stefan Zweig – lui, à l'abri de la guerre, au Brésil, elle, à l'abri du malheur, à Paris, fin du XX^e siècle, n'ayant jamais connu de guerre... Chez les deux, même perception de la violence de l'histoire, même douleur en se disant : Si l'humanité est capable de cela, alors il m'est difficile de vivre, au nom de « l'humanité en moi », de l'humanité telle que je la porte, telle qu'elle me constitue – au nom de la présence en moi du commun des mortels. Tout le roman, y compris dans ses passages érotiques, visait à dire la possibilité de la « sortie de soi », non par la négation de l'ego mais par son dépassement et par la possibilité mentale d'inclure ce qui nous fait *homme* et pas seulement *individu*.

Je veux dire aussi : l'universel singulier se traduisait dans le mouvement de balancier entre mes carnets et mes livres. Aux premiers, la narration de la vie individuelle. Aux seconds, le fruit de ce travail sur soi et sur la pensée. Mais plus encore : dans les carnets se trouvait la trace concrète du façonnage de soi et du Soi. J'ai souvent employé la métaphore de *l'instrument* pour me désigner moi-même (hélas, il n'y en a plus trace, il faudrait tout redire !). Quand, souvent, j'évoque le *risque* d'écrire, c'est-à-dire la démesure de la mise en regard de bénéfices tout à fait imprévisibles¹, il faut le comprendre à l'aune de cette folie : que j'aie conçu toute ma vie comme le patient façonnage d'un instrument capable de percevoir et de restituer les secrets communs. Le reste a toujours été secondaire. Difficile à formuler précisément parce que, en bonne humaniste, je défends un idéal d'expansion, de déploiement de l'individu, que je mets en pratique, et je ne déteste rien tant que les cerveaux sur pieds ou les intellectuels désincarnés. Je danse, je jardine, je cours, je nage, j'ai des amis, et surtout j'aime l'amour, j'aime que l'amour ait la plupart du temps accompagné mes jours, presque constamment partagés avec des

hommes aimés. Mais comment dire ? Tout cela a pu être goûté dans la mesure où, en même temps, je polissais l'instrument à faire des livres, et j'écrivais ces livres (confirmation du danger de cette entreprise prématurée de narration de soi : je parle au passé, comme si j'étais très vieille). Ce sont mes livres qui confèrent à ma vie son sens, dans les deux acceptions du mot – et chez moi cela relève presque, pour être franche, de la *manie*.

Alors comment supporter que l'histoire de cette entreprise puisse disparaître en un jour, que je me retrouve femme sans ombre, personne sans passé ? À mon échelle personnelle, cela correspond à peu près à l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, dont on voit mal quel profit la civilisation aurait pu en tirer. À rien ce malheur n'est bon.

15 heures. Une bibliothécaire m'appelle pour que nous préparions mon intervention à Blois ce week-end, autour de mes derniers romans, et elle me parle avec enthousiasme de *L'Écriture du désir*. Je lui dis à quel point cela me fait plaisir (publié en 2000, ce livre a quelques lecteurs passionnés mais demeure mal connu), et du coup je lui raconte le vol des malles en lui expliquant combien je me réjouis de l'existence de cet essai où j'ai livré à la fois ma philosophie de la vie et de la littérature. Ne l'eussé-je pas écrit, j'aurais à ce jour perdu trace de cette pensée. Je note (et elle aussi) qu'en lui racontant l'affaire, le souffle me manque et je perds ma voix.

[23 mai – Relisant ce qui précède et le paragraphe suivant, du 30 mars, j'entends l'importance de cette question taraudante : jusqu'à quel point les livres publiés témoignent-ils de mon expérience ? Cela me rassurerait tant de me dire que tout y est – ce qui ne se peut ; mais l'essentiel, au moins, s'y trouve peut-être ? Car telle est la vocation des livres, éclats de l'universel singulier, que s'ils ne livrent pas la synthèse d'une expérience, c'est qu'ils sont ratés.]

Notes

1. Le seul vrai bénéfice espéré : que ce travail *aille* quelque chose. Je cite souvent Stendhal, dans la *Vie de Henry Brulard* : « S'il y a un autre monde, je ne manquerai pas d'aller voir Montesquieu, s'il me dit : "Mon pauvre ami, vous n'avez pas eu de talent du

tout”, j’en serais fâché mais nullement surpris. » Gallimard, « Folio », 1973, p. 31.

Mercredi 30 mars 2011

J'ai cherché le passage de *Lent Delta* où j'évoquais la mort d'Emma. Pas moins de quatre pages dans le chapitre IV. Nouvelle occasion de regret : j'y raconte, et c'est véridique car en relisant le souvenir m'en est revenu, que j'avais pris, après la mort de la fillette, des notes sur des pages à part – elles sont donc perdues. Cependant, ici comme dans *L'Écriture du désir*, le livre publié restitue de très près, jc, l'expérience. Depuis vingt-deux ans j'ai beaucoup écrit (livres mais aussi articles, chroniques...), et j'ai souvent dit que si dans les assemblées je n'éprouvais guère le besoin de *m'exprimer* (verbe qui d'ailleurs m'irrite), c'est que j'écrivais au fur et à mesure tout ce que je pensais. Ainsi donc, il est probable que peu de choses importantes se sont échappées, rares sont les idées à n'avoir été recueillies que dans le journal. Idée rassurante mais sans doute fausse, bien sûr. Qu'y avait-il dans le journal ? L'intimité. Qu'est-ce ?

Il y avait le chemin. La vie comme une intrigue, non pas obéissant à la *nécessité* qui organise une intrigue romanesque, mais l'intrigue d'un corps-esprit qui rencontrait des circonstances et les assimilait au fur et à mesure (encore ce fichu imparfait !), et se transformait, et rencontrait d'autres circonstances, et changeait, mais toujours dans la même direction. Je crois que ma vie ne présenterait que peu d'intérêt pour autrui (pas assez aventureuse), mais pour moi, quel attrait ! Tout ce chemin depuis les Siciliens de Tunisie jusqu'à Paris, pour le dire géographiquement, ou, pour le dire linguistiquement, depuis mon grand-père Mario qui ne devait pas disposer de plus de trois cents mots (et roulait certains *r*), jusqu'au projet fou de contribuer à la gloire de la langue française... Non, c'était un projet raisonnable : mon père aimait passionnément la langue, il m'apprenait des mots, comme des friandises pour l'esprit, inventait des expressions nouvelles (son rêve : en lancer une qui lui reviendrait un jour tant elle aurait bien « pris »), vénérât les livres et tenait depuis toujours un journal... C'était un projet raisonnable – inévitable même. [12 août – Qu'une expression bien trouvée « prenne » = formule minimale d'un désir

devenu chez moi « faire un livre qui soit lu », non ?]

Ce qui me plaisait dans mon journal, c'est qu'il déroulait une vocation. Je ne dis pas que cette vocation devait produire un grand écrivain : je n'en sais rien, je l'ai déjà avoué, et j'ai toujours intimement compris cette plainte, que mon souvenir attribue à Jean-Jacques Rousseau : Mon Dieu, pourquoi m'as-tu donné un si grand désir, si tu ne m'as pas offert, en même temps, les moyens de le réaliser ? (En substance.) Mais enfin le désir était là, déployé au fil des pages, et j'aurais par exemple aimé, un jour, découvrir *quand* je me l'étais formulé pour la première fois, et en quels termes. Car des amis de jeunesse revus lorsque j'avais déjà commencé à publier m'ont dit qu'ils avaient toujours su que je voulais écrire : or je suis persuadée de n'en avoir jamais parlé, m'évitant le ridicule (combien fréquent) d'annoncer une ambition que je ne réaliserais peut-être jamais. Quand bien même il apparaîtrait un jour que l'œuvre accomplie ne vaut pas grand-chose, c'est tellement intéressant, cette folie de la vocation.

Bien sûr, je ne consultais jamais ces milliers de pages. Mais quoique je ne sache presque rien de la guerre de Cent Ans et qu'il y ait peu de chances pour que je m'en préoccupe un jour, supporterais-je d'apprendre que tous les chapitres des livres d'histoire et les documents la concernant ont subitement disparu ?

Hier soir m'a saisie un violent désir de fiction. À présent je déteste ces pages-ci (je me demande si je ne détestais pas un peu, de la même façon, le journal. L'exhibition de soi, même réservée à la solitude du miroir, me semble toujours honteuse). J'ai envie d'arrêter, ou plutôt je me dis qu'il est vain de prolonger cette... pratique. Je souffre moins : la douleur est cachée, elle me coupe parfois le souffle mais rien n'en transparaît plus dans la vie quotidienne, le désir d'écrire ici (typique du journal, cet *ici*) est moins obsédant, et je suis consternée à l'idée du temps que j'aurai perdu à noircir des pages dont je ne ferai probablement rien, même si j'ai du mal à me l'avouer. Mais abandonner ma poupée ? Accepter d'être la femme sans ombre ?

Exercice d'imagination. Comme J.-P. hier, quelques personnes affirment que mes carnets reviendront, que les choses sans valeur matérielle sont toujours retrouvées. Je sens bien leur désir de me consoler. Cependant, ce n'est pas tout à fait impossible en effet. Il me semble que je suis passée du stade où, quoique faisant tout pour retrouver mes malles, je n'y croyais pas un instant, à celui où quelque chose en moi se met à espérer (déraisonnablement) ce retour...

Parfois j'imagine les voleurs. Ils sont jeunes, ils ne savent pas ce que

c'est que le passage du temps, ils n'ont guère accumulé de souvenirs, ne le feront peut-être jamais (trop frustes), ils sont entrés en chuchotant mais en riant, n'ont pris que ce qui leur serait immédiatement utile : Tiens, une radio, c'est cool, j'en ai plus dans ma chaîne hi-fi. – Tiens, un lecteur de DVD, ma copine en avait besoin. – Allez, on se tire, les gars. – Ouah l'ordinateur. – Putain, un VAIO, c'est une marque de ouf ! – Allez, allez ! (À ce moment-là ils allaient partir, et j'étais sauvée, mais l'un d'eux s'est penché...) – Eh, mais y'a deux malles sous cette table ! – Avec des cadenas... – Oh là, lourdes, j'suis sûr qu'y'a un caméscope dedans. – Ouais, ou les bijoux de famille, j'en ai vu aucun dans la maison. – Super, super, on les prend, on les ouvrira après, avec le pied-de-biche. – Ouais, tiens, attrape l'autre poignée...

Non, ce n'est pas vraiment cet épisode que j'imagine. Ce que je cherche à me figurer – comme si l'on pouvait deviner, magiquement, ce qui passait dans la tête qui commandait le bras qui vous portait le coup –, c'est ce qu'ils ont pensé, plus tard, dans la grange, ou dans la chambre de l'un d'eux dont les parents étaient sortis, ou qui vivait seul depuis déjà quelques années, ce qu'ils ont pensé avec leur petit cerveau de jeunes désœuvrés et un peu analphabètes, quand ils ont découvert les carnets – à moins qu'ils aient commencé par la malle aux photos et aux lettres... Quand ils ont enfin ouvert ces malles dont ils se promettaient tant, qu'ils n'y ont vu que du papier, qu'ont-ils ressenti ? Ma vraie, ma seule et grande question est : ont-ils senti qu'ils avaient pris quelque chose de sacré ? Ont-ils eu un frémissement en songeant à la valeur que pouvait avoir pour sa propriétaire ce qu'ils venaient d'emporter ? J'ai un peu de mal à croire qu'ils aient eu envie de lire. D'où, sans doute, mon absence d'inquiétude concernant le « viol ». Je me demande juste s'ils ont imaginé l'importance, pour moi, de ce qu'ils avaient volé.

Je n'éprouve rien envers eux, pas même le début d'une colère. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, depuis le 11 mars je n'ai rien écrit sur eux ou à propos d'un sentiment qu'ils auraient éveillé en moi. Peut-être mon fatalisme sicilien ? C'est aussi que je les imagine comme de pauvres types, démunis, et que subir les méfaits de pauvres types m'apparaît comme... une catastrophe naturelle – un tsunami personnel. Je ne peux pas leur en vouloir, ainsi est (mal) faite notre société. Les pauvres ne sont jamais sympathiques quand ils se mettent hors la loi (voir les réactions sévères, même de la part de gens de gauche, face aux jeunes des banlieues). Ah, on préférerait qu'ils entonnent « Le temps des cerises », qu'ils s'organisent en groupes politiques et revendiquent une société plus juste. Alors ce serait de « bons pauvres ». Mais hélas, même parmi les ouvriers de la

Commune, certains buvaient sans doute et battaient leurs femmes, et ce n'était pas sympathique... Les miens, voleurs d'occasion, perdus dans les villages bas-normands, chômeurs peut-être, alcooliques éventuellement, si rustiques, comment les haïr ?

Ont-ils appris, maintenant que cela se sait dans le village et les environs, qu'ils avaient pris les malles d'un écrivain qui donnerait tant pour les récupérer ? À quoi ont-ils pensé alors ? Au bénéfice qu'ils pourraient en tirer ? À la peur d'être soupçonnés ? Au plaisir ou à la fierté d'avoir fait parler d'eux ?

Non, la seule image qui rôde en moi, c'est celle du moment où ils ouvrent les malles et découvrent le papier. Que se passe-t-il alors dans leurs têtes ?

Nous lisons sans doute des romans parce qu'ils mettent en scène à la fois des situations que nous ne connaissons jamais (car nous ne sommes ni voleurs, ni alpinistes, ni amoureux d'une Nastassia Filippovna), et les pensées des personnages qui les vivent. Surtout les pensées (sentiments, émotions, sensations, réflexions : tout le contenu psychique). Je suis convaincue que la vraie raison d'être du roman depuis *La Princesse de Clèves*, c'est d'avoir proposé à notre connaissance ce à quoi, dans la vie, nous n'avons jamais accès : l'intérieur de la tête d'autrui. Pas de roman ? Pas de plongée dans l'intériorité d'autrui, un appareil optique rudimentaire et le monde limité à notre seule perception, c'est-à-dire à trois fois rien.

Ah ! si mes voleurs avaient lu quelques romans ! Ils auraient assez d'imagination pour se figurer ma peine et un jour, tôt ou tard, les malles me reviendraient.

Jeudi 31 mars 2011

Voilà, le mois du tsunami s'achève.

Je crois que je me fais à l'idée du dénuement parce que je n'y pense pas, je la laisse sommeiller dans les profondeurs et ne l'envisage jamais vraiment. Parfois, le soir, je me dis Penses-y, vas-y, affronte sérieusement l'événement. Et puis j'évite, par inquiétude de ce qui pourrait en résulter. J'espère que ce n'est pas la raison pour laquelle, ces deux dernières nuits, je me suis endormie très difficilement, avec somnifère, alors que depuis un an ou deux j'avais à peu près résolu le problème de l'endormissement. Craindre ces lents mouvements intimes, qui ne disent pas leur nom ni ne révèlent leur signification mais agissent dans les soubassements, empêchant, oh sans bruit, sans fracas, empêchant l'abandon au sommeil. Comme il faut d'abandon pour s'endormir !

Me relisant : n'est-ce pas toujours ce qui *sommeille* qui empêche l'endormissement ? D'ordinaire, je désigne ce fauteur d'éveil comme « l'angoisse-générale-d'exister » (l'AGEx). Mais il peut sans doute avoir des configurations plus précises.

Hier, parlant de voyages avec P., je me suis rappelé qu'une fois, lors d'un séjour en Californie, j'avais tenu, sur un cahier à part, un petit journal de voyage. Il est resté longtemps dans un fond de tiroir, puis, toujours ordonnée, je l'ai rangé dans la malle... Je n'ai aucune idée de ce qu'il contenait. Je n'ai pas l'habitude de ce genre de récit. Les voyages me servent généralement à renouveler mon dictionnaire intime de paysages, pour les futurs livres, sans que j'éprouve le besoin de prendre des notes. Au fur et à mesure me reviendra sans doute le détail des objets perdus que, pour l'instant, je rassemble sous les vocables généraux de *carnets*, *photos*, *correspondance*.

À quel moment pourrai-je cesser de parler de ce vol à chaque personne que je croise ?

Tout à l'heure, quelqu'un m'appelle que je n'avais quasiment plus revu depuis vingt ans, une ancienne connaissance de la Bibliothèque nationale lorsqu'elle était encore sise rue de Richelieu et que son exigüité favorisait une intense vie sociale parmi les jeunes étudiants et chercheurs. Nous échangeons à grands traits quelques informations sur la tournure de nos vies actuelles, je ne mentionne évidemment pas les malles, mais il me demande si je ne « déprime » pas en venant seule dans ma maison (ça m'amuse, moi qui aime tant ces périodes de solitude, qui en ai soif), et bien sûr cela m'incite à évoquer les inconvénients de la maison isolée... à lui parler des malles, donc.

Vendredi 1^{er} avril 2011

Quand j'ai décidé d'entreprendre le livre sur mon père, je me suis demandé si je n'allais pas y mentir. J'ai toujours considéré avec beaucoup de joie et d'amusement le fait que Giono n'avait cessé de raconter des balivernes à propos de sa vie. Il a aussi écrit cette nouvelle enthousiasmante, « L'homme qui plantait des arbres », qu'il donna un temps pour vraie. M'y plaît, outre l'idée de planter des arbres qui m'enchantent sous toutes ses formes parce qu'elle est liée à un désir humain très profond de contribuer à la vie, de la régénérer ou de la réparer, le fait de mentir. Le mensonge confirme le refus de l'exhibition et manifeste la volonté de détourner l'obligation biographique pour ramener la vie de l'auteur à sa nécessité profonde : écrire des livres, de la fiction, penser, mais non pas se mettre en scène.

Quand paraît le stradivarius, on s'attend à ce qu'il chante au mieux, non à ce qu'il déroule les péripéties de sa carrière de violon. Nuance : certains aimeront apprendre, à l'occasion, le détail de sa fabrication – quel bois ? quel vernis ? quelles proportions dans l'assemblage ? Dans ce cas, quand le violon aura fait ses preuves, il sera toujours temps d'aller consulter les carnets du luthier. Mais qu'on ne confonde pas le détail de la fabrication de l'instrument avec le récital.

Mentir, donc. L'idée continue de me plaire mais j'en suis tout à fait incapable. Elle est d'ailleurs résolument antinomique avec le personnage de mon père : il disait la vérité jusqu'à l'absurde, jusqu'à négliger la blessure (lui si soucieux du bonheur d'autrui), et il nous a élevés dans cette exigence au point qu'il m'a fallu comprendre, à l'adolescence, que ne pas tout lui dire était la condition de mon accession à la maturité. Quand même : vers quinze ans, jc, dans une longue lettre de vacances (perdue, si jamais je l'avais récupérée, à sa mort, dans le lot de lettres de nous qu'il conservait), je lui ai avoué que je fumais. Il l'a bien pris, preuve à la fois de son inconséquence (le réel ne l'intéressait pas tant que cela) et de sa passion pour la sincérité : l'aveu lui importait plus que la gravité de la faute. Mais cela est pour l'autre livre...

Mentir, disais-je. Lorsque quelqu'un profère une inexactitude à mon sujet, je la corrige immédiatement, par réflexe, même quand elle me sert, me flatte, ou que la correction est inutile. Dire vrai ! Ne pas accepter le mensonge sur soi, fût-il avantageux. J'essaie de perdre cette habitude enfantine mais ce n'est pas facile. C'est en son nom que je me suis souvent élevée contre l'idée de la séduction : je trouve plus risqué, et donc plus méritoire, de plaire exactement pour *ce qu'on est*, comme on est.

Je m'égare ? Je veux rejoindre cette idée qu'une des vertus du journal, c'est évidemment ce dire-vrai extrémiste auquel je ne peux m'empêcher d'attacher grand prix. Non qu'il faille le rendre public : mais au moins en conserver la trace, qu'elle puisse un jour témoigner pour soi-même de ce qu'on a vraiment été. Quand je pense aux lettres et courriels de moi qui doivent traîner un peu partout, j'en suis à la fois soulagée (toutes les informations sur le passage des jours ne sont pas perdues) et inquiète : ils ne peuvent être absolument sincères. Même quand on a une immense confiance dans l'interlocuteur (j'en ai quelques-uns de cet acabit), dès qu'on adresse la parole, on distord la vérité. Le journal : parole non adressée, donc au plus près de la vérité.

Je me relis : bien sûr, le journal est lié à mon père. J'ai déjà raconté, dans *L'Écriture du désir*, comment il m'avait mis plume et cahier en mains, avec la tâche d'écrire pour ne pas oublier. Ainsi donc, le journal est lié à la vérité qui est liée à mon père. Ici, nouvelle preuve de la vertu de l'écriture intime : on y enchaîne les idées avec sincérité, mais une à une, comme elles viennent, et soudain, à la relecture, un sens surgit de cet enchaînement spontané. Le lien entre le journal et mon père a toujours été évident : je viens de découvrir le troisième terme de cette association, la passion de la vérité, commune à mon père et au journal, qu'il m'incita peut-être à tenir en raison de cette passion.

Dire-vrai extrémiste : oui. Je n'ai plus le temps d'évoquer cette blessure particulière que constitue le regard faussé d'autrui sur soi – le ferai tantôt. Ni l'histoire du bracelet d'A. Aussi.

Samedi 2 avril 2011

Rien ne va mieux ! Deux jours près de Blois, dans le cadre d'une action en faveur de la lecture publique, pour rencontrer des lecteurs qui m'avaient choisie car ils avaient aimé mes romans. Vendredi, une connaissance de Normandie qui habite maintenant Orléans m'a rejointe avant le débat et nous avons parlé des malles, puisqu'en Normandie tout le monde connaît l'affaire. Évoquant avec elle la consolation, ce sentiment mystérieux qu'éveille en moi la compassion d'autrui, j'ai éprouvé une émotion telle que j'en ai eu des frissons et, pour la première fois, l'envie de pleurer. La discussion publique s'est bien passée – j'aime beaucoup parler de mes livres, j'aime le dialogue avec les lecteurs, les explications, les nuances, et finalement je me tire assez bien des questions les plus bizarres. L'exercice ressemble parfois à la lecture de l'horoscope : lorsqu'on lit ce qui concerne son signe astral et qu'on est bien... luné, on trouve *toujours* de quoi avoir le sentiment que l'horoscope parle en effet de soi, de son caractère ou de l'allure de sa vie – bien que par ailleurs on n'y croie pas une seconde. De même, dans la question la plus vague ou la plus saugrenue à propos de son roman, on trouve *toujours* matière à un développement très précis et, dans un premier temps, on se dit « Quelle fine lectrice, celle-ci ! » Avant-hier, j'ai compris, seulement quand j'ai entendu la deuxième et absurde question d'une dame, que la première, qui m'avait beaucoup inspirée et portait très vaguement sur l'identité (le mot avait été prononcé, comme dans l'horoscope ceux de « sérieux » ou de « caractère inquiet »), ne voulait sans doute rien dire de précis. Bref, cela mis à part, les deux rencontres étaient très réussies, et les bibliothécaires exquises.

Le problème fut de franchir la nuit. Nuit blanche et funèbre. Bien que prenant des somnifères toutes les deux heures, impossible de m'endormir avant 6 h 30. Les pensées les plus morbides me traversaient et je me suis sentie mourir, ou plutôt j'ai désiré être morte. La douleur était sans mots. Comme la douleur à la mort d'Emma. J'ai même un peu pleuré, pour la première fois. Les grandes

douleurs sont sans mots.

Le lendemain, je suis allée à Saint-Aignan. En arrivant devant la petite ville, je me suis souvenue (étrange mirage de ma mémoire) d'y être déjà passée il y a fort longtemps et de m'être alors dit « Quel dommage de n'avoir aucune raison de m'y arrêter », tant le château sur le Cher était joli. Voilà que par chance j'avais quelque chose à y faire... [12 août – Je suppose plutôt que cette ville a déclenché une impression fréquente et non pas un vrai souvenir : la France est parsemée d'endroits charmants qu'on traverse en regrettant de n'être pas obligé d'y faire halte...]

À la fin de la discussion, la bibliothécaire m'a proposé de lire un passage de *L'Écriture du désir*, et j'ai choisi de relire celui qu'on m'avait demandé la veille, « Souvenirs ». Le deuxième d'entre eux raconte ceci :

À la même époque, mon père m'a offert un grand carnet en guise de journal. Il fallait, disait-il, y consigner ce qui importait, sinon j'oublierais tout, car seuls les écrits restent... Bien entendu, aujourd'hui, j'ai une mémoire pitoyable. Je ne me souviens (à peu près) que de ce que j'écris et d'ailleurs, il est possible que cette déficience ait pour fonction de me faire écrire – de ne pas me laisser le choix. La grande couverture de carton orangée était ornée d'une belle étiquette sur laquelle mon père avait calligraphié mon nom. Mais, lui ai-je fait remarquer, il avait occupé la moitié supérieure de l'étiquette et il restait une zone vide dessous. Alors – et pendant longtemps je n'ai vu là qu'un trait de son humour – il a repris son stylo et a écrit...

Ici, incapable de franchir la phrase, incapable de lire ce qu'avait écrit mon père sur le carnet orangé aujourd'hui disparu, « *À présent il n'y a plus de vide* », j'ai tendu le livre à la bibliothécaire qui a poursuivi tandis que mes yeux se remplissaient de larmes : car à présent il n'y a plus que le vide.

Impossible de franchir la nuit, impossible de franchir la phrase... au bout, le vide.

Une gentille lectrice venue ensuite faire signer son livre m'a dit : « Vous avez sans doute perdu votre papa... » En partant, une des bibliothécaires m'a murmuré : « On m'a appris ce qui était arrivé à vos carnets... », et, en parlant de « renaissance », elle m'a offert un carnet portant sur la couverture l'image d'un nourrisson. C'était un geste merveilleux. Depuis quelque temps, je reçois souvent des petits cadeaux de lecteurs que j'ai croisés ou avec lesquels j'entretiens une relation épistolaire. Ça a commencé par l'envoi de deux jolies tasses tournées par une potière qui m'écoutait parler de *Pénélope* avec un

immense sourire, puis de plusieurs disques, d'une eau-forte... Très touchant : cela me paraît signifier que par le livre je leur ai fait une sorte de cadeau, qui appelle donc un contre-don. Difficile de rêver plus bel et tendre hommage.

Le long du chemin entre Blois et Saint-Aignan, les grands arbres au tronc rugueux et noir s'auréolaient de très jeunes feuilles d'un vert délicat. Magie du printemps, quand l'arbre porte à la fois les signes de son ancienneté et de sa renaissance. Qu'avons-nous d'équivalent dans le corps humain ? Quel signe de jeunesse et vieillesse mêlées ? Pas dans le corps : c'est ainsi dans la tête. Invention et mémoire.

[14 août – Soudain tout à l'heure, en courant, j'ai compris à la faveur d'une illumination pourquoi j'avais évoqué à plusieurs reprises, dans ce texte, les cadeaux de lecteurs inconnus : des inconnus ont emporté mes biens les plus précieux, des inconnus m'offrent des cadeaux – intime tentative pour maintenir l'idée d'un monde en équilibre...]

Lundi 4 avril 2011

Chaque jour apporte sa rasade de regrets. Hier, petit Salon du livre à Asnières, je revois un jeune auteur croisé l'an passé à celui de Caen. En discutant, les souvenirs me reviennent : il inaugurerait une nouvelle collection portant sur... les jeunesses d'écrivains. Il avait traité celle de Flaubert. Que dirait l'histoire littéraire si nous avions perdu toute la correspondance de Flaubert ? (J'ai conscience d'avoir l'air présomptueux : je me compare à Flaubert. Mais comment éviter, quand on écrit, de laisser ouverte en soi la possibilité que ce que nous faisons en vaille la peine ? N'est-ce pas là notre « pari » littéraire ?) Donc : si un jour on avait envie de raconter ma jeunesse ? Il a essayé de me rassurer : « Vous savez, je viens aussi de raconter la jeunesse de Genet. Il n'avait pas de carnets, rien. » Comme je m'en étonnais, il a avoué avoir disposé des comptes rendus de police et de tribunaux. Hélas, mon casier judiciaire est vierge...

Mardi 5 avril 2011

Encore une fois, mais ensuite je promets d'arrêter car je vois bien que je radote : hier j'avais invité un conférencier pour parler aux étudiants de « Dracula au cinéma ». Il a projeté un documentaire sur Bram Stoker qui expliquait la genèse du roman et montrait les carnets de travail du romancier : on y découvrait par exemple avec étonnement que l'idée du vampire arrivait assez tard dans la conception. Cela a assombri mon après-midi. Est-ce si important, la genèse d'une œuvre ? Bien sûr, ce qui compte est le livre achevé, le résultat. Mais le processus d'invention est si passionnant. Pour *Dracula*, l'envie de mettre en scène un personnage incarnant l'emprise semble être venue à Bram Stoker à partir d'un cauchemar récurrent où lui apparaissait un homme puissant et manipulateur. C'est dans un second temps seulement que s'est cristallisée la figure du vampire : cette antériorité de l'idée d'emprise sur celle du vampire révèle une dimension essentielle du mythe. Je sais aussi que *l'intention de l'auteur* n'est qu'un aspect de l'œuvre, que celle-ci doit justement déployer plus que cette intention pour valoir quelque chose. Mais quand on voit à quel point souvent les gens « lisent mal », on se sent rassuré à l'idée que soit indiqué quelque part le début du sens qu'on a voulu donner au livre.

Cette idée de « ce qu'on voulait dire », « ce qu'on pensait », rejoint celle de « qui l'on est vraiment ». Il me semble que si je n'ai jamais éprouvé le désir, frénétique chez certains, de dire qui je suis, de m'exprimer (mot irritant, je l'ai déjà noté), c'est que je me reposais sur cette certitude : *c'était écrit quelque part*. Il m'est assez difficile de supporter que quelqu'un se méprenne sur moi. L'autre jour, un journaliste toujours pressé, me parlant de mon travail (il ne s'agissait heureusement que d'une conversation informelle), a évoqué d'une part ma préoccupation féministe des « mâles », mot que je n'ai pourtant pas dû employer une seule fois dans *La Tentation de Pénélope* tant il s'oppose aux convictions que j'y développe, et d'autre part mon plaisir d'épingler la sottise de mes contemporains – preuve qu'il n'avait pas

mieux lu *La bêtise s'améliore*, qui s'intéresse au conformisme (pour s'en désoler et non pour en jouir). C'était doublement navrant. Car, outre qu'il démontrait ainsi n'avoir pas lu mes essais, il me renvoyait une image de moi-même consternante (de mon point de vue). Ce genre de petite situation, que je donne juste comme exemple, était, *avant*, compensé par le journal – sans que je me le dise aussi clairement, mais c'est une fonction du carnet intime que de montrer l'être tel qu'en lui-même, dans la crudité de sa personnalité, de ses penchants et de ses travers, de ses qualités aussi. *On verrait bien...* un jour (très Rousseau !). Quel jour ? Un jour. En réalité je ne suis pas certaine de m'être jamais dit cela, même confusément, ni d'avoir eu la moindre intention de donner à lire le plus petit bout de journal. Mais y écrire le vrai était une consolation en soi-même. Car une des vocations du journal est d'être le lieu où l'on se rassemble et, surtout, se ressemble.

Au début du siècle nouveau, pendant une période où j'étais très bouleversée, j'ai recontacté un ami et ancien amoureux que je n'avais plus vu depuis quatorze ans, parce que je savais qu'il savait qui j'étais. J'éprouvais alors le besoin ardent, pour me comprendre moi-même en ces jours de trouble, de renouer avec celle que j'avais été, pour ressaisir la trajectoire dans sa dynamique, et, sachant sa mémoire et son intelligence de moi, j'avais voulu retrouver cet homme (qui est par ailleurs celui avec lequel je devais faire la randonnée dans les Alpes qui m'avait coûté un journal).

C'est une immense chance de connaître quelques personnes qui peuvent être pour soi un exact miroir. On n'en trouve pas tant dans une vie. Je recense : j'ai, près de moi, quelqu'un qui a une mémoire et une compréhension de Belinda aussi parfaite que possible, et trois personnes qui en ont sans doute une perception assez fidèle. Luxe. Il existe aussi des gens dont le regard est si généreux qu'ils voient le meilleur de vous. C'est le cas avec ma sœur par exemple. Très précieux.

Que voulais-je dire ? Que le journal a ce rôle de saisir et retenir la vérité de l'être, et peu importe si personne ne le lit (puisque nul ne le doit, par définition), seul compte qu'elle figure quelque part. Absurde ?

Hier m'est venu le soupçon que ce « *À présent il n'y a plus de vide* » aux multiples fonctions a eu, aussi, celle de m'autoriser l'oubli. [25 mai – Ce n'est vraiment pas un scoop. Voilà qui m'arrive souvent au demeurant, je crois avoir trouvé une idée lumineuse, pour un livre en cours par exemple, et quand je feuillette mes carnets, je m'aperçois que je l'avais déjà eue... et oubliée.]

Mercredi 6 avril 2011

2 h 08 du matin. Retour de l'insomnie. Sa plus funeste conséquence est que, grignotant ma nuit, elle m'oblige à me lever tard et donc à réduire ou supprimer ma séance d'écriture matinale. Or rien ne me soulage tant qu'écrire... Alors, pour déjouer son charme mauvais et puisque demain (tout à l'heure !), ayant à donner cet entretien à la Sorbonne à propos de mon premier essai, je partirai trop tôt pour pouvoir écrire, j'allume mon ordinateur dans la nuit.

Je me suis servi un grand verre de vin, espérant qu'il me bercera en agissant de concert avec le bout de somnifère d'il y a une heure et, dans le lit d'ami, je reprends cette poupée. Cet après-midi j'ai délicieusement dansé, propulsée par mes nouvelles chaussures de tango, et ce soir, pendant la première heure d'insomnie, mon esprit était envahi de voltes, de pivots et de dissociations. Curieux régime de ces images mentales qui passent comme en « fond d'écran ». Mes insomnies me paraissent souvent étranges : la plupart du temps je suis très calme, je ne pense à rien de précis, simplement le sommeil ne vient pas. Quelque chose, dans les profondeurs, enfoui, silencieux mais obstiné, ne lâche pas prise. À Blois c'était différent, j'étais malheureuse. Ce soir, rien. L'éveil. Depuis un peu plus de un an, jc, j'avais retrouvé un sommeil normal, sans somnifères, après trente ans de problèmes d'endormissement qui étaient devenus, ces douze ou treize dernières années, des troubles sévères. Patatras ! Voici que les malles me replongent dans la confrérie des éveillés. Si la malédiction persiste, je prendrai des mesures, comme d'écrire durant la nuit.

Depuis deux jours, j'attends le colis de ma mère contenant les photos et les lettres qu'elle possédait, destinées à me consoler. Le paquet tarde anormalement : ce serait extraordinaire qu'il s'égare...

Aujourd'hui, à J. qui trouvait étrange que je sois si attachée à ces témoignages du passé alors que, comme elle le sait et contrairement à elle, je ne déteste rien tant que le regard rétrospectif, je racontais l'affaire de ce type, un Suisse, qui avait dérobé plusieurs tableaux de

maîtres et dont la mère, lorsqu'elle a voulu supprimer les traces des larcins, a jeté le butin dans la rivière. Je n'aurais peut-être jamais vu ces tableaux, mais l'anecdote m'a consternée. Que ces tableaux soient perdus à tout jamais, ou que des voleurs aient pillé les musées d'antiquités de Bagdad ou du Caire à la faveur des troubles récents, voilà qui m'affecte. Non que je souhaiterais constamment me promener parmi les vestiges du passé, mais il m'est pénible qu'ils disparaissent, que l'histoire s'efface.

Je devine là une déformation familiale sans doute : mon père avait remarqué que de nombreuses fenêtres parisiennes conservaient des traces de volets – gonds ou ombres au mur. Lorsque nous nous promenions, il devenait vite exaspérant parce qu'il ne pouvait s'empêcher de remarquer et de déplorer les volets manquants. De même, tout immeuble moderne lui faisait regretter la bicoque ancienne qu'il devait remplacer, et j'avais beau lui souffler que certaines maisons étaient peut-être des ruines insalubres qui ne présentaient aucun intérêt architectural, rien n'y faisait : le moindre vestige lui paraissait digne de subsister, le passé lui plaisait plus que tout. En réalité, dans bien des domaines il aimait la modernité, mais il redoutait l'effacement des signes anciens et s'en désolait comme devant des amputations. Je crois que j'ai moi aussi développé, à sa suite et à mon insu, le goût des traces. Je voudrais toujours que le monde croisse comme Rome, par empilement visible des strates de l'histoire.

3 h 09... Essayons le sommeil.

Jeudi 7 avril 2011

Je me demande si j'ai dit combien j'aimais jeter. Certains conservent tout, ou beaucoup – objets, souvenirs, correspondance... D'autres (ou les mêmes) pratiquent l'accumulation et vivent entourés de choses. Moi j'appartiens à la catégorie des jeteurs. Rien ne me plaît tant que le nettoyage par le vide qui me procure toujours une grande satisfaction, sans doute liée au plaisir de se délester, de faire place nette, de s'alléger. Même dans le jardin, à la plantation je préfère le nettoyage (arracher les mauvaises herbes, couper les fleurs fanées). Cela ne va pas jusqu'à entretenir de claires platebandes d'où ne jailliraient que quelques plantes élues : mon jardin est constamment menacé d'ensauvagement. Mais je préfère le geste de l'arrachage, de l'éclaircissement, à celui de planter. Disons que si j'étais sculpteur je choisirais, pour arriver à ma statue, de tailler dans le marbre plutôt que d'ajouter des mottes d'argile. Ma maison, cependant, n'est pas un modèle de dépouillement, car au fil des ans se sont multipliés les statuettes, les images, les objets bizarres ou exotiques, que j'aime pour leur beauté.

En me relisant : j'ai noté cette particularité de mon caractère pour insister sur le fait que ce n'est pas par goût de la conservation que je souffre de la perte de mes carnets.

Ce matin, je vais aller acheter un ampli avant de prendre le train pour Caen. Curieusement, toute cette affaire (dont le vol de la radio) m'a incitée à améliorer ma chaîne hi-fi du rez-de-chaussée, même si je m'en sers peu (j'en ai une autre dans mon bureau). Je ne sais s'il y a un sens au fait que j'ai eu envie de renforcer la musique. [12 août – N'est-ce pas, à petite échelle, l'effet de cet extraordinaire mécanisme intime qui s'ingénie à soigner ma blessure, à réparer mon désir ?]

Comme je me sens moins inspirée à cause de la nécessité d'arrêter d'écrire tout à l'heure, je me dis que peut-être *ça passe*. Que j'oublie. Mais hier encore, racontant une nouvelle fois l'affaire à quelqu'un, j'ai eu la chair de poule. Et aussi les larmes aux yeux quand elle a évoqué

(en substance) cela, plus fort que soi, qui nous pousse à créer (des livres, des enfants). Elle pensait à Dieu, je crois. Moi à mon père, je crois.

Hier matin j'ai enfin reçu le colis de ma mère, qui avait eu cette nuit, elle aussi, une insomnie en craignant qu'il ne fût perdu. Je ne l'ai pas encore exploré. Ne sais quand je le ferai. Toujours cette impression que les circonstances me contraignent à une sorte d'anachronisme : cette plongée dans les souvenirs et la mémoire ne convient pas à ce moment de ma vie où seul l'avenir m'intéresse.

Son mot m'a beaucoup émue :

Ma chérie adorée,

J'ai passé des heures à regrouper toutes ces photos – et documents – qui recouvrent tant d'années... Que d'émotion et de nostalgie en faisant cela... Garde-les précieusement, car je n'ai presque rien conservé de ces années-là. Certaines choses te paraîtront peut-être inutiles, n'hésite pas à les jeter.

J'ai encore, pour toi, quelques rares photos de ma maman et de mon enfance. Je préparerai un dossier avec le détail de ce dont je me souviens, et dont je ne vous ai jamais parlé. Mais c'est pour plus tard.

Etc.

Beaucoup à penser dans tout cela. C'est d'elle que vient le geste – j'allais écrire « le plus fort », mais à part le cadeau d'un carnet, à Saint-Aignan, il n'y a guère eu de geste et, du reste, on voit mal ce qui pourrait être fait pour moi. [12 août – Depuis, un délicieux lecteur, Angelo, avec lequel j'entretiens une correspondance, m'a offert, pour me « consoler » de mes malles, une élégante orchidée peinte à mon intention par une calligraphe chinoise. Grande émotion.]

Vendredi 8 avril 2011

Hier, une belle amie m'a écrit :

J'ai rêvé de toi un moment cette nuit. Je ne devrais pas te le dire. Tu étais dans un café et portais un pull attaché au cou, laissant les épaules nues ; et tandis que tu parlais, sans t'en apercevoir, l'un de tes seins, par intermittence, pointait : un sein blanc, plein, et d'une blancheur d'autant plus insoutenable que, chose curieuse, il était sans alvéole. Spectacle troublant. J'hésitais à te le faire remarquer. Et c'est alors qu'un très jeune homme se jetait sur ce sein. Ce à quoi tu consentais après échange de paroles, à condition, disais-tu au jeune homme, de vous installer confortablement. Et c'est là, pudiquement, que le rêve vous a laissés en plan.

Bien sûr, c'est son rêve et non le mien, mais enfin elle me l'a adressé et je n'ai pu m'empêcher d'entendre ce qui fait signe dans sa restitution : cette alvéole, espace d'un creux, d'un manque, et doublement puisqu'elle était absente, où devrait être une *aréole* par où coule le lait nourrissant (d'un blanc insoutenable – comme le papier ?). Je portais donc, près du cœur, une absence. Quant à ce « jeune homme », c'est lui qui a fini de me convaincre qu'elle pensait à mes malles volées, puisque je lui avais dit, une semaine plus tôt, que le forfait avait sans doute été accompli par des jeunes gens.

La violence de l'événement se diffuse autour de moi, atteint mes proches par le biais des rêves...

Mardi 12 avril 2011

Trois jours sans écrire : où je constate combien ma vie est agitée. Est-ce ainsi que les écrivains vivent ? De plus j'ai beaucoup dansé la semaine dernière (trois fois), prévoyant que je devrais m'interrompre puisque je ne serais plus à Paris de trois semaines. Puis ce week-end, Bordeaux, pour un débat à la Fnac. Drôle de vie, oui. Je ne la supporterai pas indéfiniment. Envie de retraite, de silence, de plongée.

Depuis longtemps je suis mue par un sentiment d'urgence. Je crois me souvenir que j'en ai pris conscience entre – je ne sais au juste (ne le saurai plus) – douze et quinze ans, et d'emblée j'avais employé ce mot-ci, *urgence*, à mon propre étonnement. Il devait figurer dans mes journaux car, lorsque j'évoque ce souvenir, je me revois aussitôt assise à mon bureau, de profil, en train d'y réfléchir et d'écrire. Je crois que l'étonnement venait du fait que je mettais un terme sur un trait de ma jeune personnalité qui me surprenait, comme si je prenais soudain conscience d'une singularité que je n'avais observée chez personne et qui était une sorte de marque personnelle, à un âge où ces questions sont obscures, indémêlées. Quelque chose comme le stade du miroir intellectuel.

Est-il important de savoir à quel âge au juste l'urgence vous a saisie ? Qu'est-ce que ça change ? Avec mes carnets, je ressemblais à l'avare qui ne puisera peut-être jamais dans sa cagnotte mais qui se rassure de la savoir cachée là, à portée de main. Un jour je m'en serais servie. Bref.

Ensuite j'ai vécu à cent à l'heure, toujours. Car je suis constamment menacée par l'ennui. Très fascinée par ceux qui disent qu'ils ne savent pas ce que c'est. Peut-être, chez ceux-là, une capacité à sommeiller ? L'ennui n'est pas lié, comme on pourrait le croire, à l'indigence de la vie intérieure. La mienne m'a toujours paru riche et prenante et je déteste tout ce qui me tire de ce centre de moi-même dans lequel je vis enfouie la plupart du temps. Mais j'ai besoin que la vie soit *intense*. Sans intensité je m'étiole et me meurs, frappée de cet ennui qu'ont

tant redouté les XVII^e et XVIII^e siècles : l'ennui mortel. Écrire a probablement été une façon de rendre ma vie intense (ce passé intempestif...). J'ai déjà évoqué, dans *L'Écriture du désir*, la figure de l'alpiniste comme double de celle de l'écrivain : il est, conquérant de l'inutile, celui qui tente les sommets, sa jouissance étant proportionnelle au péril – extrêmes. L'écrivain enchaîne aussi les 8 000 mètres, mais « utiles », dans la mesure où il les met en partage avec autrui.

Cette indispensable intensité a suscité une hyperactivité sans doute destinée à couvrir ma fameuse AGEx. Car comme je ne peux pas écrire toute la journée, j'ai multiplié les tâches, presque toujours liées à la littérature mais quand même. Depuis un an ou deux (cela doit figurer dans les deux carnets qui me restent – alléluia !), je suis fatiguée de cette agitation. Je voudrais ralentir. Je l'ai fait, mais depuis que j'écris cette chose, il m'a soudain sauté aux yeux qu'une nouvelle contrainte s'était développée qui vient remplir le temps que j'avais libéré : aller parler de mes livres. Agréable et nécessaire, mais qui m'empêche de ralentir, comme je le désirerais tant.

Je constate que je n'écris plus dans mes carnets depuis que j'ai commencé cette chose. Je viens de vérifier : j'y ai écrit les trois premiers jours qui ont suivi le 11 mars, quand je n'étais pas sûre de me lancer dans cette *Chair du temps*, et depuis, deux fois encore, pour évoquer des pensées ou des événements qui n'ont rien à faire ici (j'y parlais de mon rythme de vie et de ma relecture de *L'Idiot*). Ce qui signifie que, réellement, ce texte vaut pour un journal, mais un journal partiel, puisque je n'y rapporte que ce qui est aimanté par la perte de son prédécesseur, l'intime.

Quand doit-on interrompre un journal extime ? Car si le carnet intime se déroule continûment au fil d'une vie, un livre, pour être donné à lire, doit se clore : son achèvement vient du désir d'en finir et du sentiment que ça suffit, on a tout dit, ça se tient et c'est cohérent. Mais là ?

Curieux d'écrire un livre (sans doute un livre) qui n'obéit pas à la rigueur de la cohérence. Par exemple, me vient l'envie de raconter quelque chose à propos de mon entretien à la Sorbonne. Il a eu lieu la semaine passée, mais l'idée ne prenant corps que maintenant, je vais la noter aujourd'hui, alors que dans un livre véritable, elle aurait trouvé sa place dans une suite logique et non chronologique.

En parlant une nouvelle fois de *L'Écriture du désir*, de son rôle dans mon œuvre (c'était le sujet du séminaire auquel j'étais invitée : la

valeur, pour un écrivain, du *premier* texte, et j'ai choisi de parler du premier essai), j'ai pleinement réalisé que ce livre, dont je n'ai pas envie de changer une ligne tant il reste pour moi programmatique, représentait le moment d'un basculement de mes idées, basculement qui serait sans doute apparu à la lecture du journal mais déployé lentement dans le temps : je suis passée d'une conception de l'existence marquée par le sentiment de l'absurde, à une perception de la primauté du désir. Si je devais republier mon premier roman, je réécrirais les passages où s'entendent quelques jérémiades dans lesquelles je ne me reconnais plus : il est sans doute vrai que la vie est absurde dans la mesure où on ne saurait lui trouver de sens transcendantal, et qu'il faut *se construire* une raison de vivre. Mais se demander quelle est sa signification en général est une mauvaise question qui ne peut appeler que de mauvaises réponses, ou pas de réponse. D'ailleurs, on ne s'interroge jamais tant sur le sens de la vie que quand on est abattu, ce qui n'est gage d'aucune lucidité. Quand on va bien, on ne se demande pas quel est le sens de la vie : on vit, et la réponse au sens est donnée par l'agir. On ne se dit pas « Pourquoi danser ? ». On danse, et la joie qui en découle est la réponse. La question du sens se dissout dans l'action, c'est-à-dire dans le désir de vivre. *L'Écriture du désir* a marqué ce changement de ma vision du monde, comme le décrit le chapitre inaugural sur le Surfeur d'Argent. Notre condition n'est pas de glisser, passifs et désœuvrés, entre les astres, mais de marcher – soit d'agir et de désirer. Mieux : de danser.

Consolation ce matin : j'ai donc perdu le détail de ce mouvement intérieur, mais je constate que mes livres en témoignent. Consolant, vraiment ?

La primauté toujours accordée à l'action explique aussi mon hyperactivité (même si celle-ci, en ce sens assez cohérente, a toujours consisté à écrire, lire, éditer, réfléchir). Mais à présent il faut la refréner – n'écrire plus que mes livres et lire, lire, lire. Je suis frappée par mon emploi récurrent, depuis quelques mois, du terme *plongée* pour désigner l'allure désirée (comme on le dit d'un bateau – allure : façon d'avancer par rapport au vent). Plongée qui s'oppose à l'idée, pourtant chère, de la marche. Je ne sais si cela tient à la nature de ce que j'écris depuis quelque temps, exigeant nez tourné vers l'intérieur plutôt que vers le ciel de l'avenir – ou à la fatigue.

Pas encore sortie de la maison où je suis arrivée hier soir mais

j'aperçois des fleurs partout, tulipes, lilas, iris, cerisiers sauvages, prunelliers... J'irai aussi courir – courir, ah ? Oui, mais ici il ne s'agit pas de vitesse, plutôt de la joie du corps, de l'intensité de la vie de mon corps.

J'allais fermer mon fichier pour aller déjeuner mais P.-S. : non, je ne comprends pas ce que je fais ici, je ne comprends pas le plaisir que j'éprouve à écrire ces pages, je désapprouve cette exhibition de l'intime – oui, je sais, ce n'est pas franchement indécent mais quand même. Les enfants raffolent de leur vieille poupée, en loques et sale, c'est la leur, familière, fidèle, rassurante. Ainsi de cette chose, écrite comme avec des lambeaux (de chair ? de chair du temps), où domine affreusement le Je – alors que j'ai pour habitude, comme je l'avais noté dans mon journal début mars (je vais écrire un petit texte là-dessus d'ailleurs, puisqu'à Marseille on me demande trois feuillets à propos de « Moi et les autres »), pour habitude d'employer le pronom de la première personne suivi d'un verbe à la troisième – Je comme une autre...

[28 mai – N'ai-je pas poussé cette « altérité de l'ego » jusqu'à créer, dans *La bêtise s'améliore*, un narrateur disant Je, qui est homme, rondouillard et placide ? Et surtout, récemment, dans *Le Baiser peut-être*, j'ai inventé un personnage appelé... Belinda. Disons que j'assume vraiment, jusque dans ses conséquences narratives extrêmes, l'idée que Je est un autre. Pourquoi ? Parce que Je est parmi les autres, comme les autres, et c'est à ce titre qu'il m'intéresse – disant cela, je n'exprime pas une idée abstraite, une vue de l'esprit, mais au contraire une façon d'être au monde qui me vient de mon père et que je développerai mieux dans son portrait. J'ai intitulé les trois feuillets pour Marseille « Les autres en moi ».]

Oh ! une réponse à l'énigme de cet écrit me vient. Tout à l'heure. Aller manger d'abord. Le soleil brille dehors, appel du monde extérieur, des oiseaux, des fleurs et des champs, appel pressant...

Jeudi 14 avril 2011

Les dix premières années de mon aventure littéraire furent très mouvementées et pour diverses raisons pleines d'embûches. Je n'ai guère envie d'entrer dans le détail de cette rude décennie dont mes carnets conservaient le récit, et je suis rassurée que le journal très fourni de celui qui était alors mon compagnon contienne le rapport fidèle de ces infortunes. En 1999, j'avais essayé en vain de faire publier mon cinquième roman dans les quelques maisons d'édition qui m'intéressaient. De guerre lasse, je suis retournée voir mon premier éditeur, qui avait plutôt joué un sale rôle dans ma vie car il était d'une certaine façon partie prenante de tous ces déboires que je ne raconte pas, mais, me disais-je, qui sait, le passé compliqué était peut-être oublié, il serait peut-être séduit par ce nouveau roman... Mon plus grave défaut a toujours été un optimisme indécrottable, doublé d'un... manque de mémoire des offenses. Hélas, en 1999, il a continué d'être ce mauvais génie qu'il s'était déjà montré : il a joué avec moi six mois, me faisant croire jusqu'au bout qu'il allait le publier, me demandant retravail, volontiers accordé, nouveau titre, consenti aussi, tellement heureux de me retrouver, disait-il, car nous avions tant à partager, et se conduisant de telle sorte que j'étais persuadée (comme d'autres, témoins de son comportement avec moi) que la publication était acquise. Las ! il a fini par refuser mon roman au motif que... le comité littéraire n'était pas d'accord. Il me l'a annoncé par un message sur mon répondeur, me proposant aussi de me voir, si je le voulais, tout en ajoutant que cela ne lui semblait pas utile. L'argument du comité était grotesque – il avait tout pouvoir. J'ai demandé à le rencontrer quand même, avec l'intention de lui dire que je n'étais pas dupe. Rendez-vous affreux, dans un café. J'ai même pleuré. Comme il a dû en jouir !

Ensuite, on m'a reproché de n'avoir pas flairé le pervers, ce que la moitié de Paris le savait être. Mais jusqu'alors j'avais ignoré ce qu'était un pervers. Je crois cependant l'avoir intuitivement deviné ce jour-là car, et cela, je l'ai compris en un éclair dans l'autobus du retour, la

manière dont j'ai conclu notre rendez-vous témoigne d'un magnifique dialogue des inconscients (on verra que cela me ramène à la raison d'être de cette énigmatique poupée-ci, et c'est pourquoi je rapporte ce souvenir). Je lui en voulais, j'étais terrassée par le refus – j'ai d'ailleurs aussitôt rangé ce malheureux roman dans mes tiroirs où il se trouve toujours, j'en ai juste tiré l'an passé, donc dix ans plus tard, une longue nouvelle pour une revue. Alors que rien n'était plus incongru, dans la situation, que de lui donner de mes « nouvelles littéraires », à la fin de notre pénible entretien je lui ai parlé avec chaleur du livre que j'étais en train d'écrire : c'était ma réponse, en somme. Et que signifiait-elle au pervers, qui venait de jouer six mois durant avec mon désir, mon plus grand désir, qui venait d'essayer de le tuer ? Je lui ai dit, à mi-mots : désir pas mort, mon cher, désir intact, je lui ai dit que j'étais en train d'écrire... *L'Écriture du désir*.

Je raconte cette anecdote (qui n'en est pas une dans la mesure où ce refus a alors eu pour conséquence de me conduire près de la mort et de me faire changer toute ma vie, violemment), je la raconte car dans *La Chair du temps* se rejoue le même mécanisme de survie : parce que est atteint en moi un centre vital, je réagis par un livre qui combat la blessure. À vrai dire, j'avais commencé à écrire *L'Écriture du désir* avant que l'éditeur ne meurtrisse mon désir : mais c'est le fait que je le lui aie comme « envoyé au visage » qui est intéressant. De même, devant le vol de mes journaux, j'ai immédiatement entrepris d'écrire cette chose, comme un objet qui remplace, compense, soulage à l'endroit même de ma blessure. *La Chair du temps* répond à cette perte, de la même manière que *L'Écriture du désir* répondit à dix ans de déboires littéraires et fut, ponctuellement, ma réplique au pervers : l'affirmation de la vie plus forte que la mort, du désir plus fort que le silence bâillonnant, de Sisyphe plus puissant que Thanatos. Dans les deux cas, la réparation n'est pas l'unique vocation de l'écrit, mais elle en explique la conception à un moment donné.

(Cependant, il est hélas possible que, contrairement à l'essai que je viens d'évoquer, ce pseudo-journal-ci n'ait d'autre vertu que de répondre à mon intime nécessité – ce qui n'a jamais été suffisant pour faire un bon livre.)

Vendredi 15 avril 2011

En me relisant je me dis « Voilà qui n'est pas une découverte, je savais bien pourquoi j'écrivais cette chose ». Mais il en va souvent ainsi avec les idées développées : l'impression inaugurale de nouveauté une fois résorbée, on a le sentiment de les avoir toujours eues.

[13 août – Je suis cependant frappée de constater, à ce stade de la relecture et connaissant la suite, à quel point *L'Écriture du désir* rôde dans ces pages. Je crois que la parenté profonde de leur fonction, combattre les forces de mort, explique cette prépondérance.]

Hier, j'observais mes étudiantes en m'émerveillant de ce qui, dans le teint, le lisse, l'intact d'un visage, produit cet incomparable « effet de jeunesse ». De là (leur exposé n'était pas terrible), j'en suis passée à ce regret, qui court en basse continue dans mes jours, du vieillissement, et de la mort. Je me disais (on n'est pas toujours au mieux de sa forme intellectuelle) que notre tragédie tient à la lente élaboration de ce magnifique cerveau, cet instrument à saisir le monde de plus en plus finement, qui se résout par sa brutale disparition – que nous savons inéluctable. Ceci n'était vraiment pas une découverte, mais de là, j'en suis venue à penser à mes livres, que je conçois comme le dépôt de ce travail accumulé, quelque chose qui restera peut-être au-delà de ma mort (qui sait ?), et surtout, on ne s'en étonnera guère, je pensais à mes carnets que j'avais justement qualifiés de chair du temps, en ce qu'ils saisissaient la chair périssable du temps, mais aussi parce que ces pages manuscrites restituaient – ainsi font les hommes, ils inventent des substituts divers pour corriger leur condition de mortel – le lent façonnage d'un cerveau. Tout cela, je l'ai déjà écrit. Ce que je veux ajouter aujourd'hui : l'empêchement de publier atteint un

centre vital, la créativité, comme je l'ai raconté hier ; la perte des carnets en meurtrit un autre, la mémoire. Tous deux m'ont mise en danger de mort (psychique) – mais j'ai de fortes ressources contre le danger de mort prématurée, je le sais. Par exemple : écrire des livres.

Plusieurs fois par jour à présent, je sens en moi le frémissement de la joie. Certaines petites circonstances sont de celles qui, en temps normal, provoqueraient une bouffée de joie, ou au moins de contentement. Mais le souvenir des carnets perdus bloque aussitôt ce mouvement intérieur : en cet instant j'aurais été heureuse si... Il me semble néanmoins que cela marque un progrès dans mon état. Ce mois dernier, les jours étaient uniformément gris, en deuil. Peut-être ce livre sera-t-il fini quand j'aurai retrouvé la joie ?

Il faudra pourtant que je parle du travail contre le trauma, que je ne fais que deviner, de la cicatrisation qui referme la plaie, mais aussi du silence intérieur : je ne pense jamais concrètement à la perte, elle se réduit à un mot, une idée vague, et quand je me dis que je vais l'envisager vraiment, la regarder en face, hop, je balaie l'idée d'un geste mental. Les yeux de l'esprit se détournent. Bien ou mal ?

Samedi 16 avril 2011

Soudain, j'y crois : c'est la joie retrouvée qui marquera la fin du journal extime. (Je viens d'ajouter à l'instant ce sous-titre à la page de couverture. Cette chose, c'est cela, un journal extime.) [16 septembre – Inutile. Je l'ôte.]

Hier, en courant (combien de temps pourrai-je encore infliger cet effort à mes articulations ?), je repensais à la fermeture de mes malles : on m'a souvent demandé, perplexe, pourquoi elles étaient cadenassées, car je n'ai rien de paranoïaque. [26 avril – Depuis, j'ai d'ailleurs reçu un message un peu blessant de quelqu'un qui s'étonnait que j'aie enfermé tout cela dans des malles qui lui évoquaient... un cercueil.] Cette protection avait été rendue nécessaire, ai-je déjà écrit, parce qu'une personne indélicate, qui me détestait sans me connaître et qui était venue quelquefois chez moi en mon absence (conséquence des variations de la vie affective dont il est peu utile que je donne le détail), avait fouillé dans mes affaires. Dès ma découverte du vol, je m'étais dit que lorsqu'on croise le chemin d'une personne néfaste, on continue longtemps de recevoir les ondes négatives qu'elle a émises (comme une bombe continuant de pulser au fond de l'océan). Et hier j'ai aussi pensé : dire que je n'ai jamais échangé un mot avec cette personne qui m'aura pourtant, indirectement, occasionné la plus grande douleur de ma vie, et dire que, si je la rencontrais dans la rue, je ne la reconnaîtrais même pas, l'ayant très rarement vue...

Est-ce un effet du processus de guérison ? Voici, deux jours de suite, des paroles « contre » quelqu'un. Cela me rappelle que, les tout premiers temps après le tsunami personnel, j'ai été effleurée par un curieux sentiment : j'avais des idées morbides, des envies de mourir ou de me faire du mal. Elles furent trop fugaces pour se fixer dans ma mémoire, et même pour que je les aie discernées, mais je me souviens avoir alors entrevu quelque chose au sujet des malheureux qui s'automutilent : dans la grande douleur, bizarrement, on a envie de

s'en prendre à soi-même, d'exercer, contre soi, la violence subie. Ainsi, à l'inverse, parler contre un autre indique peut-être – la colère est saine et vivante, toujours – une progression vers la paix.

J'ai aussi pensé jusqu'au bout ce qui ne m'avait que traversée : que je reconnaissais confusément quelque chose dans ma situation. Essayons de le formuler, voir ce qui tient.

L'impression générale : dénuement. J'ai été dépouillée de mon bien le plus cher, hormis mes livres : ma mémoire. Comme si je venais de naître, rien derrière moi, debout seule et sans passé ; au lieu d'une terre riche et fertile sous mes pieds, l'aridité du désert. Mes mots sont peut-être trop forts ? En tout cas, ce sentiment n'est pas exactement neuf.

Je viens d'effacer ce que j'avais commencé à écrire, les dénuements successifs : vraiment trop pitoyable de raconter ma vie. Disons simplement qu'à trois reprises j'ai quitté tout ce que j'avais (le peu que j'avais, ou, plus tard, un homme qui était beaucoup), pour rebattre les cartes. C'est lors du dernier « dépouillement » que j'avais adopté ce viatique, « Perdre/ Mais perdre vraiment/ Pour laisser place à la trouvaille ». J'ai toujours cru en la nécessité et la vertu de repartir de zéro, de se mettre en péril pour se réinventer. Vieux réflexe de l'exilée dont la famille a quitté la Tunisie quand elle avait un an ou deux ?

Ce qui m'arrive n'est pas de cet ordre. Car le geste volontaire de se dépouiller témoigne d'un élan, il est signe d'une force et promesse de reconstruction. Mais quand on a été bêtement volée, rien de tel. Cependant, cette impression d'être debout sans état, je la connais.

Il y a peu, j'ai écrit un article traitant d'un thème apparenté qui m'a toujours touchée : la survie¹. Le prétexte en était l'histoire des trente-trois mineurs chiliens qui ont réchappé de l'effondrement de leur mine. Ensevelis sous 700 000 tonnes de pierres, dans une galerie pourvue d'un refuge qui leur offrait de quoi survivre deux jours, ils se sont si humainement organisés, alors que pendant plus de deux semaines ils ignoraient s'ils seraient retrouvés, qu'ils ont survécu et suscité l'admiration du monde entier.

J'écrivais que ce qui avait fait de nous pendant deux mois ces observateurs en apnée, c'était surtout que ces trente-trois hommes étaient, exactement et nonobstant le spectacle grandiose du sauvetage, des *survivants*. Pendant dix-sept jours, ils avaient bu l'eau de ruissellement et avalé toutes les quarante-huit heures un demi-verre

de lait et deux bouchées de thon en boîte. Le jour où ils ont été découverts, ces maigres vivres venaient de s'épuiser. Qu'ils aient été capables de les partager était la preuve de leur humanité, celle-là même qui leur avait sans doute donné la force de survivre.

Pourquoi – cet épisode en a encore témoigné, mais aussi de nombreuses fictions depuis *Robinson Crusoé* – ce thème de la survie est-il si important dans l'imaginaire collectif ? Il semble renvoyer à une expérience universelle, archaïque, intime, alors que nous n'avons pourtant pas tous connu la faim et l'abandon, ou la misère extrême. Je suppose que nous devons cette « connaissance » en premier lieu à la mémoire confuse de la très petite enfance, quand un rien, ou un instant de négligence pouvait nous tuer. Mais peut-être aussi gardons-nous, très profondément inscrite, cette conscience obscure de la vulnérabilité de notre espèce qui fait que nous mettons plus longtemps que n'importe quel animal à devenir un adulte autonome, que nous ne sommes pas « programmés » pour notre environnement mais devons, à nos risques et périls, inventer notre monde. Et je concluais : *Répondant à cette précarité originelle et toujours menaçante, la société humaine nous renforce. Et c'est aussi pourquoi nous avons tant admiré les 33, représentants supérieurs de notre humanité, qui ont su, dans l'extrême adversité, préserver une organisation et une dignité – celles-là mêmes qui permettent aux fragiles humains de survivre, et même de prospérer.*

Chacun à notre mesure – j'ai expliqué la mienne –, nous nous connaissons survivants. La perte des journaux a renouvelé en moi cette expérience archaïque – et ravivé ce sentiment familial à qui vient de nulle part et les mains vides.

La semaine prochaine je pars quelques jours en Tunisie. Comme j'y rejoins un ami tunisien, ce sera une visite intéressante, dans une famille, et non pas sottement touristique. Je ne sais ce qu'il adviendra de ce journal extime puisque je pars sans ordinateur. Il me semble aujourd'hui qu'il est bon de le laisser reposer. En même temps, ce voyage représente du passé (familial) qui s'incarne dans ma vie présente – pas hors sujet.

Je sens que je blesse peut-être un peu ma mère qui m'a demandé deux fois si j'avais exploré son colis. Je ne l'ai pas encore fait, d'abord parce que je n'en ai pas eu le temps, ensuite parce que je n'en ai pas encore envie. Non que son contenu m'indiffère, au contraire. Je suis heureuse de l'avoir récupéré (et heureuse du beau geste de ma mère).

Mais reste toujours cette question de l'anachronisme : comme une violence qui m'est faite d'avoir à me pencher, *déjà*, sur le passé. Il faut que je lui envoie un mot pour le lui expliquer. [27 avril – Hier, je lui en ai parlé au téléphone, mais elle avait bien compris. C'est une chose étonnante comme ma mère comprend tout de ce genre de choses.]

[26 mai – Je me dis : Après tout, si certaines pages me paraissent ennuyeuses, pourquoi ne pas les changer, les supprimer, etc. ? Et ici me vient un scrupule lié à la forme du journal : je me sens obligée d'être véridique, elles ne sont peut-être pas palpitantes mais c'est bien là que j'en étais, et donc cela que je dois raconter.]

[13 août – Depuis quelques jours je me demande si, malgré mon peu de désir, je ne devrais pas ouvrir enfin le colis, *au moins pour l'expérience* : qui sait ce qui m'arriverait, intérieurement, d'inattendu...]

Notes

1. « Trente-trois survivants », *Revue des deux mondes* n° 44, octobre 2011.

Mardi 26 avril 2011

Retour. Six jours comme un souffle. Moi qui ne prends jamais de vacances (« Mes vacances ? disait Colette, c'est d'aller travailler ailleurs » : mon point de vue), j'y ai été forcée par les circonstances du voyage. Bénéfice étonnant : j'ai dormi comme un ange, sans doute parce que j'avais oublié, outre la masse de travail accablante qui m'attendait, l'angoisse-générale-d'exister, retrouvée dès cette nuit – donc insomnie hier. À moins que j'aie là-bas si bien dormi d'être de retour dans le ventre maternel...

Voyage très intense, visites de lieux, dégustation de parfums et de nourriture, mais aussi de personnes (toute la famille de mon hôte, intégralement constituée de gens extraordinaires, des vieillards aux enfants). J'ai eu l'impression de comprendre assez bien où en est la Tunisie.

Nous avons cherché en vain, dans le quartier qu'on appelait alors la Petite Sicile, la maison de ma famille que nous avons trouvée tout de suite lorsque j'y étais allée avec ma mère, il y a (curieusement cela ne figure pas sur mon passeport ; je vais chercher dans mon CV universitaire : j'avais donné une conférence que j'ai dû y mentionner – voilà), il y a juste dix ans, en avril 2001. Cette fois, nous avons remonté la rue Oum-Kalthoum à plusieurs reprises, cherchant une maison derrière un muret surmonté d'une grille que je croyais me rappeler, sans savoir si elle était vraiment ainsi ou si je superposais sur ce pseudo-souvenir la photo d'un autre endroit de ma petite enfance (sans doute perdue à ce jour – dans mes malles). J'ai appelé ma mère qui a fini par retrouver dans sa mémoire le numéro 23 (c'était faux : au 23, une échoppe sans étage), nous avons interrogé un habitant qui a confirmé l'ancien nom de la rue (Massico ? Massicot ?), donc c'était bien celle-ci. Mais où exactement ?

Dès que je pense (ou visite) ce genre de lieu, c'est l'image de mon grand-père qui s'impose, comme personnage générique pour toute cette tribu. Lorsque je suis allée à Miami (en août 2006, dit le

passerport ; telle que je me connais – quand je range, je range –, les anciens passeports devaient être dans les malles et donc la trace des voyages, leurs dates sur les tampons, est sans doute aussi perdue mais il faudrait vérifier quand même), Miami avec son air rétro (le design et l'architecture y évoluent moins vite que chez nous), j'ai pensé constamment à mon grand-père qui avait voulu, à l'adolescence, être mousse pour rejoindre l'Amérique. Je me rappelle que j'avais écrit plusieurs pages là-dessus, en guise de démarrage du roman qui allait devenir *Entre les bruits* et qui n'en garde aucune trace. Je ne sais si j'ai encore ces pages dans un fichier ou dans une version papier primitive (je n'ai peut-être pas dit ceci : les versions imprimées de travail, les dossiers de presse, les lettres d'amis à propos de mes livres, se trouvent dans des cartons d'archive, donc pas perdus. Mais c'est évidemment la part la moins personnelle de chaque livre).

[28 mai – Je me demandais ce qu'était ce « Massico » de la rue familiale. Internet mentionne un Guillaume Massiquot qui inventa en 1840 le massicot, machine à couper les feuilles de papier – ou de métal – à angle droit. Tout un programme personnel...]

Dans le pittoresque des trajectoires, on trouve toujours de quoi se fabriquer un destin : par exemple on deviendrait vite, le temps passant, *exilée*, *sicilienne*, etc. Il faut résister à cette coquetterie. J'ai commencé, il y a longtemps, à dire que j'étais sicilienne parce que c'était drôle : j'en avais le physique mais sans doute rien d'autre, et cet exotisme de pacotille m'amusait. Ma naissance à Tunis (succédant à l'émigration de mes arrière-grands-parents depuis la Sicile), tout en m'ayant profondément marquée (l'immigration n'est pas rien, elle influe sur la façon d'habiter un pays qui devient terre d'accueil), n'indique sans doute rien de plus, dans mon itinéraire, que « Méditerranée » et « nomadisme ». Quand je suis à Tunis, je ne reconnais rien, de ce qui s'appelle *re-connaître* – et d'ailleurs, mon sommeil excellent n'avait probablement rien à voir avec le ventre maternel, c'était une idée jolie mais factice.

J'ai écrit récemment un article sur la langue française sous le titre « Je suis malangue et *Bérénice* est à moi », qui portait en exergue les beaux vers de Racine, « Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,/ Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ? », et dont voici le début :

Ma famille paternelle (la seule partie de ma famille que je connaisse) a quitté la Sicile à la fin du XIX^e siècle et s'est installée en Tunisie, où je suis

née. Autant dire que la notion de patrie m'est tout à fait étrangère : pas un coin du monde dont je puisse dire « C'est chez moi », ou « Nous venons de là ». La France est une terre d'accueil et j'y ai grandi avec le sentiment que le hasard aurait pu m'emmener autre part, au Canada, en Italie, en Allemagne, où vivent d'autres membres de ma famille. Et le sentiment de la chance. Car c'était là que nous étions installés, merveille, et pour rien au monde j'aurais voulu que ce fût ailleurs. La terre d'accueil m'était terre d'élection. Terre, vraiment ? Non, cette terre n'était pas à moi (si elle était à quelqu'un), mais la langue, oui, la langue était mienne. Je me rappelle comment j'ai appris ses raffinements (dans les cours de grammaire et d'analyse logique – je crois qu'on appelait ainsi ces explications qui me donnaient le sentiment de pénétrer dans son intimité), je me souviens aussi que mon père m'enseignait des mots, chacun comme une pépète nouvelle, une délicatesse supplémentaire de la pensée. Cette langue, je la connais, je l'aime, je l'enseigne et j'essaie de l'enrichir en la réinventant (autant que possible) dans mon travail d'écrivain. C'est pourquoi, quand on me demande ce que je suis (française ? italienne ? – jamais suédoise curieusement), je dis que je suis malangue. C'est du reste une seconde nature pour tous les humains : chacun vit au chaud dans Malangue, territoire intellectuel qui recouvre toutes les terres habitées mais qui se décline en un grand nombre de variations (entre 3 000 et 7 000 idiomes sur la planète).

Qu'est-ce donc que je m'approprie en me déclarant, en France, de nationalité malangue ? La philosophie (entendue au sens large que lui donnait le XVIII^e siècle : ensemble des tentatives pour comprendre le monde et penser une vie bonne), et la littérature en tant que dépôt de la langue et de l'esprit. Et la poésie de cette langue : j'ai eu, au lycée, le privilège (qui se perd) d'apprendre par cœur des passages entiers de Racine. Plus tard, en constatant le plaisir indescriptible qui me saisissait chaque fois que j'entendais déclamer ce théâtre, j'ai compris que c'était aussi dans Phèdre et Bérénice que j'avais appris le français. Que Racine était ma langue maternelle, aussi émouvante que, pour d'autres, cette berceuse fredonnée par la mère ou ce chant populaire si tendre qui berçait les soirs d'été.

La vérité de mon identité tient dans la matérialité de ma langue et de ma culture, le reste n'est que poésie artificielle.

Nuance : au début des années 1980, j'avais découvert que la question de l'émigration me concernait intimement. J'étais allée voir *America America*, d'Elia Kazan, et tout le film, mais en particulier sa fin, l'arrivée des migrants en Amérique, m'avait bouleversée avec une telle violence que j'avais compris à quel point cette histoire parlait de moi. C'est là, me semble-t-il, que l'anecdote du grand-père qui avait

voulu être mousse (sans que j'en sache les détails) a pris son sens et sa place dans mon imaginaire personnel.

Sfax, Sousse, Hammamet, Nabeul, Bizerte, Gabès : chaque nom est porté par la voix maternelle. Je veux dire que, dans mon esprit, ces mots s'énoncent toujours accompagnés par l'image et la voix de ma mère. Je ne sais pas bien pourquoi, car mon père n'était pas moins attaché qu'elle à la Tunisie et beaucoup plus disert en général... Peut-être parce qu'elle y était retournée. Ou parce que j'y suis allée avec elle (très brièvement, trois ou quatre jours, jc). Ou alors parce qu'elle les prononce toujours avec gourmandise...

[30 avril – J'ai remodelé dix ou quinze fois ces six phrases. Soudain je me dis que le travail de réécriture, constant chez moi, témoigne sans doute, quand il devient très laborieux, d'une secrète complexité ou de l'existence d'un « nœud » troublant.]

[28 mai – Sur mon ordinateur parisien, vieux de quelques années, une touche, trop utilisée, menace de rester enfoncée : c'est, des quatre petites flèches directionnelles, celle qui permet de descendre ligne à ligne – la touche de la relecture.]

Mercredi 27 avril 2011

Autre souvenir dans ce registre : pour préparer un voyage en Sicile, ou à son retour, en (je réfléchis) disons entre 1980 et 1982 ou 1983, j'ai lu *La Sicile comme métaphore*, de Leonardo Sciascia, et y ai découvert avec stupéfaction que de nombreux traits que je croyais propres à ma famille (par exemple « Pour vivre heureux, vivons cachés ») étaient typiquement siciliens. L'idiosyncrasie était moins personnelle ou familiale que tribale. Par parenthèse, j'ai appris très récemment que le sicilien parlé à Tunis n'était pas exactement celui de Sicile : soit légère créolisation, soit fixation d'un état archaïque (XIX^e siècle), je ne sais, je ne parle pas un mot de sicilien.

Si j'essaie de le formuler mieux : l'identité la plus sûre, c'est la langue. Ensuite, ramassis de circonstances qui s'agrègent pour former un tout à peu près cohérent et singulier, et parmi lesquelles, au fil du temps, on pioche pour peaufiner un récit de soi. Cette sélection est sans doute commandée par une grande platitude (une soumission aux clichés ambiants). Oui, décidément, il faut maintenir vive en soi la conscience de notre très humaine possibilité de nous réinventer sans cesse – de laisser place à la trouvaille perpétuelle.

Hélas il va falloir encore arrêter. Départ pour Nice puis Marseille.

Ceci toutefois : Parmi les innombrables souvenirs personnels perdus, les amours. Tout, des amours : mes carnets, mais aussi les lettres, les petits mots laissés le matin sur la table, et les photos. Mon esprit rationaliste me souffle : quelle importance ? Ne suffit-il pas que je m'en souviennne, autant que je le peux, certes, amnésique, soit, mais quel intérêt supplémentaire y aurait-il dans les détails ? Pourtant. On m'a raconté ces jours-ci deux regrets, qui n'« expliquent » rien mais se rapportent à la même douleur. Par parenthèse, mon histoire suscitant souvent ces confidences, quand elles sont écrites je les garde (j'ai

ouvert un dossier « Malles » dans ma messagerie). J'aurais presque pu en faire un petit livre.

A. me raconte : pendant un certain temps, durant l'adolescence, une amie et elle tenaient chacune un journal qu'elles s'échangeaient quotidiennement. Un jour, son mari lui a demandé de détruire les traces de sa vie passée, ce qu'elle a fait (la folle !). Et, dit-elle aujourd'hui, même si cela ne concernait qu'un petit nombre d'années, elle le déplore encore amèrement.

L.G. me raconte qu'à dix-neuf ans, quand elle a rencontré son mari, dans l'enthousiasme elle a détruit tous les souvenirs (journaux, lettres) de son bref passé amoureux.

À leur manière vibrante de m'avoir livré ces regrets je comprends que ces femmes mûres déplorent d'avoir perdu ces traces d'extrême jeunesse. C'est dire.

Pour faire bonne mesure (car on pourrait conclure de ces deux anecdotes que les hommes ont un effet dévastateur sur les écrits des femmes), je dois rapporter ce que P. m'avait raconté en mars, et qui approche le plus de ma situation : il y a sept ans, la femme d'avec laquelle il divorçait avait, par dépit, détruit (ou dissimulé et jamais rendu) tous ses documents personnels, ainsi que des livres et des objets auxquels il tenait. Il m'écrivait : *C'est insoutenable au début, puis on développe une forme de distance stoïcienne, qui amène une indispensable forme de détachement.* C'est bien ce que j'imagine : un détachement, pas une guérison.

Histoires d'amour donc. Il y a quelques semaines, après notre séance de danse, j'étais assise dans un café avec mon partenaire de tango, et j'ai vu passer un homme que j'avais beaucoup désiré. Nous avons échangé un signe et il a continué son chemin. La vision fugitive était sublime. J'ai cru voir un magnifique cheval brun, poitrail luisant, qui avançait lentement en lançant avec élégance ses jambes devant lui. Il ne reste rien, absolument rien, de cette histoire. Je n'en étais pas très fière (elle avait contenu tous les ingrédients ridicules ou convenus de la passion), mais quand même.

Je ne cesse d'essayer de me consoler en me disant que malgré tout mes livres racontent beaucoup, y compris le désir.

Jeudi 28 avril 2011

D., comme avant lui C., se dit frappé par la survenue de cet événement alors que j'avais commencé, depuis janvier, à écrire sur mon père : la démarche (vaguement) autobiographique n'est ni dans mes habitudes ni dans mon goût et, du reste, je l'ai sans doute déjà noté, c'est un *portrait moral* de mon père que je veux écrire, non sa ou ma biographie. Mais ce qu'ajoute d'intéressant D. : que ce journal extime simplifiera sans doute la démarche du portrait, car il permettra d'en évacuer tout contenu autobiographique, recueilli dans *La Chair du temps*.

Nice donc (sous la pluie : c'est une plaisanterie rituelle dans ma famille, quand je vais dans le Sud, il y pleut). Très mal dormi malgré les bonnes conditions chez mes amis. Il faudrait réussir à décrire cette sensation d'être traversée par des ondes électriques – j'écris *sensation* mais je ne peux démêler le physique du psychique : une inquiétude du corps et de l'esprit. Si, en Tunisie, j'ai bien dormi, c'est que j'étais dans un autre monde et un courant de pensée bien différent : j'avais tout oublié et les tâches qui m'attendaient au retour aussi bien. Je suis même étonnée, rétrospectivement, d'avoir été à ce point requise par ce voyage. Du coup, pas d'angoisse, toute mon activité psychique engagée dans le présent des circonstances. Voici un bénéfice des voyages auquel je n'avais jamais songé...

Départ pour déjeuner sur le cours Saleya avec des amis niçois que je n'ai pas revus depuis dix ans, jc. C'est curieux : il y a dix ans, donc la même année, j'étais aussi allée en Tunisie et à Nice. De fait, les deux lieux sont marqués par le souvenir des mêmes tourments-plaisirs amoureux...

Vendredi 29 avril 2011

N. dit que je ne suis pas guérie de cette perte. À quoi le voit-elle ? Une faille dans mon habituelle vitalité, une gaîté moindre... Cela me chagrine comme si on me faisait remarquer une nouvelle ride : pli de l'âme. Et ce qui m'inquiète : quoique j'aïlle chaque jour mieux, je n' imagine pas comment cette blessure pourrait un jour disparaître. Toujours, cet événement aura eu lieu, rien ne pourra annuler, amoindrir ou réparer la perte. Et même si un jour la douleur est moins vive, à la place de la chair lisse il y aura toujours une affreuse cicatrice boursouflée. Je suis abîmée.

Chez mes amis, deux tourterelles ont pris leurs habitudes sur le balcon où elles ont construit un nid (très grossier, le nid des tourterelles au demeurant !). Elles viennent souvent quémander leur pitance de miettes, avec une grande familiarité. J'ai aperçu, dans l'un des deux carnets qui me restent, qu'il contenait le récit de mes tentatives infructueuses pour acclimater deux pigeons, dans le Cotentin.

[29 mai – J'aime les oiseaux mais ne pourrais supporter de les tenir enfermés : comment brider le désir d'un être, si simple soit-il ? Les pigeons manquent certes de grâce mais je n'avais trouvé que cette manière d'avoir des oiseaux familiers et libres. J'ai essayé successivement avec trois jeunes paires : la plupart s'enfuirent dès qu'ils surent voler, l'un fut mangé – on en retrouva les restes –, un autre partit avec un pigeon sauvage, après que le nouveau couple eut un peu traîné sur mes gouttières, comme hésitant, curieux ou pris de remords, je ne l'ai jamais su.]

Association de souvenirs : je me rappelle, et ceci figurait peut-être dans un carnet perdu, que la dernière fois que j'étais à Stromboli

(septembre 2008 ? ou plutôt 2007 ?), j'écrivais le matin *Entre les bruits*, m'étonnant d'être à ce point amoureuse de mon personnage de Mongol, Oulan, dont je ne savais pas encore ce qu'il ferait – « *What will he do ?* » pour paraphraser James –, et des dizaines de tourterelles roucoulaient alentour. Le matin, il fallait, avant d'y installer mon ordinateur, essuyer la petite table sur le balcon de la chambre, qui avait été recouverte durant la nuit de cendres légères. Je me rappelle aussi, un Jour de l'an dans le Perche, chez P., alors que j'allais courir dans le bois voisin, avoir pensé que le roman devait se terminer par une catastrophe. Mais je me trompe peut-être. Il est possible que pendant cette course j'aie au contraire réalisé qu'un roman de moi ne pouvait pas se terminer par une catastrophe. Non, je crois me souvenir que je cherchais ce qui pourrait provoquer la catastrophe finale. Cela n'a pas une immense importance. Ce qui en a plus : que j'aie imaginé la catastrophe, et que dans un second temps j'aie décidé qu'elle ne pourrait être la conclusion – trop noire pour correspondre à ce que j'ai envie que porte un de mes romans. Quelle que soit la vérité, je n'ai plus de trace de cette réflexion.

[29 mai – Dans ma vision du monde, la catastrophe est plutôt inaugurale que terminale. On part de la catastrophe, du désastre – je ne sais si c'est là une vérité générale –, et l'on s'élève vers le bonheur, on s'y efforce, on y travaille, c'est-à-dire qu'à l'échelle de sa vie individuelle, on fait œuvre de philosophe – on cherche la vie bonne. Autre variation sur le thème du *dégagement*, capital pour moi.]

Dans le train pour Nice, mercredi, jusqu'à Toulon j'ai été assise à côté d'un conducteur de train qui rentrait chez lui et qui m'a montré plusieurs véhicules de pompiers, à la sortie de Marseille : l'entrepôt de l'Opéra avait brûlé dans la nuit. Comme toujours quand disparaît le patrimoine, j'en ai été chagrinée.

F., Niçois d'origine, m'expliquait combien toute cette région avait été pauvre avant l'arrivée des Anglais et de la bourgeoisie internationale, au XIX^e siècle. J'ai souvent constaté à quel point le Sud était déshérité culturellement. Il faut venir aux manifestations littéraires à Marseille pour se trouver (soi et de très bons écrivains, pour dire que ce n'est pas lié à moi) devant des salles vides, vraiment vides, alors qu'en allant parfois dans de minuscules villes de

Normandie, j'ai parlé à des publics de 50 ou 70 personnes... Comme si la culture n'avait pas sa place ici. Je me disais donc, écoutant F., que ce sont les sédiments déposés par le temps qui, assez mystérieusement au fond, créent cette disposition (ou disponibilité) culturelle se perpétuant au fil du temps. Par quelles opérations et transmutations ? Je ne sais pas. Comme si une mémoire des peuples se transmettait. On voit où je veux en venir : tout me rappelle, cruellement, que perdre mes carnets n'est pas rien. Perdre la mémoire n'est pas rien.

J'ai oublié de raconter : le seul échange de courriels suivi que j'aie eu en Tunisie fut avec une jeune femme de Caen à laquelle j'avais raconté le vol le dimanche précédent, en allant à Lion-sur-Mer parler de *Pénélope* (un public d'au moins 60 personnes...). Elle m'a proposé quelque chose à quoi, avec d'immenses regrets, je n'avais pas eu accès : intéresser à mon affaire un haut gradé de la police. Car mes gendarmes n'ont vraiment rien fait à part prendre ma déposition, me disant qu'ils n'avaient aucune piste. Or on m'a raconté qu'en faisant jouer ses relations, le mari d'une amie, à Paris, avait un jour retrouvé le précieux manuscrit que contenait sa voiture volée. Bref, si elle réussissait à convaincre un inspecteur ou un commissaire (?)... Car soit mes voleurs ont tout détruit tout de suite et il est trop tard. Soit non. Et dans ce cas, le fait que l'on relance (lance) l'enquête maintenant, presque deux mois après, peut n'être pas moins efficace que si on l'avait fait plus tôt : s'ils n'ont pas tout détruit tout de suite, il n'y a pas de raison qu'ils l'aient fait un, deux ou trois mois plus tard.

Devant moi sur la mer, sept petits bateaux (des Optimist peut-être – réminiscence de quelques cours de voile de mon adolescence marseillaise), après avoir été tirés par un canot à moteur, se dispersent sur l'eau étale – spectacle joyeux.

Samedi 30 avril 2011

Marseille, la voix de ma sœur qui lit un extrait du *Petit Prince* à son fils. Est-ce parce qu'il y est question d'une fleur unique qui suffit au bonheur de son contemplateur ? Un sanglot me vient. Ça ne va pas mieux, cocotte.

Ai-je dit à quel point la vie en général est une vaste conspiration contre la simple possibilité de s'asseoir pour écrire ?

Dimanche 1^{er} mai 2011

Hier soir, de retour d'une promenade dans la campagne aixoise, j'ai demandé à mon frère de m'emmener faire un tour dans le quartier de notre enfance. Je l'ai un peu évoqué, cet hiver, dans les pages que j'ai déjà écrites sur mon père. Nous sommes arrivés par le haut, le triste boulevard où se trouvait notre cinéma, « L'Idéal », aujourd'hui disparu ; puis l'ex-village de Saint-Louis (à cette époque déjà intégré à la ville), l'église moderne avec son ange démesuré, le cimetière, l'aqueduc ; puis la cité associée (par mes frères aussi) à mon amie d'enfance Marie-France, et la rue devant chez elle, « rue des Musardises », ai-je lu, assez joli – curieux régime des noms, tout à fait oubliés et qui pourtant sonnent familiers ; au-dessous, notre école élémentaire, portant sur sa façade un bas-relief toujours intact qui représente une assemblée de saints, ou Jésus et les apôtres, ou saint Louis peut-être (étrange d'ailleurs : c'était une école publique) – mon frère a noté qu'il manquait toujours un pied à l'un des personnages et que la tête d'un autre avait sauté depuis ; puis, descendant vers notre cité, la résidence des Sources, la route qui longeait une voie ferrée en contrebas, aujourd'hui désaffectée. J'ai encore ce long travelling dans les yeux mais une description plus minutieuse n'aurait pas d'intérêt. Ce qui est curieux et plaisant : alors que partout la nature régresse, ici elle a gagné en importance. Les talus de la voie de chemin de fer sont couverts d'arbustes et de fleurs, les cyprès qui la longent sont devenus énormes, le terrain devant le dernier immeuble, que nous appelions platement le « carré d'herbe » (ce qu'il était), est toujours couvert de spigaous (des graminées) et de coquelicots mais il a été planté d'arbres... Un côté *Stalker* ?

J'ai parlé hier de mes malles à quelqu'un à qui je donnais de mes nouvelles. Toujours le même discours : tout va très bien sauf... Quand je raconte à nouveaux frais l'affaire, je suis presque affolée par l'énormité de ce que je dois énoncer : *toutes mes lettres, toutes mes photos, tous mes carnets, plus aucune trace, plus aucun souvenir* – et j'ai si

mauvaise mémoire...

Lundi 2 mai 2011

Juste un mot car je dois partir faire une intervention à l'Université de Provence : le passé curieusement insiste. Hier après-midi, avec mes frères, leurs compagnes et ma sœur, nous sommes allés marcher dans la calanque de Morgiou. Paysage minéral blanc, pins, eau turquoise, ruisselant de soleil : chaque point de vue était un enchantement. Au retour, nous traversons le quartier de ma petite enfance, en face de l'immeuble de Le Corbusier, et nous avons été immobilisés par un embouteillage (un match de foot). J'ai vu annoncer « Le coin joli » et, sans savoir d'où je tenais cela, j'ai dit : « Je crois que c'était le nom de mon école maternelle. » Il me semble que ma mère me l'avait rappelé (appris) il y a peu. Et par hasard, notre voiture est restée longtemps immobilisée devant l'école maternelle « Le coin joli ». J'apercevais plusieurs hauts arbres dans la cour de récréation, alors que je ne me souviens que d'un grand chêne sous lequel je ramassais des glands. Du reste, je n'ai rien reconnu. Dans ma mémoire, l'école était petite, mais bien sûr tout a dû changer depuis... plus de quarante ans. Ce qui demeure le plus vif : des odeurs. Celle des crayons, qui portaient une torsade indiquant leur couleur, celles du petit matériel (éponge, ardoise, boîte à savonnette, petit sac avec cordon pour le goûter, jc...), et peut-être celle de la salle de classe et de son parquet dans lequel un trou devait permettre, croyais-je, aux souris de monter.

[13 août – Sans doute parce que lors de ma relecture j'approchais de ce passage, m'interrompant pour déjeuner tout à l'heure, je pensais à mon école, persuadée qu'elle avait pour nom... « Le lapin blanc ». J'en suis toujours convaincue d'ailleurs. Pourquoi ? Allez comprendre quelque chose à la mémoire...]

Mercredi 4 mai 2011

Ainsi donc Ben Laden a été éliminé. Lisant le compte rendu de l'opération, ce matin, j'apprends qu'on a préparé sa dépouille selon le rite musulman puis qu'on l'a... jetée dans la mer. Cela m'a fait un drôle d'effet. Comment donc ? Après qu'il a joué un rôle si « important » dans l'histoire récente du monde, on peut tout simplement se débarrasser de son corps ? Je sais que cette surprise est idiote – que fallait-il faire ? L'embaumer, comme le rhinocéros de Louis XV du Muséum national d'histoire naturelle ? Peut-être fallait-il au moins le garder, le montrer ? Le corps aussi est trace, et sacré, quand bien même il appartient à un tyran ou un salaud. Une des monstruosité des camps d'extermination : avoir aboli les cadavres, s'être placé hors de l'humain en supprimant le rituel funéraire d'abord, et surtout en faisant disparaître toute trace des corps. Je ne compare évidemment pas l'attitude des Américains avec celle des nazis, et je conçois qu'il eût été maladroit de conserver ce corps qui serait devenu pour certains un objet de vénération bien regrettable, mais j'essaie juste de comprendre ce qui m'a étonnée dans le geste des premiers.

Interrompant cette page, je vais sur ma messagerie et y trouve une alerte de mon quotidien qui évoque cette mort, assortie d'un dessin humoristique soulignant le fait que le corps a été jeté « loin loin loin dans la mer ». Je ne suis donc pas la seule à être frappée. Je réalise au passage que ce geste peut éveiller des interprétations conspirationnistes (*on ne l'a pas tué, c'est un coup d'esbroufe des Américains*, etc.).

Jeudi 5 mai 2011

Obama a décidé de ne pas montrer les photos du corps de Ben Laden. Je ne comprends pas pourquoi. On rate là l'occasion de s'appuyer sur un peu de réalité (si tant est que la photo puisse prétendre à tant).

Lorsque mon père est mort, en 2006, j'ai tenu à rester longtemps (une heure ?) seule avec sa dépouille, dans la chambre mortuaire de l'hôpital. Je l'ai beaucoup regardée, j'ai tourné autour, je ne l'ai pas touchée (pas possible – je me souviens de mon étonnement, l'an passé, lors de l'enterrement d'un grand-oncle, lorsque ma cousine embrassait tendrement et désespérément le cadavre). Par cette confrontation, j'avais besoin d'assimiler quelque chose de la mort. Cela se passe sans mots, du réel pur et innommable pénètre en soi, se répand, changeant notre densité, et pour cette opération alchimique il faut du temps, incompressible, le temps de cette valse lente autour du mort.

Par parenthèse, je m'aperçois que je retrouve, malgré ma mauvaise mémoire (je radote ?), la date de nombreux faits et événements grâce à celle de la publication de mes livres. Je viens d'hésiter à propos de l'année de la mort de mon père, pensant d'abord 2008, mais je l'ai retrouvée parce que je savais qu'elle concordait avec la publication de *L'Homme qui jeûne*.

Hier soir, dans mon lit, grand désespoir, j'ai pleuré en pensant à divers problèmes du moment : j'avais soudain l'impression que cette année 2011 était un *annus horribilis*. J'ai l'habitude, comme tout le monde, de la souffrance, mais la plupart du temps, j'y suis pour quelque chose. Tandis qu'en ce moment je vis des malheurs purs, dans lesquels je n'ai guère de responsabilité, et curieusement c'est encore plus navrant que si j'en avais : rien à en tirer.

À Marseille, j'ai offert deux robes à ma sœur. Il est délicieux, pas d'autre mot, d'offrir des robes à sa sœur au corps menu. Dans celle à pois, elle était si légère et virevoltante – absolument gracieuse. Une de ces images indélébiles qui finissent par revenir, un jour, dans mes romans.

Vendredi 6 mai 2011

Time is out of joint : deux semaines de nomadisme accru et je suis hors de moi-même, accablée de tâches et dans une sale urgence.

Dès que je m'agite trop, je ressemble à ces boules de verre qui contiennent de la neige et un sujet (tour Eiffel, loup, Sacré-Cœur, père Noël...) : je n'y vois plus rien et il me faut retraite et repos pour que la neige se dépose et que le sujet réapparaisse... Avant ce n'était pas ainsi, le mouvement ne m'empêchait pas de recouvrer le calme intérieur à loisir – ou bien je m'accommodais peut-être de l'agitation, je ne sais plus.

Hier soir, je suis allée voir le spectacle de Bintou Dembélé, danseuse de hip-hop. Nous avons un projet de collaboration, pour une rencontre que j'organise avec des amis à Toulon, autour des « écrivains et la danse ». Le hip-hop m'a toujours fascinée, depuis ses débuts, et je ralentis le pas dès que je croise des danseurs dans la rue, à l'université ou dans le métro. Émerveillée par la maîtrise et l'inventivité du corps, et par le fait que c'est sans doute le seul art véritablement populaire qu'il nous ait été donné de voir naître depuis... des lustres. Aujourd'hui, période de transition, la rue n'en a plus l'exclusivité et il est en train de rejoindre la scène de la danse contemporaine.

Le spectacle de Bintou était précédé d'un « battle » : quatre jeunes filles rivalisaient et la salle en a élu une aux applaudissements, que je trouvais aussi la plus talentueuse. En guise de récompense, pour autant que j'ai pu le discerner, elle a reçu une figurine en plastique rose, des boucles d'oreilles en plastique vert et un magazine : dans l'humilité des trophées se disait tout un monde. (Pas de commentaire sur le vocabulaire sinistré par l'américain : le *battle*, les *B-Girls* et *B-Boys*, les *crews* qui s'affrontent...)

Quand elles ont commencé à danser, un violent sanglot sec m'a submergée : si je pouvais m'en rendre raison, je comprendrais des

choses capitales sur la danse (ou peut-être sur la danse *pour moi*). Disons, pour tenter un premier tri : enfants des « quartiers » qui se haussent à la maîtrise de leur corps, et donc à la maîtrise en général – qui réinventent leur vie à travers la danse ; prouesses physiques remarquables qui forcent l’admiration, de même qu’une incontestable beauté nouvelle de la gestuelle ; et surtout : feu, énergie, oui, feu, feu ! Chaque fois que je vois le corps dans sa furia, je suis intimement bouleversée. Je me rappelle m’être intéressée à cette patineuse, Surya Bonaly, qui ne se contentait pas du joli et du glissant mais ajoutait une sorte de fougue gymnique à ses performances. Et quand je vois courir un sprinteur, j’éprouve cet enthousiasme et aussi ce sanglot venu de très loin, comme si je contemplais la vie même, dans son élan et son *effort*. Avec le hip-hop, je suis touchée par la conjonction rare de deux caractères du mouvement : l’énergie et la beauté.

Autre surprise, les corps potelés. Malgré l’intense travail corporel, plusieurs danseuses de hip-hop étaient grassouillettes. Par ailleurs, leurs vêtements portent aussi trace de leur origine : pantalons de survêtement, tee-shirts informes – ce qu’on regrette car les mouvements sont bien moins discernables. Aucune exaltation esthétique du corps, nulle sensualité affichée : là n’est pas l’enjeu. Radicalement différent du tango, pour parler de ce que je connais un peu, qui est, lui, mime de la magnificence de l’étreinte et de la séduction. L’Éros du hip-hop n’est pas du côté de l’énergie amoureuse mais de celui de l’énergie vitale : mouvements des planètes et persévérance de la vie chez les êtres animés.

Dans la gamme des gestes, on trouve ceux de la performance pure : tourner sur la tête – je ne comprends même pas comment c’est possible –, sur l’épaule – j’en ai mal –, rechercher les déséquilibres et l’extrême rapidité. Je me suis sentie très vieille car je savais que je ne pourrais même pas *essayer* de reproduire ces mouvements : je me blesserais gravement, ce sont des gestes possibles seulement pour des corps jeunes, très jeunes, et d’ailleurs Bintou a évoqué ses blessures diverses. Outre ceux de la performance, les danseurs privilégient aussi les gestes de la violence maîtrisée (peut-être l’héritage de la capoeira ?). Il y a eu deux duos féminins, dont l’un très remarquable (Anne Nguyen et Valentine Nagata-Ramos, « Expérience pour deux femmes super-héros »), où les morceaux de bravoure tenaient notamment à la coordination de gestes très vifs qui, s’ils n’avaient été travaillés au millimètre, seraient devenus des coups violents portés à la partenaire.

Bien que nous fussions (ce subjonctif sonne ici bizarrement...) dans une salle de théâtre, le public réagissait comme dans la rue : cris d’enthousiasme, gestes d’approbation, sifflets. Mais pendant le

spectacle de Bintou, il a retenu son souffle. Tout en utilisant la grammaire du hip-hop, elle en propose une sorte de dépassement : au lieu d'une « mécanique » des gestes, elle tente de raconter une histoire intime ; au lieu d'une démonstration et d'une performance, elle exprime ses questions autour de l'identité et de la féminité. Elle y met tant d'énergie et de cœur, de gravité (parfois son visage était réellement *inquiétant*), qu'à la fin je me suis sentie essorée, comme si j'avais traversé une tempête.

J'ai noté, dans mon petit carnet d'urgence, son sourire éclatant au moment des applaudissements, ce sourire de joie pure, de désir, et plus exactement d'*espérance*, qui me donne d'emblée tant d'affection pour elle (que je rencontre pour la deuxième fois seulement). Et j'ai aussi écrit dans ce carnet : *À vrai dire – et tant mieux –, si je dois faire quelque chose avec elle, je serai obligée de me déplacer.*

Samedi 7 mai 2011

J'ai écrit *féminité*, mais chez Bintou et chez les autres jeunes femmes, on a l'impression de la mise en jeu d'un « troisième sexe » : comme si, nécessité faisant loi (les filles des quartiers ont une existence très difficile, où les signes de la féminité sont assimilés à de la provocation, ce qui fait du port de la jupe une inconcevable audace), comme si elles étaient en train d'inventer une posture dont certaines de nos féministes, tout encombrées de leur permanente féminitude, devraient prendre leçon. Il me semble que ces danseuses concrétisent ce que j'ai avancé dans *Pénélope*, que dans de nombreuses situations, notamment la création, nous ne sommes pas femme ou homme mais que la question du genre est provisoirement suspendue. On pourrait penser que, lorsque le corps est concerné, comme dans la danse, cette suspension est exclue : le hip-hop prouve qu'il n'en est rien, et d'autant mieux que sa gestuelle n'est ni virile ni féminine.

Retour dans la maison des champs, où à présent j'ai fait installer une alarme... Le jardin explose, avec deux ou trois semaines d'avance : rhododendrons, azalées, aubépines (j'ai raté la floraison de la pivoine arbustive), ancolies, roses pompons, et d'autres, d'autres. C'est l'inconvénient des maisons qu'on dit secondaires même lorsque dans le cœur elles sont premières : on travaille au jardin toute l'année, mais souvent on n'est pas là pour assister à certains beaux résultats...

Un ami philosophe, C., qui demandait de mes nouvelles, s'est ému de mon histoire et m'écrit : *C'est un scénario de cauchemar que vous me racontez. Il y a là une mort symbolique tellement proche de la mort physique, qui jette l'effroi. J'ai pensé (la pensée est toujours une espèce de revanche sur la réalité) qu'il y avait deux possibilités. Ou bien vous connaissez votre meurtrier, et celui-ci vous connaît, et alors il y a une certaine chance que ce qui a été volé n'a pas été perdu et que ce qui a été perdu n'a pas été détruit. Ou bien il s'agit d'un désastre obscur, et alors*

peut-être pouvez-vous vous dire que vous avez laissé suffisamment de traces et semé suffisamment de graines, de votre travail et de votre existence, que le meilleur finira par être retrouvé.

Il me semble que de cette mort symbolique je n'éprouve plus que le deuil, c'est-à-dire que j'ai l'esprit endeuillé mais que je ne fais pas face à l'événement : je suis excentrée du fait de l'agitation de mes jours – mauvais. Par ailleurs je constate le même effet puissant de consolation lorsqu'il ajoute : *Je suis de tout cœur avec vous, car je me représente vraiment ce que cela signifierait pour moi.* Partager la peine... Cela me rappelle mon silence, à la mort de mon père, que certains amis m'ont reproché. Je leur demandais alors s'ils avaient vécu pareille perte eux-mêmes ; si oui, ils savaient, et je n'avais pas besoin de parler. Si non, je ne pouvais rien partager. Secret d'initiés.

L'hypothèse paranoïaque de mon correspondant (qu'il y ait un « meurtrier ») – rendue possible car je ne lui ai pas raconté les détails du vol, juste que j'avais tout perdu – n'est pas absurde. Il y a une personne qui pourrait avoir fait cela (mon voisin d'ici le croit). Mais cela signifierait tant de persévérance dans la haine (les motifs en sont depuis assez longtemps devenus caducs), que je ne peux l'envisager – pas possible que les humains agissent et sentent ainsi, je ne peux me résoudre à le croire.

Que j'aie semé suffisamment de graines (dans mes livres) pour que le meilleur (de ma vie) ne se soit pas envolé avec mes malles : c'est mon espoir. Mais si les livres contenaient autant, les gens n'aimeraient pas à ce point les biographies d'artistes (goût que je ne partage pas). Ils cherchent à y lire – quoi ? Les chemins qui mènent à la création, le rapport entre le discours et les actes, un secret des êtres que ne livrent pas leurs créations – le détail, le concret, la prose, la matière vibrante de l'existence dont les œuvres ne restituent qu'un écho épuré. Dans les musées, on trouve certes les tableaux, les sculptures, les mosaïques (celles d'El Jem, en Tunisie, si belles), mais aussi les lampes, la vaisselle, les bijoux : émouvantes traces de la vie ordinaire, celles que recèlent aussi les journaux, ce menu fretin des jours, ces émotions sans prétention, ces espoirs, ces douleurs et ces idées.

[29 mai – Dans mon tout premier journal – ensuite je ne sais pas, mais il était si épais qu'il a dû durer longtemps –, je distinguais la narration des faits quotidiens de l'expression d'idées. Ma très jeune philosophie de la vie était encadrée d'une bordure tracée à la règle, afin d'apparaître distinctement. Encore tout un programme quand j'y songe...]

[13 août – J'avais déjà oublié cette notation que je n'avais pas pensée jusqu'au bout le 29 mai : étonnant d'*apprendre* par ce biais – le souvenir des parties encadrées – que déjà, à l'origine, le journal n'était pas seulement le lieu du récit de la vie mais aussi celui de la réflexivité. Enfant pensive... Voici exactement le genre de choses qu'un journal relu peut nous apprendre. Est-ce important ? Mais qui au monde serait indifférent à l'enfant qu'il a été ? Puis à l'adolescent, puis... Toujours la même réponse, absurde et évidente, au-delà des mots et des explications : ni plus ni moins important que la vie elle-même pour le sujet vivant.]

Dimanche 8 mai 2011

Écrire en hâte, un peu, car je me suis levée à 10 heures puisque endormie à 6 heures du matin, sans doute du fait de l'anxiété : tant de travail urgent. Je suis dans la maison des champs et ne peux ni courir ni jardiner : quel dommage ! En vérité je déteste le sommeil : profonde lassitude lorsque, enfermée dans l'insomnie, démunie, je dois attendre le lent passage des heures, avec cette envie de mourir qui l'accompagne souvent parce qu'elle est si accablante, parce qu'au creux de la nuit je n'ai plus de force pour désirer de vivre, que je me désespère de faire l'exact contraire de ce qu'il aurait fallu : m'endormir vite pour me lever tôt et me mettre au travail. En ce sens, l'insomnie est une ironie de la vie, pur temps perdu, ce temps dont j'ai justement tellement besoin pour le travail que je m'inquiète affreusement de n'en avoir pas assez et que, dans un profond paradoxe, mon insomnie dilapide. 3 heures, puis 4 heures, disait la montre, et je pensais que ces trois ou quatre heures de sommeil perdues auraient été si bien employées à relire les épreuves du *Baiser* et autres tâches... (Du reste, de 4 à 6 j'ai repris la correction de mes épreuves.) Pas étonnant si je n'aime guère le coucher : quand je présente le thème dominant de mes livres, le désir de vivre, et que je veux en donner l'image emblématique, j'évoque la « joie du lever » ; c'est le mouvement même du désir... mais aussi le contraire du coucher, *isn't it ?*

Je relis donc mes épreuves. On pourrait croire que j'ai écrit cet essai après le vol tant j'y insiste sur le thème de la mémoire défaillante. J'y mets en scène une narratrice hypomnésique et son fiancé hyper, et j'y réfléchis au travail de réinterprétation du souvenir dont je confie un certain nombre, mêlés à la fiction... Bien plus que dans d'autres livres, comme par une sorte de pressentiment, je développe très sincèrement ce... problème personnel, disons problème. En mars je m'étais tout de suite dit que c'était une chance d'avoir terminé la rédaction le 1^{er} du mois : je n'aurais jamais pu écrire un livre si joyeux après le vol.

Tout cet essai sur le baiser porte, à nouveau, sur le désir. Hier, je me

suis demandé clairement – mais la question court depuis deux ou trois ans, jc – si, après avoir si continûment chanté le désir et le plaisir, il ne faudrait pas y renoncer un de ces jours, parce que ces propos deviendraient ridicules de la part d'une vieille dame. Sans doute une question idiote (mais typique – typique du vieillir) : si dans les fers on exalte la liberté, pourquoi, dans la vieillesse, ne pas chanter le désir ? [29 mai – Peut-être parce qu'on peut recouvrer la liberté, pas la jeunesse ?]

Lundi 9 mai 2011

Yeux dévastés. Bien que j'aie fini, à l'arraché, la lecture de deux textes (celui d'un auteur que j'édite et les épreuves du *Baiser*), je ne dors pas. Des envies de mourir. Je me disais hier soir « Si je mourais maintenant, qu'est-ce que j'y perdrais ? » L'étrangeté, dans les douleurs profondes, c'est qu'elles sont *silencieuses*. Pas d'explication à mes insomnies. Parce que j'ai trop de travail ? Ou parce que j'ai perdu mon passé ? Silence.

Oublié de raconter : dans ma maison des champs, le 11 mars, j'ai trouvé dans les toilettes de l'étage un petit caillou. Le plus vraisemblable, c'est que ce caillou s'était détaché de la semelle de mon voisin venu ce jour-là jeter un coup d'œil sur la chasse d'eau qui fuyait. L'alternative improbable (car il faut avoir eu de grosses semelles à larges rainures, celles de chaussures de travail comme en porte mon voisin), c'est qu'il soit tombé des semelles d'un des voleurs. Du fait de cette hypothèse, je ne jette pas ce petit caillou, je le conserve même précieusement, sur mon bureau, comme s'il était la seule trace matérielle du vol, du corps des voleurs. Difficile à expliquer mais du même ordre que le fait d'être incapable d'effacer, dans mon téléphone portable, les numéros de mon père et de mes deux oncles qui sont morts, comme si... comme si effacer équivalait à porter la main sur eux, à faire *comme la mort* elle-même. Ça a à voir avec « le sacré » du réel. À creuser. (Au fait, Ben Laden : les théories conspirationnistes vont bon train. Évidemment.)

Aussi irrationnel : depuis mon tsunami, des sensations passagères de mal de gorge, et avec elles m'effleure l'idée d'un cancer. Signe que je me sens intimement atteinte, car je ne suis pas hypocondriaque, au contraire (puissance comique de Beckett à qui l'on demandait : « Vous êtes irlandais ? – Au contraire. »), je veux dire qu'un résidu de mon illusion de toute-puissance m'a longtemps donné l'impression de l'invulnérabilité de mon corps. Exemple burlesque : lorsque je prenais souvent l'avion – je travaillais en Corse –, je rassurais les passagers inquiets en leur disant : « Ne craignez rien, puisque je suis

dedans il ne peut pas tomber. » J'y croyais presque. La gorge donc : la source du chant. Parce qu'une amie m'appelle Belette, j'ai découvert ceci, dans la mythologie grecque : pour aider son amie Alcmène à accoucher, Galinthias déjoue les enchantements des méchantes divinités de l'enfantement qui l'en empêchaient. Elle leur crie, tandis qu'elles sont postées devant la porte, que la naissance a eu lieu ; de dépit, les divinités abandonnent la position qui « liait » Alcmène, laquelle donne naissance sur-le-champ à Héraclès. Ensuite, pour la punir de sa ruse, les divinités transforment Galinthias en belette et la condamnent à *enfanter par la bouche*. Moi, belette.

Questions, devant tant de pages écrites en deux mois : quand arrêter ? Pourquoi ? Il faudrait avoir le temps, maintenant, de tout relire et de voir – s'il faut modifier, adopter un autre mode (par exemple faire des ajouts au fil de la relecture pour déployer, approfondir les thèmes, etc.) –, mais le temps : justement ce qui manque le plus.

[29 mai – Avant de sortir de la douleur, il y aura donc eu successivement : désir fugace de me faire du mal, crainte que le trauma ait été converti en maladie, envie de mourir. Variations autour de la mort symbolique. Cela m'incite à revenir sur cette affaire de toute-puissance : au début du siècle nouveau, devant me loger, j'avais décidé d'acheter un petit appartement. Après tout, rembourser un crédit ne me coûterait guère plus qu'un loyer... Dès que cette décision fut prise, j'en visitai deux dont l'un me plut. Ah, c'était bien moi, ça, me dis-je avec satisfaction : je n'avais pas plus tôt décidé une chose que je la concrétisais. Dans les jours qui suivirent, je montrai l'appartement convoité à deux amis proches. Consternés, ils me firent remarquer que c'était une très mauvaise affaire : parties communes en piteux état, disposition des pièces médiocre (en enfilade) et surtout, une des deux pièces était... aveugle. « Mais je suis très dérangée par la lumière le matin... », assurai-je. Réalisant quand même que je ne pouvais prendre le risque d'acheter à ce prix un appartement pareil (difficile à revendre), j'ai renoncé. Et j'ai aussitôt plongé pour quelques jours dans une dépression si profonde et disproportionnée (ma vie tout entière me paraissait un échec) que j'ai dû m'interroger. Ainsi ai-je compris à quel point j'avais jusqu'alors vécu dans une illusion de toute-puissance – illusion qui, pour être maintenue, ne devait rencontrer aucun obstacle : à la moindre déconvenue, c'est tout l'édifice intérieur qui s'effondrait, comme devant le raz-de-marée de la réalité. J'ai aussi pris conscience de l'étonnant régime de mon

existence : on m'avait un jour désigné l'Himalaya, on m'avait assurée d'un amour immense, ce qui était de nature à me donner la force de l'atteindre... mais on ne m'avait fourni ni boussole, ni anorak, ni gourde. Et j'étais partie. Parvenue à ces années, j'étais épuisée, mais encore dans le déni de l'effort : tout ne s'était-il pas, toujours, accompli miraculeusement ? Eh bien non, la vérité est que tout avait été réalisé en force, et quelque chose en moi n'en pouvait plus.

Ensuite j'ai essayé d'apprendre la légèreté et le lâcher prise. Je suis passée d'une conception de l'existence comme marche à l'exaltation de la danse. Par exemple je suis devenue très étourdie, ce qui est fâcheux mais me fait pourtant secrètement plaisir, comme une extrême coquetterie métaphysique (une façon désinvolte d'être au monde). Ce que je veux dire pour le temps présent : il me semble que si un tel malheur objectif – perdre toute ma mémoire – m'était arrivé alors, associé à mon illusion de toute-puissance, il m'aurait peut-être brisée. Pas aujourd'hui. Paradoxe de la conscience de la fragilité : elle donne la force de dépasser le malheur.]

Mardi 10 mai 2011

De la demi-heure disponible, que faire ? On ne peut rien faire en une demi-heure, et ça n'est pas le pire. Le pire est d'être quotidiennement excentrée du fait des activités multiples. Alors, pas de réserve (la réserve, d'eau, de silence, de méditation, d'où jaillit la parole). Dans *Entre les bruits*, la compositrice Jaumette évoque la réserve de silence, équivalent de la réserve sur la toile du peintre, d'où s'élève sa musique.

Hier, j'ai vu les représentants qui vont diffuser le *Baiser* auprès des libraires. Comme d'habitude je n'avais pas préparé mon discours, préférant compter sur l'adrénaline, ma meilleure alliée. À la fin, l'un d'eux m'a demandé comment j'avais commencé à travailler, d'où j'étais partie. Et je me suis souvenue qu'un des premiers éléments de ma réflexion était ce fait remarquable que les prostituées n'embrassent pas. En cherchant pourquoi, j'ai découvert que le baiser était le geste même du désir, comme lui inaliénable et immaîtrisable (donc invendable), et cela m'expliquait pourquoi, explorant le désir depuis mon premier écrit, j'avais pensé devoir absolument écrire ce livre.

Probable que mon envie, non pas de mourir mais plutôt ma non-envie de vivre, est la conséquence de la perte. Un tel fléchissement du désir est ce contre quoi j'ai élevé tout l'édifice de ma vie, le gouffre toujours menaçant auquel, par grâce (et par volonté), j'échappe. Par volonté : mes journaux racontaient certainement cette construction jour après jour d'une vie suffisante, c'est-à-dire suffisamment intense, c'est-à-dire une vie d'écriture... et de danse. [29 mai – C'est le risque d'ajouter une couche d'écriture sur la première : cette phrase à propos de la grâce – des nêfles ! – et de la volonté « retarde » par rapport à l'ajout que j'ai porté tout à l'heure au 9 mai, autour de la toute-puissance. Tant pis.]

Association d'idées : il me plaît de constater que mon emploi du temps est grevé par mes cours de tango. Quand je suis à Paris, alors que j'ai si peu de temps, je danse deux après-midi par semaine. Me fait

plaisir : que je n'aie jamais renoncé au plaisir. Parfois on me dit : « Comme vous travaillez ! Mais la vie alors ? » Je travaille certes beaucoup mais je cultive aussi de fort nombreux plaisirs. Question d'organisation. J'ai toujours eu peur de l'ennui, je crois l'avoir déjà écrit ici, ce qui est ma force... et ma faiblesse (menace d'agitation).

[16 septembre – J'avais depuis longtemps envie d'apprendre à danser le tango mais l'occasion ne s'en est présentée qu'en mars 2010, quand j'ai rencontré chez des amis un Argentin, chercheur en mathématiques, qui a accepté de m'initier – et de s'adapter à mon emploi du temps irrégulier. Merveilleux cadeau immatériel : ce qu'il m'offre est sans prix. Je crois que le tango, parce qu'il mime l'étreinte amoureuse comme aucune autre, est la plus belle des danses de couple. Et la plus difficile : souvent les danseurs consommés prennent encore des cours auprès de maîtres plus avancés car il y a toujours quelque chose à apprendre, d'autant que depuis quelques années la danse elle-même évolue. La gestuelle en est très sexuée : l'homme dirige, indiquant insensiblement des pas que sa partenaire doit saisir à l'instant et exécuter. Saisir, et jamais devancer : il m'a fallu d'abord désapprendre ce qui est d'ordinaire gage d'efficacité, c'est-à-dire la capacité d'anticipation. Le premier apprentissage consiste en effet à être capable de ne pas prévoir, afin de s'abandonner à la suggestion de chaque seconde, sans savoir quel pas pourra être proposé tout de suite après. Une grande et constante stabilité est donc requise, sans raideur toutefois, car on doit pouvoir repartir dans n'importe quelle direction. Mais surtout il faut, on pardonnera l'oxymore, une extrême vigilance flottante qui permette d'*entendre* l'indication du danseur, laquelle n'est guère plus qu'une légère pression sur le dos ou un angle infime ouvert par son bras. J'ai même parfois l'illusion que je finis par percevoir une pure intention, psychique et non pas physique. Ce que je ne sais guère faire pour l'instant et qui fait partie du jeu : profiter des « suspens » offerts par le danseur pour les meubler de figures de mon choix.

C'est cette attention inouïe au corps-esprit du partenaire, ce mélange d'intention, d'intuition et d'abandon qui font de cette danse un réel et subtil dialogue, proche de l'étreinte sensuelle. Du reste, elle n'est pas sans lien avec la mémoire : si je sais que je ne peux prévoir le pas suivant, mon corps doit pourtant avoir mémorisé l'ensemble des figures pour pouvoir les reproduire quand elles sont appelées.]

Mercredi 11 mai 2011

Quoique levée très tôt (trop), je n'ai pas écrit parce que j'ai commencé à relire les premières pages (ça m'a plu), puis parce que mon ordinateur s'est mis à me jouer des tours (un virus ?). Si je ne peux plus utiliser le fichier parce qu'il est vérolé, ce serait un comble : je devrais donc l'*effacer*. Perdre encore. Mais j'ai conservé une version très récente dans un endroit sûr et je viens d'imprimer les pages qui sont postérieures à l'éventuelle attaque, donc si je dois détruire le fichier en cours, je ne perdrai rien de toute façon (je me demande si je suis bien claire...).

J'éprouve une vive inquiétude face à ce « livre ». Quel intérêt ? Pour qui ? Etc. Typiquement le genre de questions douloureuses que je consignais dans mon journal. Du reste, je suppose que je me les poserai, chaque fois, jusqu'à mon dernier livre.

Je n'écris vraiment plus du tout dans mon journal intime. Asséché par celui-ci.

[9 août – Ce matin, me lançant de nouveau dans une relecture générale, j'ai retrouvé à la date du 13 mars mes réflexions inaugurales à propos de la distinction journal/livre, notées à une époque où je ne savais vraiment pas à quoi seraient destinées les pages que je remplissais alors, et soudain j'ai réalisé que je ne m'étais jamais demandé pourquoi – et encore à ce jour – je persiste à écrire mon journal à *la main*. Voyons : sans doute parce qu'un carnet est, pour l'instant, plus aisément transportable qu'un ordinateur. Ensuite parce que vu la vitesse de péremption des logiciels informatiques, le papier est un moyen de conservation plus sûr qu'un fichier numérique. Ça ne suffit pas. J'aurais quand même pu décider, un jour ou l'autre, de maintenir le journal des événements manuscrit, mais de « réfléchir en écrivant », c'est-à-dire de pratiquer le laboratoire, sur ordinateur. Plus

encore, depuis que j'ai tout perdu, j'aurais pu prendre la décision de prévenir ainsi d'autres désastres. Or j'ai repris le journal, unique mais persistant type d'écrit auquel je réserve la main. Alors ? On dirait que, *pour restituer l'intimité*, quelque chose me convient mieux dans l'écriture manuscrite, son immédiateté (il n'y avait quasiment aucune rature dans les milliers de pages de mon journal). C'est assez curieux car l'ordinateur me semble permettre une plus grande fidélité à la pensée, parce que l'écran, capable de se modifier au fur et à mesure des aléas de la réflexion, est « transparent ». Comme si l'écriture à usage personnel était suffisamment juste au premier jet mais que, pour arriver à la plus grande précision quand il s'agit de transmettre ma pensée, j'avais besoin de l'ordinateur, c'est-à-dire de sa capacité de retouche. Oui, c'est ça : rien ne me paraît jamais assez clair pour mon lecteur, tandis que *je me comprends assez bien.*]

[14 août – Fantasma : à quatre-vingts ans, j'aurais enfin rouvert mes carnets, me serais relue et, pestant, aurais grommelé : « Oh là là, je n'y comprends rien, qu'est-ce que j'ai pu vouloir dire ? Tout est si confus ! »]

Samedi 14 mai 2011

Hier j'ai projeté pour mes étudiants *Vivre*, d'Akira Kurosawa, dans le cadre de mon cours intitulé « Les derniers instants ». Le cinquième acte de cette tragédie m'a ramenée à mes préoccupations du moment.

Watanabe a consacré les cinq derniers mois de son existence à faire construire le jardin que réclamaient les mères pour leurs enfants, sur l'emplacement d'un terrain que les miasmes des égouts rendaient auparavant insalubre. Mais cela, nous en apprendrons le détail progressivement. Après que Watanabe a cherché plusieurs manières de surmonter l'horreur du cancer et de la mort à brève échéance (par le suicide, les divertissements ou l'amitié avec une jeune femme gaie), il comprend soudain qu'il doit « rattraper sa vie ». Même mouvement intérieur que celui du héros de « Maître et serviteur », de Tolstoï : soudain, prenant conscience de l'existence de l'autre, on réalise que sa propre vie ne vaut ni plus ni moins que celle d'autrui et qu'on peut redonner du sens à toute sa trajectoire par l'ultime beauté d'un geste généreux.

Kurosawa aurait pu platement montrer la lutte de Watanabe contre le mal qui l'épuise et ses efforts pour venir à bout de l'inertie de l'administration municipale (on s'y renvoie les difficultés d'un service à l'autre – et les services sont infiniment nombreux...). Mais non : le cinquième acte nous le montre quelques minutes au bureau, affirmant que tout est possible « si nous sommes décidés », puis la voix off indique que Watanabe est mort au bout de cinq mois. Commence alors le long acte occupé par le dîner de funérailles. Sont présents les édiles de la ville, les collègues de bureau ainsi que son fils et sa belle-fille. L'échevin s'est attribué tout le mérite de la construction du parc mais des journalistes l'interpellent à l'extérieur de la salle : c'est l'œuvre de Watanabe, disent-ils, trouvé mort dans le parc au petit matin. Aucun rapport, affirme l'échevin, il est mort d'un cancer, dans le jardin certes, mais c'est un pur hasard : quel homme aurait pu venir à bout, seul, d'un tel projet ? Puis les édiles quittent la cérémonie.

Ce que je veux raconter : tout l'acte expose le travail de prise de conscience des collègues de bureau qui participent au dîner de funérailles et sont présentés comme un seul cerveau collectif. Formidable mise en scène d'une anamnèse, accomplie dans et par l'ivresse alcoolique qui libère provisoirement ces êtres serviles et corsetés, et au sein de laquelle alternent les réflexions des fonctionnaires et les flash-backs montrant Watanabe à l'œuvre. À la fin, on aura assisté au cheminement concret du projet, les fonctionnaires auront, comme il va de soi dans ce type de cérémonie, brossé le portrait du défunt (une sorte de tombeau de Watanabe, qui sera apparu tenace, humble et courageux), et enfin, à partir de réflexions qui commencent souvent par « Je ne comprends pas... », on aura vu se déployer le travail d'une conscience collective : le bureau.

De Watanabe lui-même, de sa pensée, nous n'avons guère d'échos directs : à peine aura-t-il répondu à son subalterne qui s'inquiète de la difficulté du projet : « Pas si on le désire » (ce qui me va droit au cœur...). Mais, et c'est une des forces de ce cinéaste, il donne constamment voix à des polyphonies. Si, çà et là, au cours du dîner, émerge une singularité, elle se fond vite à nouveau dans le groupe d'où elle s'est élevée. Et aussi : la mémoire collective reconstruit pièce à pièce, souvenir après souvenir, l'œuvre de Watanabe dont nous n'avons aucun... carnet ; de lui et de son action n'existaient que des bribes dispersées dans la mémoire de ses proches : par la parole collective, ils lui rendent cohérence et sens – sans se tromper.

Ainsi, quelle importance si Watanabe n'a pas tenu de journal ? De ce qu'il a pensé, du processus de conception, nulle trace concrète. Car seul compte son jardin...

[30 mai – Ces jours-là – mais j'ai lu l'information plus tard – la presse évoquait une découverte formidable dans le refuge de Ben Laden : des centaines de milliers de pages de journaux intimes, un « trésor », selon les Américains, qui l'ont comparé à « une petite bibliothèque universitaire », que la CIA a entreposée dans un endroit secret. Stupéfiant. Mais évidemment, ce n'est pas parce qu'un être est construit sur la haine qu'il n'a pas d'intériorité. Au contraire ? L'article n'est pas très clair quant au contenu de ces pages et l'on peine à comprendre si ce sont elles ou d'autres types d'écrits qui fournissaient le détail des cibles projetées et dispensaient des conseils pratiques (exquis : cibler plutôt les villes moyennes, préférer l'attaque des trains à celle des avions, évaluer à partir de combien d'assassinats d'Américains les États-Unis se retireraient du monde arabe, etc.). Des carnets de travail comme les miens, en somme, à ceci près que chez

moi ils participaient à la construction, chez lui à la destruction...

Et ceci : depuis que je m'intéresse à (que je suis obnubilée par) ces questions de traces et d'écrits, je réalise avec étonnement à quel point toute notre vie de chaque instant, personnelle et collective, est traversée par la mémoire. L'épaisseur du présent est constituée surtout de mémoire.]

[14 août – À la relecture, je suis frappée de constater à quel point, pendant cette période, tout le réel passait au tamis de l'idée fixe – regret de la mémoire perdue –, laquelle ne fait jamais dans le détail. Rien de ce qui survenait dans le vaste monde, on le verra encore plus bas, n'échappait à la comparaison avec mes malles...]

Dimanche 15 mai 2011

Retour du Salon du livre de Caen, beaucoup de choses à raconter mais il est tard – alors juste ceci : deux corbeaux survolent la terre brune d'un champ où se devinent de jeunes pousses de maïs, le soleil tombe en oblique sur les arbres vert grisé, ma voiture file dans le beau paysage et je sens que s'esquisse en moi ce mouvement intime et familier, la bouffée de joie, presque enfantine, qui est croyance en la bonté de la vie et confiance dans les jours – mais le mouvement ne se déploie pas. Il m'aurait envahie autrefois, avant le 11 mars.

Lundi 16 mai 2011

Toujours, alors que je me sens très fatiguée, cette agitation intérieure au moment de m'endormir, qui se double à présent de l'envie de mourir. Ridicule, sans doute, et je le note à regret. Hier soir je me suis dit qu'après tout j'avais bien vécu, que ma vie avait été pleine d'efforts mais bonne et riche, pourquoi ne pas arrêter là ? Je déteste cette blessure, je déteste que le malheur ait fondu sur moi, que j'en sois la proie impuissante, que toute mon énergie ne me serve à rien face au vide abyssal qui s'est créé dans mon existence, face à ce désert qui précède mon aujourd'hui.

Je dois partir pour l'université (dernière semaine de cours, heureusement, heureusement car j'ai tellement besoin de ralentir), mais : hier soir je me suis dit, aussi, que la sortie du *Baiser* serait peut-être joyeuse, suffisamment pour inaugurer une ère nouvelle. Ma vie a été rythmée par mes livres, pourquoi celui-ci, au sujet si charmant, ne serait-il pas le levier vers un bonheur retrouvé ?

Nouvel événement du monde globalisé : Dominique Strauss-Kahn. Si tout est vrai, l'affaire est émouvante comme une tragédie de Shakespeare (et non pas Racine ou Corneille, car le viol d'une femme de chambre, de la part de quelqu'un qui peut s'offrir les plus belles call-girls, contient un aspect bouffon), et il me semble que chacun la perçoit ainsi : frappant comme la consternation est générale, et je crois entendre, en plus de la sidération, une forme de pitié dans les voix. Chez les Grecs, l'homme était le jouet d'un destin, annoncé par les oracles, comme dans le cas d'Œdipe. Chez les dramaturges classiques, l'exercice du pouvoir entraînait en contradiction avec l'amour (Racine, Corneille). Mais au XXI^e siècle, après Freud, l'homme de pouvoir – excellent au demeurant, chacun s'accorde à reconnaître la qualité de son travail au FMI –, vole en éclats en se heurtant à la pulsion sexuelle. Il y a de la tragédie shakespearienne dans cet acte irrépressible qui compromet toute la vie d'un homme au fait du

pouvoir mondial, tutoyant les grands de la planète, prêt à devenir président de la France... La pulsion l'abat en plein vol, au zénith. Mais sans doute le plus tragique n'est-il pas qu'il se fracasse contre elle : plutôt qu'il ait été saisi d'un désir funeste, car, qu'il ait violé ou qu'elle ait été consentante, il a de toute façon pris le risque d'un scandale dont il se savait menacé (son point faible, nul ne l'ignorait). C'est-à-dire qu'il vient de commettre une sorte de suicide public : quelque chose en lui a *voulu tout perdre*.

Sans vouloir rapprocher le très dissemblable : en voici un qui perd tout son avenir, tandis que j'ai perdu tout mon passé. Différence entre la tragédie (DSK) et le drame (mes malles) : dans la première, une force agissante supérieure – fût-elle la pulsion –, dans le second, le hasard malheureux. [14 août – Idée fixe, disais-je...]

Depuis janvier, les révoltes arabes, la mort de Ben Laden, à présent DSK : les nouvelles du monde sont incroyables. Et elles concernent le monde global, nous vivons vraiment sur une petite planète.

[20 mai – Ne peux résister à raconter que, depuis quelques jours, une variante s'installe dans le commentaire collectif : on plaint *d'abord* la femme de chambre qui serait « incroyablement négligée dans l'affaire ». Comme si l'on découvrait que le viol existe, comme si l'on ignorait qu'il y a des millions de femmes violées dans le monde chaque année, que le viol est même, on l'a vu dans les Balkans ou récemment en Côte-d'Ivoire, une arme de guerre. Bien entendu, loin de moi l'idée qu'il ne serait rien – au contraire, et les réactions de certains hommes politiques machistes ont été si choquantes qu'elles méritaient bien de leur attirer l'opprobre. Mais ne penser *qu'à* la femme de chambre, c'est s'interdire de penser ce que l'événement contient précisément d'*extra-ordinaire*. C'est le réduire et donc s'interdire de penser. Vieux penchant. Par ailleurs fleurissent aussi les théories du complot – il aurait été piégé –, ce qui est la façon contemporaine (bêtise + internet) de dire : « On ne peut pas y croire. »]

Mardi 17 mai 2011

Au Salon de Caen, je me suis aperçue que j'avais négligé un moyen d'intervenir dans mon affaire de malles. Le directeur du Centre régional des lettres, qui en avait connaissance et s'en était ému, m'a proposé de rencontrer le directeur de la DRAC, lequel devait voir le préfet le lendemain. Je leur ai expliqué (ainsi qu'au maire de Caen) que les gendarmes n'avaient pas mené d'enquête, estimant qu'il n'y avait pas assez de pistes et aussi, peut-être, que ne s'agissant que de « souvenirs », il n'y avait rien de bien grave. Mes interlocuteurs ont pris très au sérieux ce vol des documents personnels d'un écrivain « local ». Je n'avais pas imaginé ce moyen de pression sur les gendarmes. Mais je me dis que s'ils décident vraiment de retrouver les voleurs, ils le peuvent – à condition que tout n'ait pas été détruit immédiatement (ou que tout ne le soit pas maintenant, devant l'intérêt soudain des gendarmes). Il s'agit juste d'aller au bout des possibilités...

Bizarreries de la mémoire : dimanche, je circule entre les stands des libraires et tombe sur un écrivain assez connu, dont je pourrais dire plusieurs choses assez précises (ce qu'il écrit, son genre, etc.), mais dont, si l'on m'avait demandé si je le connaissais personnellement, j'aurais juré que non. Je croise son regard et, sans hésiter, nous nous saluons avec naturel et familiarité, Comment vas-tu ?, etc. C'est-à-dire qu'à l'instant où je me suis trouvée en face de lui, j'ai su que nous nous connaissions, quoique sans savoir d'où (du précédent Salon de Caen, il me semble) et sans me rappeler rien de notre conversation passée (qu'il a évoquée).

Très vite, après la lecture d'un roman, j'oublie tout, intrigue, personnages et souvent même que je l'ai un jour lu. Ainsi puis-je affirmer catégoriquement que non, je n'ai pas vu ce film, ou lu ce livre, et découvrir au hasard d'une note ou d'une réminiscence que si. Je me suis (un peu) consolée de cette infirmité le jour où j'ai

découvert chez Montaigne qu'il en allait ainsi pour lui, mais que, convaincu de retenir ce qui comptait, la substantifique moelle des œuvres, il s'en accommodait. Même processus pour moi avec les êtres. Il arrive quelquefois que j'aie des conversations passionnées avec des gens brièvement rencontrés, des échanges importants, sincères ou intimes, puis que j'oublie jusqu'à leur existence. Ce n'est pas de l'indifférence, pas plus qu'avec les livres : car la matière de ce que nous avons dit a enrichi ma vision, ou ma compréhension des humains, mais elle s'est pourtant détachée de la personne singulière qui m'y avait donné accès. J'ai tendance à *généraliser* – ou à *abstraire*.

Dans la maison, j'entendais depuis quelque temps un bruit de fond, très indistinct, inidentifiable (frigo ? eau ? matériel électronique ?), si lointain que je le prenais parfois pour un acouphène car il passait même mes bouchons d'oreilles la nuit. Je le déplorais car une des vertus de ma maison est, le printemps venu (c'est-à-dire le chauffage arrêté), son silence profond. À l'instant j'ai décidé d'en faire le tour pour voir si je pouvais trouver sa source. Et soudain j'ai réalisé que la seule nouveauté, c'était l'alarme. Combien de déboires résultent de ce vol !

Aller au-devant des êtres avec mon histoire de mémoire volée me permet de faire une succession de petites expériences très intéressantes. J'ai évoqué dès les premiers jours ceux qui ne comprennent pas la gravité de l'événement – nous n'avons pas tous le même rapport avec la vie intérieure. Mais j'ai rencontré un autre cas très frappant : une femme qui comprenait, disant à quel point ce serait tragique pour elle, mais ne manifestait aucune empathie. Difficile à exprimer car la perception, quoique certaine, est impondérable : je voyais qu'elle était tout à fait capable de se projeter dans la situation, d'en mesurer les effets, de pressentir l'intimité de la blessure, mais ce savoir ne lui inspirait aucun mouvement affectif ; là où je devine habituellement une sympathie pour ma douleur, rien, elle était glacée, pas de compassion. Il m'est impossible de dire, vraiment dire ce que je saisis chez ceux qui partagent, et c'est celle-ci qui, par contraste, m'en a informée : c'est en percevant son absence que je me suis rappelé la sensation confuse mais incontestable que suscite une personne empathique, le flux vivant, chaud, qui passe alors entre elle et moi. Je sens que tu sens avec moi : la belle chose de l'humanité.

l'électroencéphalographie permet de constater que *regarder un individu en train d'effectuer un geste déclenche la même activité cérébrale que l'exécution de ce geste. Il en va pareillement quand on écoute une personne chanter ou que l'on chante soi-même.* Nous sommes reliés.]

Autre cas : souvent, quelqu'un déclare, très péremptoire : « Vous allez tout retrouver. » Je ne sais pourquoi. La dernière fois il s'agissait d'une psychanalyste. Volonté d'« aider » ? De soutenir dans la tourmente ? Ou incapacité de laisser dire – de supporter – l'événement négatif – dénéigation ?

[31 mai – Et l'inverse : hier, l'épicière du village demande à nouveau des nouvelles de mes malles, « Aucune », lui dis-je, et catégorique elle affirme, avec les yeux de Lady Macbeth : « Vous ne retrouverez rien. » *My God !*]

Un souvenir intéressant m'est revenu : quand j'étais en terminale, le prof de philo nous avait donné un sujet que nous avions tous mal traité. Il s'agissait de commenter une citation latine reprise par Freud : « L'homme est un loup pour l'homme. » Naturellement, nous avions tous gravement raisonné à partir de cette profonde sentence, et le prof s'est moqué de nous : « Eh bien, voyez-vous, c'est une phrase idiote, sans aucune valeur scientifique, niveau café du Commerce, une pure opinion, et même Freud est capable de cela. » Même Freud... Il est probable que je me souviens de cette anecdote parce qu'elle illustrait tout l'enseignement de mon père, à savoir qu'aucune parole n'est plus autorisée qu'une autre, ou du moins qu'il est de notre devoir permanent de vérifier la validité de toute affirmation, que rien ni personne ne doit échapper à notre sens critique.

Bon, je ne sais pourquoi ce souvenir est remonté ces jours-ci, il devrait plutôt figurer dans le portrait de mon père... D'ailleurs, il ne m'est pas revenu, et c'est sans doute pourquoi j'ai eu envie de le rapporter ici : il a toujours été là, mais inerte, c'est-à-dire sans l'accompagnement interprétatif capable de lui donner son sens et sa valeur dans ma formation intellectuelle. Et c'est l'interprétation qui l'a soudain rendu « actif », dans la mesure où elle m'a révélé son importance. *Actif* : au lieu de flotter, isolé et à la dérive, sur l'océan de ma mémoire, il peut à présent s'inscrire dans une continuité narrative, celle du récit de ma formation.

Je vais recommencer à lire ce que j'ai écrit depuis le 11 mars, voir ce qui « tient ».

14 h 20 – Un rayon de soleil, une lecture agréable, et le sentiment de la joie monte comme un *appétit*. Oui, en moi gronde la tentation permanente de vivre, comme chez d'autres celle de *prendre* – une forme de gourmandise.

14 h 45 – Alors je me lèverais, j'irais à la porte, et

J'y trouverais les malles, déposées par une âme compatissante...

J'y trouverais un jeune homme, beau comme un voyou, poitrine musclée et épaules de rêve, un de ces corps qui éveillent l'appétit de la chair, hors tout sentiment, et qui, assis à côté de mes malles, me dirait

Qu'on les lui avait remises, ou

Qu'il avait exigé d'un compagnon dont il tairait le nom qu'il les lui confie pour me les rendre, ou

Qu'il avait regretté, en les ouvrant, d'y découvrir tant de choses infiniment précieuses et s'était dit qu'il allait les rendre

Que jamais au grand jamais il n'aurait commis le sacrilège de faire disparaître tant de mémoire – on a beau être voleur on n'en est pas moins sensible

Alors, dans l'émotion, je mettrais mes mains sur mes joues...

Mercredi 18 mai 2011

Malgré la sécheresse, mon jardin est merveilleux. Mais qui le voit ? J'ai parfois l'impression d'être une dame parée pour le bal, robe froufroulante et chignon superbe, maquillée, bijoutée, chaussée... pour personne. Comme je me retire ici afin de m'isoler et travailler plus, j'entretiens passionnément un beau jardin... dont je suis seule à profiter. Un peu étrange. Du reste, il est à nouveau menacé d'ensauvagement car en ce moment je n'ai pas le temps de lutter contre les mauvaises herbes et les floraisons intempestives...

Descartes, dans le *Discours de la méthode*, justifie son besoin d'écrire ses découvertes, et d'« y apporter le même soin que si je les voulais faire imprimer : tant afin d'avoir d'autant plus d'occasion de les bien examiner, comme sans doute on regarde toujours de plus près à ce qu'on croit devoir être vu par plusieurs, qu'à ce qu'on ne fait que pour soi-même, et souvent les choses qui m'ont semblé vraies lorsque j'ai commencé à les concevoir, m'ont paru fausses lorsque je les ai voulu mettre sur le papier »...

Peut-être en exergue ? Chaque fois que je feuillette ce *Discours*, comme ce matin à la recherche de cette citation, je suis étonnée d'y trouver, si parfaitement exposées et toujours valables, les conditions d'une pensée libre.

[14 août – Il y a deux jours j'ai signé des documents par lesquels je me portais caution pour une location d'appartement. Justement : je n'ai pas seulement signé, il m'a fallu aussi recopier à la main un long texte exposant à quoi je m'engageais. On estime donc que la signature, qui vaut acquiescement, ne suffit pas, qu'il est aussi nécessaire que j'aie écrit moi-même le texte pour en avoir pleine conscience. C'est en effet pourquoi j'ai toujours besoin de mettre mes idées par écrit, sur une page où elles sont *réfléchies*.]

Vendredi 20 mai 2011

En courant avant-hier je suis tombée, sans raison, pas d'obstacle sur le chemin – sans doute, essayant comme toujours de préserver mes genoux des chocs trop violents, n'avais-je pas levé les pieds assez haut. Je me suis fait mal au cou et aux épaules, mais rien de très grave. Était-ce le signe que mon corps me demande d'arrêter de courir ? (Au sens propre, s'entend...)

Demain je raconterai les chutes.

[31 mai – Ni le lendemain ni les jours suivants je ne les ai racontées. Je vais donc le faire, mais pourquoi ? Pour que la mémoire s'en conserve ? Désir absurde, non ? Tant pis. Allons au bout (au bas en l'occurrence). Deux chutes graves ont ponctué mes déboires éditoriaux. On pourrait me dire que c'était le hasard. Non, je le sais sans savoir comment, mais dans ces chutes j'ai senti Thanatos rôdant autour de moi avec son air mauvais. La première fois, ce devait être vers 1991 ou 1992, quand je n'arrivais pas à trouver preneur pour mon deuxième roman, après les tracas avec le premier éditeur que j'ai déjà évoqués. J'étais chez un ami, en train de descendre un escalier de meunier qui reliait ses étages et j'ai dérapé, chutant si violemment que j'en ai crié. Pendant plusieurs années ensuite, j'ai eu mal aux côtes, sans doute fêlées. Plus tard (1994 ? 1995 ? troisième roman ? quatrième ?), je travaillais en Corse, allant d'Aléria, où vivait ma mère, à l'université de Corte par une petite route de montagne à l'époque encore tortueuse (la RN 200, qu'ensuite je nommai à part moi la « Reine de sang »). Un soir que je rentrais un peu tard, sous la pluie, j'ai pris trop vite un tournant à angle droit et la voiture a glissé dans un profond ravin. Ici, miracle, car j'aurais dû mourir. Mais la voiture était solide et surtout elle a tourné en tombant, si bien que l'arrière (et pas le moteur) ayant reçu le choc, je me suis enfoncée dans mon siège, et elle s'est arrêtée en chemin (le fond du ravin, avec une rivière, était bien plus bas que la dizaine de mètres dévalés).

Craignant que le moteur n'explode, j'ai pris mon cartable et je suis sortie par la fenêtre, escaladant la pente verticale jusqu'à la route où, grande chance à une heure si tardive, au bout d'un moment une voiture est passée et m'a emmenée. Je garde le souvenir (image où parfois je me vois de dos) de ma marche dans la nuit, sous mon parapluie, des animaux détalant devant moi (contraste bizarre du parapluie et du cartable avec la sauvagerie des montagnes, des forêts, des rochers alentour), de l'épouvante de la mort frôlée complètement recouverte par la culpabilité : je venais de détruire la voiture de ma mère et de me mettre en danger ; or une fille sérieuse ne se met pas en danger – violence du surmoi de bonne fille...

Troisième épisode, plus tard, à une date impossible à retrouver, avant 1998, toujours lié aux déboires éditoriaux : alors que j'aimais profondément mon compagnon, je suis tombée dans une passion aussi violente que silencieuse et sans débouchés, pour un homme qui n'était d'ailleurs pas vraiment mon genre (un vigneron corse). Souvenir d'une obsession érotique que j'ai traduite dans une nouvelle (« Révolutions du désir »). J'ai appris, et devais le vérifier ensuite une seconde fois, la fonction dérivative de la passion : furieuse irruption d'Éros luttant contre Thanatos, elle se contente d'une vague accroche (il faut juste que l'homme soit « possible ») puis se développe comme une pure folie dont l'avantage est de reléguer à l'arrière-plan de la conscience tout ce qui nous mettait en danger (par exemple un livre qui ne trouve pas d'éditeur). Il ne s'agit pas d'amour, qui exige l'élection d'un être et de lui seul, pour ce que lui seul est. La passion n'est pas altruiste (tournée vers l'autre), elle est narcissique (tournée vers la conservation de soi). Son bénéfice tient à ce qu'elle occupe tout l'espace mental (ne penser qu'à ça, l'avoir dans la peau), et surtout elle est l'affirmation véhémement du désir vital contre les forces mortifères. Ce que dit vraiment le passionné : non pas *Je t'aime*, mais *Je ne mourrai pas*.]

Samedi 21 mai 2011

J'avais commencé ma matinée par la relecture de ce que j'ai écrit en mars, et j'ai ajouté, au 20 mars, quelques remarques sur l'identité, mais elles devenaient trop longues, donc je poursuis ici. Je notais, à propos de l'importance d'une date oubliée : « Elle n'a guère d'importance, cette date de rencontre, mais elle fait partie intégrante de mon identité – c'est-à-dire de mon histoire telle que je peux me la raconter – et ne pas la retrouver trouble et désorganise cette histoire. » En ce moment je tourne autour de cette question d'identité. J'ai combattu souvent, et récemment dans *Pénélope* encore, cette réduction de la personne que produisent les assignations identitaires : on serait donc femme, juive ou noire, et ces identités nous figeraient dans le marbre d'une essence... Se réinventer est l'humain, changer de case, de place est sa complexe mais réjouissante allure (voir *Le Sentiment d'imposture*, qui dit la difficulté et aussi la grandeur de ce mouvement). À ce qu'on *est*, j'oppose toujours ce qu'on *fait*, seul verbe qui dise la réalité de notre existence et de notre personne.

Par ailleurs, j'observe que plus les gens vieillissent, plus ils s'intéressent à leur histoire : j'ai déjà évoqué mon propre rapport avec mes origines siciliennes. Parenthèse : mon père nous a longtemps interdit de les révéler. Il en concevait une grande honte car la société tunisienne d'où il venait était fermement structurée par les appartenances nationales, et les Siciliens, très pauvres, y occupaient le dernier rang avant les Tunisiens (*no comment...*). Un jour, vers vingt ans, j'ai réalisé qu'en France, dire qu'on était d'origine sicilienne n'éveillait chez l'auditeur rien de précis, la Sicile renvoyant à quelques clichés cinématographiques et rien de plus. Je me suis donc mise à dire quelquefois que j'étais sicilienne, par jeu (« Si vous m'embêtez, j'appelle mes frères... ») et pour répondre à ceux qui me demandaient d'où je tirais mon physique méditerranéen. Coquetterie de l'exotisme. En réalité, j'ai conscience de venir de nulle part et que mon identité, hors ma langue, s'est justement construite avec et sur ce *nulle part*. Je veux dire que les quelques lieux qui balisent mon histoire ne sont pas

suffisamment personnels – ils concernent l’histoire de mes parents et grands-parents, et quand je m’y suis rendue, terres étrangères, je n’y ai rien *reconnu* –, ils ne sont pas non plus assez substantiels – ne m’imposant ni repères ni habitudes de vie – pour façonner une identité. La seule donnée forte, structurante : la migration, c’est-à-dire non pas des lieux mais des déplacements.

Donc, pourquoi ce mouvement très courant de retour vers le passé ? Pourquoi les personnes vieillissantes éprouvent-elles si souvent le besoin de se ressaisir en racontant leur histoire comme si elle était (je cherche le mot) nécessaire ? contraignante ? de l’ordre d’une destinée ? En tout cas, de là vient l’importance des dates par exemple, dans ce besoin de nous raconter à nous-mêmes convenablement (précisément) notre histoire.

(Grosse réflexion, minuscule conclusion, non ?)

Dimanche 22 mai 2011

Cela dit, je ne puis, sous prétexte que je n'ai pas d'ancrage, affirmer que nul n'en possède – ou qu'on devrait s'en défaire. À cet égard, la confrontation avec ma hip-hopeuse est très riche. Nous avons commencé à nous voir régulièrement pour essayer d'inventer un spectacle ensemble : mon texte, sa danse. Ce projet me touche en profondeur, si profond que j'en mesure encore mal les harmoniques. Je note que dès que je croise un Noir, j'ai une émotion – une sorte de mouvement intérieur de familiarité, d'affection, disons – dont je comprends la raison dans un second temps : il fait écho à ma nouvelle relation avec Bintou. Je ne sais pas l'expliquer, mais je sens qu'il se passe quelque chose de très profond et qui est constamment présent en moi. C'est une histoire étrange au demeurant : pas claire, cette affaire, pourquoi me lancer dans un spectacle de hip-hop, ne manqué-je pas cruellement de temps, déjà ?

[25 mai – L'image la plus juste : quand je croise un Noir, j'éprouve le même sentiment que quand, à l'étranger, je croise un groupe de Français : malgré l'anonymat ou les différences diverses, nous avons quelque chose en commun. Bintou : *elle est de mon pays.*]

Nous sommes déjà convenues d'imaginer un spectacle qui parlerait de réinvention de soi, de métamorphose. Elle est femme, d'origine africaine : je crois, même s'il faudra que je m'en explique, que c'est sa trajectoire (défaire les déterminations par la danse) qui me touche de très près. En somme, et aussi curieux que cela paraisse à l'observateur extérieur qui serait intrigué par nos différences culturelles : je crois qu'elle me représente, qu'elle représente une dimension essentielle de moi.

À la fin de *L'Homme qui jeûne*, une danseuse vient montrer l'issue...

Je crois aussi que je peux aider Bintou qui se débat avec les questions de l'origine et de la féminité. Je lui dis : « Tu te réinventes, tu as déjà commencé, continue ta métamorphose de papillon noir » (je ne l'appelle pas Papillon noir, c'est son nom en mon for intérieur). [16 septembre – Ce sera finalement le titre de notre spectacle.] Cependant, impossible de balayer d'une main négligente la question de son origine. Elle me raconte : sa nièce lui dit qu'elle a peur de tel personnage dans un dessin animé. Elle ricane : quand elle avait dix ans, elle, ce n'est pas d'un dessin animé qu'elle avait peur, c'était de l'excision, qu'on pratiquait dans sa famille. Elle y a échappé, mais du coup, qu'est-elle ? femme ? Pourtant les femmes autour d'elle étaient excisées... Cette mutilation lui a été épargnée, mais, exclue de la tradition, elle n'a plus de modèle. Elle dit que le hip-hop a représenté l'adoption d'un modèle d'identité masculin. Je suis toujours heurtée quand elle parle de modèle, mais j'ai tort : Bintou n'est pas de nulle part, et il faut bien qu'elle « traite » cette origine.

Bilan 2011 : j'ai commencé un livre sur mon père, je suis allée en Tunisie, j'ai retraversé mon quartier d'enfance, retrouvé mon école maternelle, rencontré Bintou. Année de la mémoire perdue et du temps retrouvé, en parallèle, celui-ci n'annulant pas le traumatisme de celle-là.

Matinée d'écoute des disques offerts par des lecteurs inconnus. D'abord une version de *L'Art de la fugue* (dans l'interprétation d'Alice Ader), puis à présent, jalouse d'entendre du violoncelle baroque venant d'au-delà des murs, d'un appartement où l'on écoute toujours de la belle musique le dimanche, je passe Biber (*Sonates du Rosaire*), offert par « Vincent de Lille ».

Je viens de concevoir un nouveau sujet de trouble : imaginons que mes malles n'aient pas été détruites mais qu'elles soient dissimulées quelque part. Un beau jour elles ressortiront, et si jamais j'intéresse les lecteurs du futur, le contenu en sera livré en pâture, sans tri. Affreux. Quelle protection contre l'indiscrétion quand on est mort ? Je m'en inquiète. Car qui voudrait TOUT dire de soi ? Qui accepterait pareille mise à nu, même posthume ? Si je n'obtiens jamais la preuve que tout a été détruit, je conserverai ce tracé...

Lundi 23 mai 2011

Ici l'on touche une nouvelle fois à quelque chose de très mystérieux : nul ne tolérerait que sa mémoire soit profanée. Le plus ferme athée ne veut pas que l'image qui restera de lui soit salie ; ainsi souhaite-t-il souvent « rattraper sa vie » en lui donnant, *in fine*, sens et grandeur, comme dans *Vivre* de Kurosawa ou dans « Maître et serviteur ». Je pourrais croire que peu me chaut ce qu'on dira ou saura de moi après ma mort. Mais non. Que le contenu de mes malles soit livré sans mon consentement sélectif me désolerait. Un petit bond du raisonnement et je comprends intimement (mais non intellectuellement) que les humains aient toujours pratiqué des rites funéraires : hors même la croyance en une transcendance, la mémoire d'un homme, comme sa chair, est sacrée (de ce « sacré » autour duquel je tourne depuis un moment...).

Pas de nouvelles du préfet de la Manche. Je ne sais s'il est entré en action – s'il l'a voulu.

Découverte tardive, faite par un enfant de sept ans qui connaît bien ma maison des champs : ma lunette astronomique a disparu. Joli que ce soit un enfant qui le note. Nouvel objet dans le butin des voleurs, et confirmation, selon moi, qu'ils sont jeunes : ils ont pris ce qui les amuserait. Je n'ose croire qu'ils s'intéressent vraiment aux étoiles, parce que alors, sensibles aux instruments d'optique, ils ne détruiraient pas ce qui se perçoit d'un humain sous le microscope...

Debout, appuyée sur le vent. Mais debout. Mais le vent.

Lundi 30 mai 2011

Hier, il s'est enfin mis à faire beau. Je suis allée courir en espérant, comme chaque fois, réfléchir en courant ; je cherchais un plan pour ce petit texte sur « Moi et les autres » qu'on m'avait demandé à Marseille, toujours pas écrit – mais je suis incapable de réfléchir en courant, ne le puis qu'en écrivant. En revanche, des intuitions surgissent parfois dans le fil désordonné de ma pensée. Ainsi, une idée entraînant la suivante, il m'est soudain apparu que j'avais souvent évoqué ma mère, ici, alors qu'avant l'événement, c'est mon père et son portrait qui m'occupaient. Pourquoi ? À cause de la perte sans doute : sans savoir s'il s'agit d'une vérité commune ou personnelle, ma mère est liée à la perte. Soit que toute mère l'est toujours, pour chacun, objet perdu d'un amour fusionnel qui fut dénoué, soit que ma mère, ayant perdu la sienne et inconsolable, soit pour moi la figure paradigmatique de toute perte, et donc de celle-ci : la perte de ma « matrice ». Car pour celle qui accouche par la bouche, les journaux et les lettres sont une sorte de matrice.

Au bout de la chasse qui aboutit à la route, j'ai trouvé le corps d'un jeune renard, sans doute heurté par une voiture. J'évoque souvent les renards – dans *Le Baiser peut-être*, leurs oreilles pointues (celles-ci l'étaient) et leur fourrure soyeuse (également). Je crois que je les aime parce que, élégants et sauvages, ils sont un compromis entre le chat et le loup. Ne désirant guère toucher le cadavre, je l'ai un peu poussé du pied, espérant dégager sa queue que je voulais voir (c'est elle, touffue, que j'évoque dans le *Baiser*) : pas de queue. Elle avait sans doute été tranchée. Dans l'incipit d'*Entre les bruits*, on voit des renardeaux massacrés et des enfants s'enfuyant en agitant triomphalement leurs queues. Transposition d'un souvenir d'enfance déterminant : une de mes premières lectures d'un journal (dans ma famille on s'informait plutôt par la radio) m'apprit que, dans une cave d'immeuble, on avait découvert une portée d'animaux (chatons ou chiots) massacrée par des enfants. J'en fus saisie pour toujours : mes semblables (des enfants

comme moi) pouvaient donc agir ainsi ? Je ne m'en suis jamais remise et passe mon temps à essayer de supporter l'idée de ce que les hommes infligent aux hommes (et pour cela me suis faite écrivain).

En courant j'avais un peu mal au cou et aux épaules. Cela m'a paru étrange : je m'étais fait mal en tombant, mais pas en courant, pourquoi la douleur (légère) se réveillait-elle ? Soupçon que le corps lui aussi a sa mémoire, et associative, qu'il se rappelle ma chute pendant la course.

Mardi 31 mai 2011

Depuis hier, après lecture d'un passage du *Roland Barthes par Roland Barthes* (« Du fragment au journal »), j'éprouve de nouveau une sorte de culpabilité à l'égard de ce que j'écris ici. Barthes s'y soupçonne de pratiquer le fragment comme un moyen de « glisser » au journal, dont l'idée lui semble discréditée (à moi aussi), et il conclut : « Contemplation de mes déchets (narcissisme). » C'est bien la question. Quelle idée présomptueuse de raconter ses pensées et ses souvenirs ! Je retourne pourtant de ce pas au 20 mai raconter mes chutes...

... C'est fait. M'apparaît soudain une logique inconsciente intéressante : sans l'avoir prévu, alors que je venais de raconter mes deux chutes, j'ai évoqué tout naturellement en troisième lieu l'histoire d'une passion dérivative (Éros contre Thanatos). Or c'est bien de cela qu'il s'agit aujourd'hui : du travail intérieur nécessaire pour combattre la perte irréparable de ma mémoire. Du désir luttant contre l'événement mortifère. *Pour que l'irréparable ne me rende pas inconsolable.*

Mercredi 1^{er} juin 2011

Quoique assez contente de ce que j'ai écrit hier, le sentiment de culpabilité persiste. Il me paraît décidément lié à ce souci que je retrouve chez Barthes concernant l'écriture – désirée, suspectée – du journal. Il s'inquiète constamment de l'inflation de soi-même qui se manifeste dans l'« imaginaire » : par ce mot il faut entendre chez lui l'« image qu'on veut donner de soi dès qu'on dit Je ». Je comprends bien cela, moi qui me défie d'ailleurs de l'image qui pétrifie, qui déteste les photos de moi, qui figent...

De la masse malgré tout énorme de souvenirs qu'à ce point de ma vie j'ai accumulés, j'ai ici extrait et livré quelques-uns. Je l'ai fait chaque fois parce qu'ils me paraissaient liés à cette douleur particulière de la disparition de ma mémoire (allez comprendre pourquoi, depuis quelques jours, je suis frappée par le maigre emploi que j'ai fait de ce mot, *disparition*, au point qu'une fois ou deux, hier, je l'ai ajouté dans le texte relu. Pourquoi si peu de *disparition*, qui était un mot évident dans la situation ? Est-ce une question pertinente ? Je crois que, sans savoir pourquoi, je lui ai constamment préféré *perte*). Bref : me crois-je coupable au point d'avoir besoin, pour me justifier à mes propres yeux, d'expliquer pour quelle raison j'ai raconté quelques souvenirs ? Pour vivre heureux, vivons cachés ?

[5 juin – Si j'ai presque toujours préféré *perte* à *disparition*, c'est peut-être parce que le premier vocable renvoie à un sujet et porte un affect (quelqu'un *éprouve* une perte), tandis que le second n'est qu'objectif (une chose disparaît).]

Jeudi 2 juin 2011

Je crois que ce qui me préoccupe, aussi, c'est le côté trop commode, débraillé du journal. Au lieu d'une belle forme, on jette ce qui vous traverse l'esprit et on note « je radote », « c'est bête », « je ne garderai peut-être pas cela », mais on le garde. Inflation du moi qui se traduit par celle du métadiscours. Je me dis que je vais rectifier, gommer ces remarques, supprimer les répétitions... Alors proteste en moi le désir d'authenticité : il me semble plus honnête d'être fidèle à ce tout-venant.

Je me rappelle que, dans des moments de grands bouleversements intimes, je m'étais surprise à utiliser constamment, dans mon journal, l'expression « en même temps », en début de phrase, et que cela m'avait plu. Elle témoignait justement de ce travail de la pensée qui cherche à viser juste, à comprendre, et qui doit donc prendre en considération des données contradictoires, *ceci et en même temps cela*, pour essayer de parvenir en troisième lieu à une synthèse qui approchera la vérité.

Dimanche 5 juin 2011

Nouvelle façon, synthétique, de raconter l'histoire de nous, petits vivants (ou la mienne seule ?) :

Je suis convaincue qu'au cours de l'enfance on est plusieurs fois confronté au *choix* de rester en vie : on pourrait mourir (du moins le croit-on) et on choisit de vivre. C'est peut-être une idée folle, un récit non pas universel mais personnel, et je ne peux qu'en appeler au sentiment de chacun qui le confirmera ou pas, mais je crois qu'à diverses reprises nous choisissons de vivre. Et que nous en gardons, enfouie dans l'intimité la plus profonde, structurante, une mentalité de survivant.

Soudain je repense au *Hussard sur le toit*. Angelo, cavalier lumineux sous le soleil vertical, traverse la Provence en proie au choléra qui décime la population, mais, *parce qu'il a décidé de vivre*, il n'est pas atteint par l'épidémie : le désir de vivre l'en protège miraculeusement. Idée qui paraît extravagante mais qui est en fait très juste (à l'aune de mon hypothèse). J'ai déjà interprété ailleurs ce roman de Giono sous l'angle du choix du bonheur (leitmotiv du roman : « Il était au comble du bonheur »), mais il s'agit d'abord, en premier lieu, du choix de la vie contre la mort.

Je continue. (Tiens, je vais mettre *L'Art de la fugue*.) On ne peut pas se souvenir de ce qui nous a menacés, sinon on ne pourrait plus vivre. Hier, une amie me raconte qu'une des atteintes psychiques des soldats traumatisés par la guerre consiste à ne plus être capable de sortir de l'état d'alerte et de vigilance extrêmes dans lequel ils ont trop longtemps vécu. Comment aller au restaurant ou au cinéma si tous les sens sont monopolisés par la crainte irrépressible de voir la porte s'ouvrir sur l'ennemi armé ? Ils savent bien que l'ennemi ne va pas surgir mais ne peuvent plus quitter l'état qui avait momentanément assuré leur survie. L'inconscient est peut-être une machine assez rustique : il sait mal faire dans le détail, on lui dit d'oublier, il se sépare de la fonction « mémoire » dans son intégralité. Explication

(partielle ?) de mon amnésie. Une histoire pas si drôle que j'affectionne depuis longtemps : une fée survient qui promet le plus beau des cadeaux à condition que l'élú (la victime) ne pense jamais à un rhinocéros blanc (*rhinocéros blanc* : ma variation). On devine l'effet de cette injonction : l'élú ne peut plus penser qu'à l'objet interdit. Ainsi de la mémoire peut-être : on ne peut pas lui demander d'oublier seulement telle chose précise, ce serait une manière de souligner cette chose – alors on (?) fait sombrer l'ensemble de la fonction.

Aussi : toujours aimé la folie de cette notation de Kant (où ?), qui venait de perdre Lampe, un domestique qu'il aimait beaucoup : « Penser à oublier Lampe. »

Bon, comme peu de gens sont aussi amnésiques que moi, il faut exposer ces hypothèses à la première personne. Et puis il est probable (car je ne crois guère au fond à la rusticité de l'inconscient) qu'un faisceau de circonstances, et non une seule, produise l'amnésie.

[14 août – Comment savoir si les autres sont *autant, plus* ou *moins* amnésiques que soi ? Montaigne : « Il n'est homme à qui il sied si mal de se mêler de parler de mémoire. Car je n'en reconnais quasi trace en moi, et ne pense qu'il y en ait au monde une autre si merveilleuse en défaillance. J'ai toutes mes autres parties viles et communes, mais en celle-là je pense être singulier et très rare, et digne de gagner nom et réputation. » « Des menteurs », I, IX.]

Une amie, qui déteste autant que moi l'autofiction et toutes les formes d'inflation du moi, me dit combien elle comprend mon sentiment de culpabilité à l'égard de *La Chair du temps*. Elle vient de publier un récit et estime que ce qui compte, c'est la présence d'un point de vue et la qualité littéraire. Peut-être.

Dans un journal extime, plus qu'ailleurs, on est obligé de faire le pari que cette expression de l'extrême particulier – notre histoire réelle – peut toucher l'universel. L'impulsion première n'en est plus un « secret commun », une idée ou un thème, mais la formulation quotidienne des affects et des événements. C'est d'ailleurs l'une des fonctions de son modèle, le journal intime : déversoir des affects qui doivent trouver une issue pour ne pas nous étouffer. [14 août – Et c'est aussi ce qui le fausse : les moments heureux, les romanciers le savent bien, sont moins propices à la narration.]

J'ai eu le sentiment de toucher le fond il y a peu, dans cette envie de mourir qui rôdait. Puis soudain, sans doute d'être descendue si bas, je suis remontée comme un bouchon. Alors que pendant plus de deux mois j'étais ensevelie dans mon deuil, enveloppée continûment par la perte, le manteau d'ombre est tombé et tout à coup la douleur ne me définit plus ; elle n'a pas disparu mais elle est devenue un élément parmi d'autres dans la composition de ma personne.

Hier soir j'ai pris conscience de cette mise en abyme vertigineuse : *ma capacité d'amnésie va me permettre de me consoler de la perte de ce qui était destiné à compenser l'oubli* (mes journaux). Qui eût imaginé cette ruse de l'esprit, que l'oubli viendrait consoler de la perte de la mémoire ?

Ainsi, bien que confrontée à l'irréparable, je ne serai pas inconsolable.

N'ai-je pas consacré, depuis l'enfance, beaucoup de force à me tenir de cet autre côté, celui du désir, contre la mélancolie ?

[18 juin – Le mélancolique, celui sur qui tombe l'ombre de l'objet perdu (Freud). Inconsolable car, médusé par sa perte, *il n'oublie pas* et ne peut donc en faire le deuil. Qui sait si, avec cette intelligence intuitive du cœur, ayant perçu la mélancolie maternelle, je ne m'en suis pas prémunie en pratiquant ce qu'elle ne savait faire, l'oubli, mais à grande échelle – l'amnésie ?

J'ai mis du temps à m'apercevoir que je n'étais pas tant menacée par la mélancolie. J'ai réalisé un jour que, des deux façons d'être au monde proposées dans ma famille, mélancolie maternelle et passion paternelle, je pratiquais la seconde. En moi les fées généreuses avaient déversé la capacité d'exaltation, la joie de vivre, le désir, ainsi qu'en témoignait toute ma vie. J'écris « les fées » sans en croire un mot. J'ai découvert, tardivement et simultanément, que j'avais depuis longtemps choisi le côté du désir, mais que les fées n'existaient pas. Rien ne m'avait été offert, ne me serait jamais offert : il faut beaucoup d'efforts pour vivre dans un monde enchanté. J'ai déjà raconté ma découverte de l'énormité de mes efforts. Aujourd'hui, 18 juin, une nouvelle chose me frappe. Récemment, ayant passé six jours dans une ville étrangère, j'ai vécu les deux premiers dans une légère mais incontestable dépression. Soudain, ce temps vacant trop long, la ville pas assez intéressante à mon gré pour justifier une si longue visite,

plus d'urgence, plus de tension, j'ai un peu écrit et un peu lu, travaillé aussi mais l'atmosphère était émolliente : et j'ai revu la Gorgone. Souffrance psychique, chute de l'énergie et du désir – pourquoi se lever ? pourquoi vivre ? Oh, fugitivement mais assez pour savoir qu'elle, au regard qui pétrifie, ne dort que d'un œil. Et aujourd'hui je me dis (difficile d'écrire tout cela car j'essaie de formuler plusieurs choses à la fois en racontant trois étapes dans ma compréhension de moi-même) que *sous le désir veille la mélancolie*. En somme, que le tropisme n'est pas sans mélange : comme dans une sorte de brouet alchimique, si le feu est suffisant (la vie suffisamment chaude), le désir s'élève et recouvre si bien la surface qu'on le croirait pur. Mais quand le feu décline, la mélancolie remonte.

Ainsi s'explique soudain ce que je constatais sans m'en rendre raison : sur les photos (celles que je possédais sont perdues...), on voit le sourire mélancolique de ma mère. Soit. Mais toutes celles de mon père, le grand désirant, ne sont pas moins mélancoliques, affreusement mélancoliques. Pour une raison que j'ignore, l'appareil a saisi cette autre vérité en lui – et je ne parle pas de l'effet de toute photo, signalé par Barthes, *ça a été*, mais bien d'une dimension de cet être que les photos ont chaque fois capturée.

Ici encore, je ne sais si la découverte est généralisable, si tout désir recouvre de la mélancolie. Il est probable cependant que chacun est constitué de l'ensemble des virtualités humaines dont certaines s'actualisent avec plus ou moins de force au gré des circonstances de l'existence, de l'histoire personnelle, tandis que les autres, présentes, sommeillent. Retour au phénomène de l'insomnie : elle serait le moment où se manifestent certaines virtualités *dormantes*...]

J'ai rapporté un bouquet de ma maison des champs. Les deux roses n'ont pas supporté le voyage (j'ai conservé les pétales, très odorants, en petit tas) mais les deux pivoines si, entourées de branches de cotonéaster, vert grisé et fleurettes roses. Je regarde le bouquet, posé près de mon ordinateur, d'une beauté sans mots, extrême, absurde : la vie comme le bouquet, absurde, gratuite, belle. Je ne saurai jamais le dire, je passerai ma vie à essayer d'exprimer la beauté suffocante du bouquet qui est de même nature que la beauté de la vie, et il faudra des milliers de phrases pour approcher seulement de loin en loin cette impression fugitive.

Jeudi 9 juin 2011

Hier, je reçois la revue de l'IMEC (auquel je n'ai plus grand-chose à donner), et avec elle une plaquette de J.-B. Pontalis intitulée *Oublieuse mémoire*. Je frémis, gourmande, devant un texte si proche de mes préoccupations actuelles et projette de le mettre dans mon sac à main pour le lire dans l'avion – court voyage à Marrakech pour un mariage. Le téléphone sonne pendant que je pose le livre quelque part. Ensuite, au moment du départ, je le cherche en vain. Je fais plusieurs fois le tour de l'appartement, vide entièrement la corbeille à papier : disparu. Le désespoir grandit : *Oublieuse mémoire* est égaré, mon étourderie renouvelle mon tourment, j'ai perdu le livre qui parle de l'oubli et donc de ma perte, livre sur la mémoire – ironique mise en abyme... Envie de pleurer, de crier, je suis soudain très déprimée, atteinte : la douleur vient d'être réactivée.

Arrivée à l'aéroport, je constate que je l'ai mis sans m'en rendre compte dans la valise. [17 juin – C'est ainsi depuis quelques années, la mémoire immédiate fonctionne moins bien. Avant, j'avais conscience de chaque geste, comme si j'étais en état d'extrême vigilance à tout instant. À présent, je ne sais plus si j'ai fermé une porte, si j'ai posé un objet, si – mais après tout ce sont des manifestations habituelles du vieillissement.] Je lis la plaquette dans l'avion, pas extraordinaire mais, dans mon état présent, très stimulante.

J'étais à Marrakech il y a huit ans (dixit mon passeport), pour un mariage aussi (pas banal d'aller à Marrakech pour un mariage ; à croire que c'est l'année des répétitions...). Hier soir, au bout de la place Jamaâ El Fna, je reconnais l'entrée de la rue qui conduisait à mon hôtel et un nom surgit dans mon esprit : *Dar Mimoun*. Je ne sais ce qu'il désigne, probablement l'hôtel, ou son adresse, pas moyen de vérifier. Mémoire associative. Cette réminiscence vient peut-être faire écho aux pensées provoquées par la lecture de Pontalis et à ce que m'a raconté une amie quelques jours plus tôt : elle avait besoin de

retrouver le nom d'un notaire qui avait établi son contrat de mariage, des années auparavant, à l'étranger, et de façon stupéfiante, ce nom aux consonances inhabituelles lui était immédiatement revenu, avec seulement une erreur sur une lettre. Toujours cette idée que tout serait là... comme ce *Dar Mimoun*.

Cependant : mon expérience d'écrivain m'a appris à quel point notre attention est sélective. Dès que je commence à travailler sur un sujet, j'ai l'impression que le réel généreux se met à m'offrir une profusion d'informations utiles. J'utilise souvent l'image de la pêche miraculeuse : de la mer abondante, mille poissons sautent d'eux-mêmes dans la barque de l'écrivain au travail. Mais c'est une illusion : le réel présente en permanence un foisonnement fantastique dont notre attention ne sélectionne qu'une minuscule partie. Dans la richesse de la proposition, nous prenons seulement ce qui nous est immédiatement utile.

Ainsi de la mémoire. Certes, il est possible que tout soit là, quelque part, que rien ne s'efface... Mais de cette réserve profuse, très peu est disponible. Le nom du notaire revient quand il est nécessaire, et *Dar Mimoun* par association, parce que je suis retournée sur les lieux... Mais tout le reste ? Hors de portée. Donc je ne peux être consolée de savoir qu'il y a trace mnésique de tout si de cette trace je ne soupçonne même pas l'existence et s'il faut cette « attention » du regard rétrospectif intéressé pour en retrouver l'accès.

Le récit que notre mémoire propose de notre existence ressemble aux romans : lorsque je lis que « Pierre portait ce jour-là une épée au côté », je sais que cette épée aura une fonction plus loin, et si « Mathilde rayonnait dans sa robe de bal », cette beauté aura son importance au cours de la soirée. Pas d'information inutile (fût-ce en vue d'un effet de réel). Nous savons que, dans la réalité quotidienne, mille fausses pistes s'ouvrent à chaque instant, mille petits événements retiennent notre attention qui n'auront pas de suite, et les romanciers du flux de conscience se sont justement attachés à donner l'illusion de la vie en sachant livrer les informations inutiles, ou sans débouchés... Dans le journal, même gratuité de l'information, tout-venant des jours que la mémoire ne peut retenir car son mode de construction est celui du récit romanesque : elle ne conserve que ce à quoi le futur a donné du sens. [17 juin – Elle conserve aussi ce qui permet de fabriquer l'illusion identitaire, les éléments qui autorisent l'édification d'une histoire mythique de soi.]

Deux corollaires :

J'ai toujours aimé et trouvé riche de sens cette idée que j'ai rencontrée chez Sartre (mais elle vient d'ailleurs je crois, de la psychanalyse peut-être) : le futur, on voit à peu près à quoi il ressemble, mais on ne sait pas ce que le passé nous réserve. Le journal était cette promesse de surprise du passé.

Dans *L'Écriture du désir*, je racontais la découverte, en 1999, jc, d'étoiles [17 juin – en fait, de nouvelles lunes autour d'Uranus] dont on avait ensuite constaté avec étonnement qu'elles figuraient déjà sur une photo ancienne de ce coin du ciel. Mais on ne les avait jusqu'alors pas vues *parce qu'on ne les cherchait pas*. Pour voir, il faut s'attendre à voir. Qui sait combien d'étoiles pas vues il y avait dans le journal, que j'aurais découvertes ensuite ?

Vendredi 10 juin 2011

Dar Mimoun existe, mais c'est un restaurant (où j'ai dû aller). Cependant, ma mémoire associative n'avait pas tout à fait tort : la maison d'hôte où je logeais (je l'ai cherchée) s'appelait *Dar Limoun*...

Discussion avec P. auquel je n'avais pas encore expliqué la forme de journal donnée à ce texte, et qui me suggérait d'écrire un mélange de fiction et de réflexion comme j'en ai un peu la spécialité dans mes essais, mais en développant cette fois surtout la dimension fictionnelle. C'était un étrange et amusant renversement de positions car il est grand défenseur des écrits personnels, auxquels je me suis toujours vivement opposée. Mais non, impossible de fictionnaliser. Ce qui m'intéresse dans ce livre, c'est l'exacte vérité. Je ne pourrais supporter d'y introduire du mensonge, du moins du mensonge qu'on ne distinguerait pas de la vérité : cela me paraîtrait aussi absurde que de mentir dans un journal et... répréhensible (?). À peine m'autorisé-je à remodeler quelques phrases, à changer un mot, même pas à ajouter une idée sans signaler la date de sa conception. J'ai toujours éprouvé de l'irritation pour la présomption de ces écrivains qui imaginent que leur vie insignifiante (comme la mienne, comme la plupart des existences) mérite livre. Si j'y viens, c'est qu'ici l'événement est extraordinaire et, hélas, sans modèle. Pour cela, il vaut d'être exploré, mais le récit doit en être véridique.

Chaque écrivain connaît cette souffrance : on a écrit une phrase ou un paragraphe qui, pour une raison quelconque, se perd – par exemple, l'ordinateur fait des siennes et l'efface. Ensuite, impossible de retrouver l'exacte formulation et, quoi qu'on fasse, sentiment de perte irréparable, la seconde version paraît toujours moins précise, moins juste, moins belle que la première...

Je ne parle évidemment pas de l'épouvante suprême : la perte d'un manuscrit entier...

[12 août – J'ai lu (relu ?) *Paris est une fête* pour retrouver le passage sur les manuscrits perdus d'Hemingway, dont j'avais un souvenir très vague. Sa femme, voulant lui faire plaisir, comptait les lui apporter à Lausanne où elle le rejoignait et elle les avait tous pris pour qu'il pût continuer à travailler. À la gare de Lyon, sa valise lui fut volée. Hemingway évoque très sobrement son impossibilité de croire qu'elle y avait aussi joint... les doubles (il a pris un train et est retourné chez lui pour le vérifier). S'être si prudemment prémuni contre le malheur et en être frappé quand même... Réaction pré-freudienne, il n'interprète pas le double acte manqué de sa femme : qu'elle ait pris *aussi* les doubles et qu'elle se soit laissé voler. Je ne sais si à sa place j'aurais cru à une pure malchance. Convaincu qu'il ne pourrait plus jamais écrire, il eut la surprise de comprendre, un jour qu'il disait à quelqu'un, *pour le réconforter*, qu'il allait s'y remettre, que c'était vrai. Cette perte affreuse est néanmoins survenue quand il était peu âgé : il n'y avait que des écrits de jeunesse.]

Cigognes en sentinelles au-dessus du quartier des ferblantiers.

Lundi 13 juin 2011

Rencontré au hasard de la fête de mariage, un jeune homme qui vit à Marseille. Il connaît parfaitement le quartier de mon enfance, Saint-Louis, nous évoquons l'aqueduc, le cimetière, la colline – la colline surtout, car il m'apprend qu'une de ses connaissances a réalisé un documentaire intitulé *Sur le petit pré* : or nous ne sommes guère nombreux à savoir exactement de quel pré, au flanc de quelle colline, il s'agit. Nous en parlons avec exaltation car il y a quelque chose d'étonnant à devoir venir jusqu'à Marrakech pour évoquer ces lieux dont je viens de parler dans mon *Baiser* et sans doute aussi dans le portrait de mon père (je ne sais plus). Il me dit que les grottes ont été condamnées, il connaît le promontoire (le « Belvédère », dit-il – sans doute) sur lequel nous allions le 14 Juillet voir le feu d'artifice. À ce point de précision, mon émotion est extrême. En reprenant la discussion avec ses parents et lui hier soir, je finis par comprendre qu'une bastide, dont il m'avait parlé la veille et que je ne me rappelais pas, est en fait la maison dans laquelle vivaient des camarades de lycée, les S. Leurs parents, médecins, avaient fait du rez-de-chaussée leur cabinet. J'ai des souvenirs émus de leur bateau à l'Estaque, sur lequel, avec mon cher fiancé de l'époque, nous allions passer des soirées.

Il me dit que ce petit pré n'existe plus : je ne sais pas, je suis repassée devant lors de la visite avec mon frère, fin avril, mais j'avais sans doute trop à regarder pour tout remarquer et mémoriser.

Une fois qu'on est parti si loin, depuis si longtemps, on est tout étonné que de tels endroits aient une existence véritable – c'est-à-dire attestée par d'autres. Encore y suis-je retournée il y a peu : sinon, je suppose que la surprise eût été plus forte que cette colline existe ailleurs que dans mon imagination. Lorsque les lieux de l'enfance sont modestes, sans éclat, sans notoriété, lorsqu'ils sont si personnels, le souvenir les déréalise autant que s'ils étaient objets imaginaires (le fait de partager cette mémoire avec sa famille ne suffit pas à corriger leur irréalité). Ils acquièrent un statut onirique. Ainsi comprends-je

l'exaltation qui me venait en les évoquant avec ce garçon : j'éprouvais un étonnement émerveillé qui me donnait envie de lui demander « Que fais-tu dans mon rêve ? ».

18 juin 2011

Jour de très fortes émotions et d'angoisse extrême. Je vais essayer de raconter dans l'ordre. Je suis revenue avant-hier dans ma maison des champs – me remettre au centre de moi-même, reprendre le travail, visiter mon jardin. Une tempête faisait pleurer les volets mais je ne m'en plaignais pas : la terre a souffert du printemps très sec. Ce matin, on frappe à ma porte, côté route. Mon voisin venant généralement par le jardin, je m'étonne : les visites sont plutôt rares ici. À travers la vitre de la porte d'entrée, j'aperçois un homme, le visage maussade. Il n'a pas l'air de vouloir me vendre des panneaux solaires. Quand j'ouvre, il hoche la tête en guise de salut et me demande si je suis bien B.C. Bien que je n'aie que très peu de ressemblance avec moi-même (Kafka !), j'acquiesce. Il attend je ne sais quoi, bredouille un peu puis me dit qu'il « pourrait m'intéresser ». Bouffée d'adrénaline. Cœur affolé. Si c'était dans mes habitudes, je m'évanouirais. Ensuite il se tait et me regarde fixement. Je suis à peu près sûre qu'il a dit *avoir* des choses qui pourraient m'intéresser, et sur le coup j'ai entendu qu'il détenait des objets, mais maintenant je réalise que ces choses pourraient n'être que des informations – ce qui serait déjà beaucoup. « Je peux entrer ? » Non.

Non, car soudain j'ai un peu peur. Qui est-il ? Que veut-il ? En quelques secondes je suis envahie par ce sentiment de viol que chacun mentionnait comme une évidence et que je n'éprouvais pas. Et aussi : je ne peux m'empêcher de repenser à cet homme qui m'avait appelée de Grenoble à propos de mon journal perdu dans les années 1980 : même hésitation dans la voix de celui-ci, même violence de la situation.

Maintenant qu'il est parti et que je peux détailler plus calmement mes impressions, je constate combien d'éléments se sont cristallisés en quelques instants qui rendent le personnage inquiétant (je ne me rappelle pas ou n'ai pas remarqué comment il était vêtu, mais négligé je crois) : « violeur », il a peut-être lu mes journaux, ou une partie au moins ; maître chanteur : que désire-t-il ? ; et quelque chose comme

pervers ou prédateur : car, possédant ou sachant sans doute où se trouvent les objets auxquels je tiens le plus au monde, il a un affreux ascendant sur moi, ce que je déteste au-delà de toute expression. Mais que veut-il ?

Le fait est que mon refus de le laisser entrer était peut-être une erreur atroce. Mais le devais-je alors que j'ignore absolument ses intentions et que la situation le rend si puissant ? Fallait-il le retenir ? Vision épouvantable, qui repasse en boucle, de son dos qui s'éloigne... Car il est parti aussitôt. Je l'ai appelé, « S'il vous plaît ! » (grotesque !), il s'est juste retourné pour dire « Je reviendrai » et il a rejoint sa voiture garée dans le chemin qui mène à l'étable des ânes. (Et dire que je ne sais même pas reconnaître la marque d'une voiture !) Qu'aurais-je dû faire ? M'accrocher à sa veste ? Je suis dans un état pitoyable et tourne en rond. Revenir quand ? Je ne peux même plus quitter la maison. J'avais pourtant tant de choses à faire à Paris. L'idée que mes malles existent encore, intactes peut-être, me bouleverse. Dois-je avertir la police ? Mes voisins ? Attendre ? Moi qui suis si terriblement impatiente. Il ne reviendra peut-être même pas.

[30 juin – Je me demande si j'avais dit que j'avais cinq ânes ? Parfois six ou sept, en fonction des naissances.]

Idee affreuse : et si c'était du bluff ? J'avais mis des affiches dans les parages, tout le monde ici sait qu'on a volé mes malles. Et si ce type voulait juste entrer, faire connaissance ? Je ne peux y croire, mais... garder l'alternative à l'esprit.

Qui eût cru que des nouvelles de mes malles ne me feraient pas immédiatement sauter de joie ?

23 heures. Impossible de dormir... Mille suppositions. Aucune ne s'impose. Espoir fou et inquiétude.

Je m'étais habituée à l'amputation. J'étais debout contre le vent, sans attaches, mais l'oubli gagnait et avec lui l'apaisement. Tout est relancé à cause de cette nouveauté : l'espérance. Elle demanderait un réajustement complet de mes émotions, mais je n'ai encore aucune assurance. Confusion. Jusqu'à ce matin, il y avait quelque chose de si

radical dans ma situation qu'elle en était d'une certaine manière simple : je devais m'accommoder de ce dénuement, obligation violente, de l'ordre de la survie, mais claire. Alors qu'à présent je ne sais plus que ressentir : de la joie ? Mais rien ne me garantit que les malles reviendront...

Nuit blanche devant moi, autant raconter deux choses que, dans mon désir d'en finir avec ce journal extime, je n'aurais pas rapportées. Il y a deux jours, un ami m'appelle que je n'ai pas vu depuis plus de un an. Il s'étonne de ma voix fluette, « petite voix », dit-il. Je prétends que je n'ai pas beaucoup parlé ce jour – ce qui est faux, j'ai eu plusieurs conversations téléphoniques. Mais sa remarque m'inquiète : l'ombre s'est-elle à ce point déposée sur moi que ma voix la révèle ? Je me dis que c'est parce que je déteste le téléphone... mais en fait je redoute l'effet de la mélancolie – installée à mon insu ? Non, je ne veux pas le croire.

Hier, je discute avec mon ancien compagnon, évoque un écrivain que nous connaissions vaguement, il y a longtemps, dont je suis en train de lire les derniers romans et j'en fais l'éloge. Oui, il s'en souvient, l'avait croisé lors d'un Salon du livre, douze ou treize ans plus tôt, et cet homme avait déclaré m'être très reconnaissant parce qu'à une époque de grand désarroi, j'avais lu un de ses manuscrits et l'avais persuadé de continuer à écrire. Je n'en reviens pas. Que j'aie oublié l'avoir encouragé un jour, pourquoi pas. Mais que j'aie même lu un manuscrit ? Que nous ayons été assez proches pour cela ? Exactement le genre de constat d'amnésie qui me bouleverse. Mon existence ressemble à un rivage de sable sur lequel je forme des dessins, figures de rêve et châteaux éphémères, aussitôt balayés par la vague nouvelle. La vie s'obstine, puissante, belle, mais ses traces ne cessent de s'effacer.

[30 juin – Cela me rappelle ce dessin très amusant et si juste que m'avait offert Sempé, au début des années 2000, et dont je me demande depuis mon tsunami si je l'avais mis dans les malles ou s'il gît sous quelque pile de documents dans ma bibliothèque. On y voyait une petite bonne femme tournant en rond sur le rivage – ses pas creusant le sable, mon nom au-dessous, jc – et, dans une bulle représentant ses pensées obsessionnelles, un livre. C'était bien moi, attrapée par le génie du dessinateur.]

19 juin 2011

Ce matin, après ma nuit blanche, très tôt il était là. Il n'a pas frappé je crois, je l'ai... senti. Sans doute parce que je l'attendais (l'espérais). À travers la vitre de la porte d'entrée, soudain je l'ai vu.

Sentiments contradictoires : le soulagement de n'avoir pas rompu le fil, pas manqué l'occasion, et la peur. « Je peux entrer ? » Cette fois j'ai promis : « Pas encore. » J'étais gênée par le soleil levant et par ma myopie que la fatigue aggrave toujours. Il m'a dit : « Vous n'avez pas confiance. » Tellement absurde que je n'ai rien trouvé à répondre. Il a une façon de regarder étrangement intense, comme s'il attendait quelque chose, ce qui n'est pas très rassurant. Puis il a eu une longue phrase concernant le reportage à la télévision régionale, dans lequel on sentait combien j'étais affectée par ces deux malles perdues. Il a souri. Un sourire assez gentil, mais je ne savais pas (ne sais pas) s'il essayait de me tranquilliser ou s'il est vraiment gentil. Rien dans sa phrase, dans ses mots ou sa voix, qui me renseigne sur lui (si ce n'est que c'est un fumeur). J'avais du mal à parler. Il a ajouté que j'avais donc beaucoup de journaux. Aïe. D'un côté cela ne prouve rien concernant le fait qu'il y aurait vraiment accès (s'ils sont rangés dans des *malles*, c'est que les carnets sont en effet assez nombreux) ; de l'autre, suggestion cruelle : il y aurait mis le nez...

Cette nuit, j'ai décidé qu'il fallait me montrer aimable. Trop mauvais souvenir de l'homme de Grenoble, il ne faut pas décourager celui-ci. Mais ce n'est pas facile car sa démarche pour l'instant me paraît plutôt bizarre – incompréhensible même. S'il était franc, il se comporterait différemment. Je sens bien qu'il attend quelque chose, qu'il joue. Je lui ai demandé comment il savait que j'habitais ici. « Je vous le dirai. » Pervers ?

Je l'ai invité à entrer tout en éprouvant, en plus de la crainte, un vif sentiment de culpabilité : mon père aurait dit que j'étais folle, et la fillette sérieuse en moi s'en voulait de ce geste imprudent... Mais je ne pouvais pas prendre le risque de le laisser filer. Au passage j'ai pris

le téléphone : le premier numéro du répertoire étant celui de mes voisins, en cas de problème je n'aurais qu'à appuyer sur une touche pour qu'ils entendent ce qui m'arrive. Nous nous sommes assis à la grande table. Il était embarrassé, ce qui ne me tranquillisait guère. Je lui ai proposé un café, pour nous occuper, agir comme si la situation était normale. Mon cœur battait follement, en continu – autre évanouissement manqué. Il m'a administré un nouveau sourire gentil et m'a demandé de lui pardonner s'il m'inquiétait (s'il m'inquiétait !), que ce n'était pas son intention. En substance. J'en ai sans doute été rassurée, en effet, et peut-être aussi furieuse d'être si lisible, puisque mon sentiment a viré : soudain j'ai été saisie d'une bouffée de colère, énorme, intense, je l'ai haï, j'aurais pu le frapper si je pouvais frapper.

M'est revenu le souvenir de celui que j'appelle mon harceleur. À Caen, un homme me poursuit depuis cinq ou six ans. La première année, deux mois après le Salon du livre de la ville, il est venu à l'université, m'expliquant qu'on pouvait se marier, qu'après que je l'avais regardé avec insistance lors de mon intervention au Salon (?), il s'était senti sollicité, etc. Depuis, il est revenu chaque année. Au début j'ai eu peur. J'avais surtout peur de retourner seule dans ma maison des champs. Puis j'ai travaillé contre la peur (il y aurait beaucoup à raconter), je me suis calmée, et lorsqu'il est réapparu au Salon suivant je me suis mise en colère et l'ai fait fuir. Car dans un second temps le harcèlement a provoqué en moi une réaction surprenante, une fureur qui me saisit à présent chaque fois qu'il s'adresse à moi. Peut-être à cause de l'atteinte à ma liberté : il fait intrusion dans ma vie, tente de s'y imposer, me prête des affects – insupportable, je rue comme un animal qu'on essaie d'entraver. Bref. Après deux ans de discrétion, cette année, en mai, il était là, au beau milieu du premier rang, et ensuite juste en face de la sortie de la salle, dans le couloir. Quand il est venu me parler et que je l'ai éconduit, il m'a dit que pourtant je l'avais regardé et lui avais souri...

Raphaël – il m'a dit son prénom, pour me rassurer sans doute – faisait des commentaires agréables sur ma maison – la découvrir-il vraiment ? J'ai bien pensé lui poser une question-piège, pour voir s'il savait comment était configuré l'étage par exemple, mais je n'ai pas trouvé laquelle.

Je ne voulais pas trop lui donner d'emprise sur moi mais j'ai quand même avoué combien j'étais blessée par la disparition de mes carnets qui constituait en effet une perte considérable. Il a dit avoir remarqué que j'écrivais souvent à propos de la mémoire. Je ne lui ai pas demandé où. Main de fer broyant mon cœur. Je ne me souviens pas avoir tant parlé de mémoire dans mes carnets. Mais de quoi me souviens-je ?

La conversation a pris ensuite un tour assez décousu. Il m'a raconté une histoire de perte de photos dont, sans doute à cause de sa façon de parler – *vibrante* ? –, j'avais l'impression qu'elle lui tenait terriblement à cœur mais tout y était confus. Il a une diction assez heurtée. Mais c'est peut-être que j'écoutais mal. Je me sentais comme un chasseur à l'affût, quand la bête peut détalier en un clin d'œil. Et comme un équilibriste : nourrir la conversation mais le laisser venir, ne pas pleurnicher mais dire ma souffrance, ne pas me fâcher mais ne pas paraître faible... Raphaël lui-même me donnait l'impression de danser d'un pied sur l'autre. J'ai fini par demander : « Vous me voulez quoi ? » Et lui, après quelques secondes de silence et à mon vif étonnement, m'a répondu qu'il était heureux de rencontrer l'auteur de *L'Écriture du désir*. Cela n'a pas apaisé mon inquiétude, au contraire : ne cherche-t-il pas précisément à jouer avec mon désir ? Je lui ai proposé de faire un tour dans le jardin. J'espérais me mettre à l'abri en sortant – absurde car, quoique ouvert à tous les vents, mon jardin fait l'effet d'une chambre de nature, on s'y sent dedans-dehors, en tout cas pas plus protégé que dans l'arène d'une pièce.

Il a admiré le bassin, les poissons rouges, les nénuphars, le hêtre pourpre qui battait doucement sur les souffles, il se retournait sans cesse vers moi pour m'asséner son sourire radieux, m'a demandé deux ou trois fois de ne pas avoir peur – mais je n'éprouvais pas vraiment, ou pas seulement de la peur, car maintenant il y entrait aussi beaucoup de colère, d'étonnement et d'attente.

Soudain il a regardé sa montre et m'a annoncé qu'il devait partir. Avant que j'aie le temps de réagir il a ajouté qu'il reviendrait dans l'après-midi.

J'ai appelé P. pour lui dire que je ne pouvais pas rentrer tout de suite, lui raconter l'apparition de Raphaël et le décrire (au cas où on me retrouverait découpée en rondelles). P. ne croit pas qu'il m'ait donné son véritable prénom. Probable. Je vais essayer de dormir un peu. J'ai mis l'alarme.

Une dernière chose : en composant le numéro de P. sur mon nouveau téléphone *tactile*, j'ai fait à deux reprises une fausse manipulation et le numéro de mon père s'est affiché puisque, comme je l'ai déjà noté ici, je n'ai pas voulu l'effacer de mon portable. Bien que j'aie raccroché tout de suite, j'ai reçu dans l'instant un message qui demandait *Tu es ?* Je m'en suis excusée (*Erreur, tu as le numéro de mon père mort il y a cinq ans que je n'ai pas effacé*), et on m'a répondu : *Ahhh sympathique*. Cette farce de la mémoire (celle de mon téléphone) m'a presque fait rire.

Ce *lapsus digitalis* s'explique peut-être par le sentiment de culpabilité

que j'ai éprouvé quand j'ai invité Raphaël à entrer. Je suis décidément frappée de constater à quel point mon surmoi semble avoir été structuré pour me donner un puissant sens de la responsabilité *envers moi-même*, qui ne souffre pas la mise en danger. J'ai repensé à une séance de nage en Martinique, avec mon ami E. : sans mesurer la distance, nous avons décidé d'atteindre un îlot, dans une mer inconnue et peut-être dangereuse, et, pendant l'interminable progression vers notre destination puis pendant le retour, dominait en moi non pas la peur mais la culpabilité, confusément associée, comme chaque fois que je prends un risque inconsidéré, à la figure de mon père. Il est possible qu'ici se révèle ma position d'ainée – je viens de faire un nouveau lapsus que j'ai aussitôt corrigé et que rien n'explique sur le clavier : j'avais écrit *aimée*, que seule une lettre distingue d'*ainée*. [12 août – Non ! il y a aussi cet évident accent circonflexe, *âinée*, dont je me rends compte seulement maintenant que je l'avais omis – j'y tenais, à mon lapsus...] L'ainée donc, celle qui non seulement porte en partie la charge des autres enfants mais en premier lieu celle d'elle-même – et qui n'est donc portée par personne, peut-être. Prends soin de toi, dit la voix parentale, que je puisse veiller sur les plus petits... Jeune vieille, vieille jeune, ai-je toujours été. Correctif : mais si j'ai su prendre soin de moi-même, c'est, aussi, que j'avais été suffisamment *aimée*.

17 heures. Dormi deux heures. Durant ma sieste, je me suis dit que jusqu'à présent j'avais affronté la « mécanique impersonnelle des circonstances » (Simone Weil) qui avait produit ce malheur. Un tsunami privé, avec le sentiment décourageant que je ne pouvais rien en tirer tant il dépassait mon champ d'action. Est-ce mieux à présent que je peux agir ?

J'ai pensé aussi : cette mémoire perdue m'a rendue sensible au fait que le présent est constitué d'une incroyable stratification de couches de passé, qu'il est constamment traversé de mémoire. Qu'est-ce qui en fait cependant du *présent* ? Qu'il soit, contrairement au passé, *l'espace de mon action*.

Si je ne me suis pas effondrée le 11 mars, c'est que mon identité, justement parce qu'elle est seconde face à mon pouvoir d'agir, peut survivre à la perte de ma mémoire écrite. J'ai retrouvé dans mes notes cette citation de Lévi-Strauss, dont je ne sais si elle est littérale : « L'identité, cette histoire que nous nous racontons sur nous-mêmes, sur la base de quelques événements ou faits que nous estimons significatifs, est de nature mythique. » Oui. Le mythe, atemporel, fixe, stable, descriptif, n'incite pas au mouvement. L'identité n'est que cette

parole arrêtée.

Agir : comment ?

21 heures. J'ai dû cesser d'écrire quand j'ai entendu frapper. Il était là. Avec à la main... un bouquet de fleurs des champs. Il m'a dit que je parlais si bien des bouquets. L'ai-je fait dans mes carnets ? Dans mes livres, j'en suis sûre. Et toujours son sourire désarmant. En tout cas, il n'est pas sale ou négligé, comme je l'avais d'abord cru. Il m'a tendu une bouteille de vin, « pour l'apéritif ». Bon. Sur son visage alternaient des mimiques pleines de candeur et d'autres inquiétantes. Impossible d'arrêter une interprétation concernant son état d'esprit ou ses intentions. Je prenais garde de me tenir à distance pour ne jamais le frôler, j'aurais eu horreur d'un contact.

J'ai servi deux verres. Contrairement à ma première intention, minimiser la perte pour lui donner moins de prise sur moi, j'ai donc pris le parti, puisque je ne le comprends pas ni ne peux me figurer ce qu'il veut, de jouer franc jeu. Comme chaque fois que j'évoque mes malles, j'avais la chair de poule. Je lui ai parlé des premiers journaux, des lettres d'amour perdues, du fait que j'étais constamment amenée à me demander « Quelle importance au fond ? » puisque je n'avais pas l'intention d'en faire quoi que ce soit (sans doute une manie d'écrivain : toujours se demander ce qu'on peut *faire* d'un écrit), et qu'en même temps la réponse s'imposait chaque fois, évidente et obscure : ces pages et ces lettres auraient disparu en même temps que moi, je les aurais probablement presque toutes détruites, mais pour l'instant elles étaient comme ma chair, une part de moi, leur existence n'étant ni plus ni moins précieuse que moi-même et, comme mon corps, certes vouées au néant mais pas avant terme ! Je me rendais compte de la maladresse de ma formulation. *Ni plus ni moins que ma chair* : il y a là une vérité d'avant toute pensée qui est difficile à exprimer. De même qu'on ne se demande jamais « Quelle importance, au fond, d'être vivant ? », il est évident que les écrits intimes et les lettres, charnels, ont une valeur inestimable.

Il m'écoutait avec attention mais j'ignore s'il comprenait un traître mot à tout cela. Il a enchaîné en bredouillant plusieurs demi-phrases où il insistait sur la violence des pertes, reparlant des photos qu'il avait lui-même perdues un jour. Essayait-il de remuer le couteau dans la plaie, de me faire « sentir la chaîne » ? Puis, comme il s'enlisait, il a sorti de sa poche *L'Écriture du désir* et me l'a montré : il avait souligné au crayon *presque chaque ligne* ! Cela m'a fait une impression épouvantable. Que peut signifier le soulignement s'il s'applique à chaque ligne ? Horrible attention d'un lecteur dément ? J'ai eu une

pensée fugitive pour l'écrivain fou de *Shining*...

Je me rends compte que je ne parviens même pas à le *voir* : mon émotion fait écran. Son sourire est tellement étrange, inquiétant et désarmant, mais moins que son regard... têtue. En tout cas il ne s'agit pas du gars perdu et désœuvré d'un village voisin – non, bien plus bizarre. Au bout d'une heure (plus ? moins ?), il est parti comme à regret. On dirait qu'il obéit à un plan fixé d'avance, qu'il mesure ses apparitions. J'ai donc encore été obligée de lui demander quand il reviendrait. « Demain ? » Malgré son ton interrogatif, il n'a pas attendu ma réponse.

21 juin 2011

Pas pu écrire depuis vingt-quatre heures et j'ai peu de temps pour le faire aujourd'hui.

Hier il n'est pas venu de la journée. J'en ai pleuré. Ne pouvais rien faire. J'ai passé mon temps à arracher les mauvaises herbes tout en allant constamment vérifier qu'il n'attendait pas à la porte côté route. Je revivais la disparition : mais comme si, en risquant de se reproduire, elle attaquait une chair fragilisée par la première expérience, sa violence était maintenant insoutenable. Je passe sur les états de désespoir divers et continus traversés au fil des heures. Je ne pouvais même pas écrire. Affronter le désastre exige qu'on bande ses forces et qu'on tienne. Mais l'espérance, monstre cruel et mou, empêche qu'on puisse adopter une posture intérieure ferme.

Un moment je me suis demandé si je ne devais pas appeler les gendarmes. Cependant je risquais ainsi de tout gâcher. Et leur dire quoi ? Qu'un homme prétendant se prénommer Raphaël et savoir quelque chose de mes malles était venu ? Trop peur de tout perdre (tout *reperdre*).

En fin d'après-midi, mes mains étaient en sang et mon jardin presque parfait. Comme je n'avais pas mangé, la tête me faisait mal et je me sentais au bord de l'évanouissement. Vers 5 heures je me suis assise devant un thé et des biscuits. J'ai dû passer une heure les yeux fixés sur la porte de la cuisine : vitrée dans sa partie supérieure, elle reflète de biais la porte d'entrée et me permet de voir si quelqu'un s'y trouve. Moment d'hypnose. Mes yeux appelaient Raphaël, mon cerveau, dans une sorte de suprême effort psychique, se tendait vers lui (vers son idée), voulait susciter sa présence, l'obliger à se matérialiser... Je me demande si j'ai déjà désiré quelqu'un avec cette violence. Et comme je le haïssais !

Lorsqu'il est enfin apparu, j'ai d'abord cru à une hallucination – reflet sur la vitre d'un corps posté derrière une autre vitre : n'avais-je pas fini par délirer ? Mais non, l'image était stable, bien réelle. Je suis

allée ouvrir, souffle court, et il est entré sans un mot. J'aurais aimé laisser éclater ma colère. Mais après tout il n'avait pas donné d'heure, n'est-ce pas ? Puis je me suis sentie épuisée. Maintenant j'incline à penser que son absence a été calculée. Quand il a dit « On finit le vin ? », je lui en ai été reconnaissante. Et je lui en ai voulu de cette gratitude. Et je me suis sentie décontenancée par son sourire charmeur. Et toute l'énergie de l'attente était retombée, j'aurais voulu que rien ne se passe, que rien ne se dise, que le temps s'arrête. Il fallait que je retrouve des forces pour l'affronter.

Le vin presque à jeun m'y a aidée. Je lui ai demandé s'il s'amusait bien avec moi. « Pourquoi pensez-vous ça ? » Voilà trois fois qu'il venait et je ne savais toujours pas ce qu'il me voulait. « Seulement du bien. – Mais je vais beaucoup mieux. – J'en suis content. – Merci. »

Et le reste à l'avenant. La conversation était trouée de silences, j'avais l'impression que l'expression de son visage ne correspondait jamais à ses paroles. Seul le sourire, utilisé comme... une arme ? le sourire revenait régulièrement, presque toujours hors de propos. Je ne sais quel âge il a. Quarante-cinq ans peut-être. Voilà longtemps que je ne sais plus attribuer un âge. Plutôt grand et très mince. Il portait un de ces jeans dont je croyais la mode passée, assez large et retenu par une ceinture qui le fronce, ce qui donne l'impression de la finesse du corps au-dessous. Un prédateur ?

De peur qu'il ne s'enfuit à nouveau, j'ai cherché quelque chose à lui raconter pour le retenir, faire comme si, comme si cette situation était normale, possible, et puisque la veille il avait mentionné des photos perdues, j'ai évoqué la « valise mexicaine » de Robert Capa, dont on parle beaucoup dans la presse récente et qui évidemment me touche. Il ne savait pas de quoi il s'agissait, je le lui ai dit. Après avoir photographié la guerre d'Espagne, en 1939 Capa avait fui l'Europe en abandonnant tout derrière lui. Son assistant rangea alors ses négatifs dans une valise qu'il confia à un diplomate mexicain. Et on n'en entendit plus parler pendant des décennies. Dans les années 1990, deux ou trois changements de mains, et on prévint l'International Center of Photography de New York de l'existence de la valise : pas de réponse, sans doute parce que personne n'y croyait. Puis, très récemment, un commissaire anglais avise le courrier qui traîne sur un bureau de ce centre et se persuade qu'il s'agit du trésor retrouvé. Ça l'est. 2011 : surgissement de la valise mexicaine dont on présente le contenu aux Rencontres photographiques d'Arles.

Je crois qu'en plus de le retenir, j'essayais aussi de lui suggérer d'en faire autant et de me rendre mes malles... Il m'a demandé si j'aimerais

qu'elles réapparaissent dans soixante-dix ans. Y avait-il de la cruauté dans sa voix ? Non, je n'aimerais pas du tout être livrée sans tri aux regards curieux. À quoi bon d'ailleurs ? Cela ferait peut-être plaisir à mes lecteurs du futur, s'il en existe, mais pour moi, quelle satisfaction d'imaginer cette possibilité aujourd'hui ?

J'ai encore expliqué : dans ces malles, *comme il le savait*, il n'y avait pas que des carnets de travail mais aussi de l'intime ; si je regrette infiniment de ne plus pouvoir raconter avec exactitude le cheminement de ma pensée et le processus d'élaboration de mes livres, je crois que plutôt qu'un futur déballage incontrôlé, je préfère encore le silence complet sur ma biographie. Est-ce que je l'émouvais ? Il a eu un petit mouvement que j'ai peut-être mal interprété mais j'ai cru qu'il avait l'intention d'effleurer ma main posée sur la table. Son geste m'a brûlée. Je me suis levée, je lui ai demandé de partir et il a rétorqué qu'il aimerait dormir chez moi, qu'il ne m'ennuierait pas. J'ai dû le regarder avec éberluement (le mot n'existe pas, dommage, plus expressif que stupeur).

Si j'essaie à présent de détailler, je reconnais dans le sentiment qui m'a étreinte un mélange inextricable de peur, d'abord, grande peur, mais aussi de scandale – ce type venait me terroriser chez moi et avait le culot de demander à y rester –, de culpabilité bien sûr (folie de lui avoir ouvert ma porte), et encore autre chose de plus obscur : peut-être l'envie de le blesser, ou de chercher à l'atteindre, ou en tout cas de jouer une partie *contre* lui. Mais de quel moyen de pression disposé-je ?

« Partez ! » J'ai regretté le sanglot de rage qui a traversé ma voix – faiblesse. Il m'a dit qu'il dormirait devant ma porte – ce qui par ce temps et dans cette région ne manque pas de bravoure – et c'est ce qu'il a fait. Je l'ai su par la musique : il a garé sa voiture sous mes fenêtres et a passé quinze ou vingt fois le *Requiem* de Mozart. Ça m'a fait une drôle d'impression : c'était le tube de la fin de mon adolescence. Je crois qu'au début de la nuit j'avais peur de cette présence, imprévisible, obstinée, mais j'ai fini par m'y accoutumer : peut-être parce qu'elle était musicale. À un moment donné, je somnolais, et j'ai eu l'impression qu'il m'appelait par mon prénom. Je n'ai pas répondu.

Le *Requiem* a fait affluer de vieux souvenirs – une soirée sur la Sainte-Victoire avec mon amoureux et un de nos camarades, la guitare et la flûte sonnant dans l'air limpide ; une copine, Jenny, que son père battait quand elle sortait et qui sortait quand même ; la fois où, devant la foule des lycéens, malgré ma timidité, j'ai pris la parole au nom de notre « groupe femmes » lors d'une grande grève et ai ainsi découvert

les vertus de l'adrénaline ; un bistrot, en terminale, où nous nous retrouvions tous (ennui des heures lentes et vaines de l'adolescence) ; l'attente diffuse d'une vie, d'une vraie vie... Je ne le jurerais pas ce matin mais je crois que, pour la première fois, cette nuit, la nostalgie m'a effleurée. Le sentiment de l'irrémédiablement passé. Pourtant j'aime ma vie et l'imagine encore riche de surprises à venir. Peut-être est-ce cela vieillir.

Au lever, je me sentais bizarre. Quand il s'est posté derrière la porte, je l'ai fait entrer sans un mot et lui ai servi du café. Nous venions de traverser une nuit. Il m'a dit : « C'est le premier jour de l'été. » Ses yeux étaient chiffonnés comme du papier de soie mais toujours pénétrants. Il a touché ma main, furtif frôlement d'aile. Je ne sais s'il l'a fait exprès.

C'est le premier jour de l'été. J'ai (re)découvert dans ma discothèque une version du *Requiem* transposé pour quatuor à cordes, pas mal. Dans le champ, sous la fenêtre de mon bureau, deux corneilles avancent en se dandinant. Raphaël est retourné à sa voiture, je crois qu'elle est encore garée dans le chemin. Je ne comprends pas ce qu'il veut – c'est rare de ne rien comprendre à quelqu'un à ce point, de ne rien pouvoir anticiper. Que faire ?

23 heures. Je me rends compte que je ne pense à rien d'autre qu'à sa présence ici, qu'il envahit mon espace mental en créant cette attente poignante d'une issue. Depuis hier, j'ai fini par me persuader qu'il était bien le voleur. Qu'il ait lu *L'Écriture du désir* me renforce dans cette idée. Après tout, sait-on de quelle façon monstrueuse pourrait se développer l'admiration dans le cerveau d'un lecteur un peu fou ou pervers ? S'il est bien venu les chercher, reste à savoir comment il connaissait le contenu (et même l'existence) des malles cadenassées. Mais il suffit qu'il ait cherché et, tout content, il aura découvert l'aubaine de ces documents déjà rassemblés...

En début d'après-midi il s'est présenté de nouveau à ma porte. Il m'a dit qu'il avait dormi. « C'est tranquille chez vous. » Puis il a murmuré : « Les malles étaient dans quelle pièce ? » Fracas dans l'air calme. Me mettait-il à l'épreuve ? Je n'ai d'abord rien répondu, pour ne pas entrer dans son jeu, puis, d'une voix grondante (je crois), je lui ai demandé de cesser enfin son manège cruel et de me parler de mes malles. Il m'a regardée d'un air d'hypocrite surprise et a prétendu n'en savoir rien de plus que ce que j'avais expliqué dans les médias. Désespérant. On en est toujours au même point, comme si rien ne s'était passé depuis qu'il a surgi. Que faire ? Il est maître du jeu. Du reste, que s'est-il passé depuis quatre jours ? Rien.

Je devais aller dîner chez mes voisins, selon notre ancienne et délicieuse coutume : chaque fois que je reviens dans ma maison des champs, nous passons une soirée ensemble. Après une brève hésitation, j'ai décidé de ne pas y renoncer mais je ne savais comment mettre Raphaël à la porte, j'avais peur de le blesser – ce qui est idiot, après tout il n'est pas exactement mon invité. À peine a-t-il su mon projet de sortie qu'il a aussitôt dit : « Je reviens demain ? », avec, cette fois encore, un ton interrogatif et n'attendant cependant pas de réponse.

J'ai pris le parti de ne pas parler de lui à mes voisins, ils se seraient inquiétés. Cyprien, leur petit-fils de treize ans que je connais depuis sa naissance, était assis à côté de moi. Je voyais son profil, sa lèvre supérieure couverte de légers poils blonds, émouvants comme des perles de lait... et j'ai pensé que c'étaient sans doute ses derniers mois d'enfance, qu'il allait devenir adolescent, perdre cet air angélique. À cette perspective, j'ai eu encore une fois le cœur étreint. Qu'est-ce qui change en moi ? Ce serait donc ainsi, vieillir, ce lent déploiement de la nostalgie ?

La maison est calme. Une grande lune argente le champ devant ma fenêtre. Je pourrais craindre que Raphaël ne revienne plus. Mais il reviendra car il est lié à moi, je le sens, je sens qu'il attend... même si je ne sais pas quoi. C'est étrange de pouvoir, en même temps, détester quelqu'un et espérer ardemment sa présence.

S'il me rend mes malles, je ne sais comment je réagirai. Est-ce que je m'y plongerai ? Est-ce que j'éprouverai l'urgence de consulter ce passé qui a failli m'échapper pour toujours ? Je les mettrai peut-être dans un coffre-fort de banque cette fois... Il me semble que la première chose que je ferai sera de vérifier (de découvrir) la première date et la première phrase du journal inaugural. Je suppose que j'y évoque mon père qui en fut à l'initiative, comme je l'ai sans doute écrit plus haut. Aurai-je envie de m'y promener en diagonale, de passer en revue les grandes dates, les épisodes marquants ? Ou bien, rassurée mais toujours tournée vers demain, remettrai-je une nouvelle fois à mes vieux jours cette exploration de ma mémoire ?

23 juin 2011

Autre chose. Comme une autre histoire venue doubler notre duel autour des malles. Impression que nous étions deux bêtes fauves tournant dans l'arène en nous toisant, puis quelque chose s'est déplacé.

Il dort dans la chambre du fond, ma chambre d'hiver (celle qui donne au sud : plus chaude, mais dès le printemps elle est trop lumineuse le matin et je lui préfère alors sa jumelle exposée au nord). C'est drôle de trouver tant de plaisir à dormir dans une maison étrangère. (Je relis cette dernière phrase : n'est-ce pas là au contraire sa passion, s'inviter dans une maison, une mémoire étrangère ?)

Hier matin – il y a si longtemps – j'avais trouvé trois digitales glissées entre la vitre et les croisillons de la porte d'entrée. Mais personne. J'ai recommencé à l'attendre. Il ne venait pas et c'était du pur temps perdu, du temps d'attente vaine dont j'avais beau me dire qu'il s'agissait sans doute d'un calcul de sa part, je ne pouvais m'y soustraire : j'attendais. J'ai repensé à nos échanges, pour tenter de faire le point, vérifier que rien ne m'en avait échappé, quand une idée nouvelle m'a foudroyée : j'ai revu l'air innocent avec lequel il m'avait dit ne rien savoir de mes malles... et soudain j'y ai cru. Il n'était ni voleur ni receleur, mais seulement un lecteur tordu attiré par mon histoire de cambriolage. Je me suis repassé ses propos : pas un mot, autant qu'il m'en souviennne, prouvant qu'il aurait eu accès aux carnets, qu'il aurait vu ma correspondance ou mes photos. Pire encore : il n'avait jamais essayé de me le faire croire, je m'en étais persuadée toute seule...

Ainsi donc, pauvre folle, j'avais veillé à ne pas le brusquer, je l'avais laissé entrer chez moi, j'avais pris toutes sortes de précautions, avec patience... pour finir par découvrir qu'il ne détenait sans doute rien. Colère monstrueuse : j'avais traité en prince un parasite, un coucou qui ne rêvait que d'envahir mon nid, un charognard qui se repaissait probablement de ma détresse...

Il m'a fallu une grande heure pour me calmer et comprendre la raison de mon désespoir : d'une certaine façon, j'étais en train de perdre mes malles pour la seconde fois.

Rendue au sol.

Je ne sais trop à quoi j'ai occupé les heures qui ont suivi. Je me rappelle les abeilles qui s'immisçaient dans les fleurs mauves des digitales glissées derrière les croisillons, la lumière qui changeait sans cesse, le passage de la voiture du facteur, ma relecture des quelques pages écrites ici depuis l'arrivée de Raphaël – si j'avais été fidèle (or je l'avais été), rien dans ses propos, en effet, n'indiquait qu'il eût accès à mes malles...

J'attendais – mais quoi ? J'attendais.

Je ne me rappelle aucune de mes pensées. Je l'attendais et n'étais que cette attente. Vers le milieu de la journée, ne se montrant toujours pas, il était devenu ma hantise. Je crois que je ne songeais même plus clairement aux malles. Occupant mes pensées comme l'eau de la vague remplit sans reste l'anfractuosité, Raphaël était la couleur du ciel et l'âcre parfum de l'air.

Je raconterai brièvement les rapides étapes qui l'ont conduit dans la chambre où il dort, paisible, tandis que mille questions continuent de me tourmenter. Je peux juste dire : quand, à l'heure oblique, il s'est présenté devant ma porte, j'ai d'abord eu l'impression que mon corps était de verre et qu'il venait d'implorer. Avant que je me sois reprise, fixant mon visage qui devait être décomposé, il a murmuré : « Tu te souviens maintenant ? », me stupéfiant par cette double surprise, le tutoiement et la question. Me souvenir de quoi ? L'affreuse invitation, à une amnésique ! Comme je restais sans voix, il m'a prise par le bras et m'entraînant il a dit : « Dans votre jardin, dans votre jardin ! » avec, je crois, une impatience où s'entendait aussi du dépit.

Nous nous sommes assis sur les deux pierres plates qui forment une marche au bord de mon bassin et nous avons gardé le silence. Il me jetait des regards préoccupés. Au bout d'un instant j'ai perçu en lui, étrange sensation, comme une vibration, une tension de tout son corps, et j'ai eu l'impression qu'il s'apprêtait à poser la main sur moi. Affolée, je me suis levée d'un bond et j'ai retraversé prestement le jardin humide. Dans la maison j'ai supplié : « Dites-moi, dites-moi au moins si vous avez mes malles ! »

Il a eu une espèce de ricanement et a murmuré : « Mauvaise question. » Puis il s'est dirigé vers l'escalier et, se retournant, il a ajouté, plein de reproche : « Tu ne te souviens de rien ! » Il a annoncé qu'il allait dormir ici cette nuit et je savais – violente intuition –, je

savais qu'il s'en croyait le droit, que je ne pouvais rien faire pour l'en empêcher, je sentais que rien, sauf à le tuer, n'aurait pu l'en empêcher.

J'ai dormi sur le canapé de mon bureau, par intermittence, jusqu'à l'aube. Sa question me torture comme une idée fixe, « Tu te souviens maintenant ? » : qui est-il ? Me souvenir de quoi ? Je ne l'ai jamais vu, j'en suis sûre. Enfin, je crois. Si je l'avais connu, il me semble que quelque chose en lui me serait familier, ferait lever un écho, un soupçon... mais je n'ai pas la mémoire des souvenirs... Je ne sais ce qui va se passer aujourd'hui. Je m'inquiète.

2 heures. Nuit, nuit noire, je suis enfermée dans la maison ! Il m'a enfermée. Mon téléphone portable a disparu et la ligne fixe est coupée. Comment ? Je n'en sais rien mais il l'a fait. Lui entre et sort de la maison à loisir, il est plus fort que moi, impossible de le contraindre physiquement, il faudrait que je le persuade, mais avec quels arguments ? Ma peur est plus forte que la culpabilité à présent, même si je me reproche encore tant d'inconséquence. Je ne sais pas combien de temps la situation pourra durer sans que quelqu'un s'avise de mon silence. Qu'espère-t-il ? Il faut que je me calme. Que je réfléchisse.

4 heures. J'ai essayé de lui parler mais dans la nuit il m'affole et je perds mes moyens de persuasion. Il dit que voilà trop longtemps que ça dure, mais est-ce que je le savais, moi, que ça durait ? Tout est bloqué.

24 juin 2011

De l'ordre dans le désastre. J'ai hélas du temps devant moi. Il faut que je reprenne les événements dans leur chronologie et que je raconte ce qui s'est passé avant qu'il ne m'enferme.

Quand il s'est réveillé, hier matin, j'étais dans mon bureau, affreusement tourmentée par sa question, par sa présence, dans l'angoisse. Il est entré, souriant, et, s'installant sur mon petit canapé, il m'a répété : « Alors, tu te souviens maintenant ? », persuadé que dans la nuit Mnémosyne m'avait visitée. Non, je ne me souvenais de rien. Son visage s'est rembruni et une ombre inquiétante l'a traversé. Il a hoché la tête et s'est mis à parler.

Son discours a duré longtemps, je ne pourrai pas tout restituer, mais il dit – et il ne peut mentir, trop de détails sont véridiques –, il dit que nous nous sommes connus enfants, que nous avons joué sur cette colline, sur ce petit champ près des bois de genêts, dans les grottes voisines, dans le « carré d'herbe », tous ces lieux dont j'ai gardé un vif souvenir tandis que de lui, rien, pas une trace dans ma mémoire. Il a l'âge du plus vieux de mes frères, c'est-à-dire deux ans de moins que moi, ce qui constitue un écart important dans l'enfance. Il a souvent participé aux longues promenades avec mon père, à nos jeux, et il se rappelle que je ne le regardais pas, qu'il était trop petit... Ensuite il prétend qu'il était comme moi élève au lycée Nord mais que, déjà, j'avais l'air de ne plus le reconnaître – « Mais passe encore », a-t-il murmuré.

C'est la suite qui m'a complètement affolée : il raconte que, venu à Paris et travaillant dans un restaurant en face de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, il a eu l'immense surprise de me retrouver alors qu'il me croyait perdue pour toujours, et que c'est à ce signe – il a dit *signe* – qu'il avait compris qu'il ne devait plus me laisser disparaître. Il a évoqué mes amis de cette période, les cafés où j'ai eu quelque temps mes habitudes, le japonais où j'allais parfois déjeuner, rue Chabanais, *il ne peut pas inventer cela*, deux ou trois fois il m'a

adressé la parole, dit-il, mais je ne l'ai pas identifié. Il affirme qu'ensuite nous nous sommes parlé à trois reprises : lorsqu'il était serveur dans un cocktail du Seuil, en juin 1989 (il ne se rappelle pas le jour – le jour ! moi je ne me rappelle pas le cocktail mais il est vrai qu'il y en a eu plusieurs) ; lors d'un Salon du livre, en mars 1998 (c'est celui où j'ai manqué m'évanouir, comme je l'ai raconté plus haut...) ; la dernière fois, à la Maison de l'Amérique latine, dit-il, nous étions quatre écrivains qui parlions de Virginia Woolf, juste avant la sortie du *Sentiment d'imposture*. À cette époque, prétend-il, il y avait déjà longtemps qu'il ne me perdait plus de vue.

Son récit m'a fait une impression affreuse. Il traversait donc ma vie à mon insu ? Il a donné des détails dont je ne me souvenais pas, des gens que je connaissais, des tenues que je portais, des choses que j'aurais dites. C'était atroce et sur le coup je l'ai cru, je n'ai pas pensé... *qu'il avait pu lire tout ça dans mes carnets*. Car tout à l'heure (depuis que je suis cloîtrée dans la maison j'ai tout loisir d'y penser), j'ai été saisie d'un nouveau doute : m'a-t-il vraiment suivie comme il le dit, ou a-t-il glané ces éléments dans mes carnets ? Impossible de trancher. Par exemple la question des tenues : je doute fort de les avoir jamais mentionnées dans mes carnets. En même temps je ne me les rappelle pas vraiment, ses descriptions suscitent parfois un vague écho en moi mais rien de plus. Il a pu voir des photos dans la presse peut-être ? Ou alors il invente. Ou... ou ce serait sur les photos de mes malles ?

Après son récit il a conclu : « Je t'ai toujours suivie, j'attendais que ta mémoire se réveille, que tu prennes conscience de ma présence autour de toi... » Cauchemar. Je lui ai dit que c'était impossible, que j'avais un compagnon, je me suis montrée ferme – comment agit-on avec un fou ? Il est parti sans un mot et au cours de la journée je me suis aperçue que j'étais enfermée dans la maison.

Parfois il est là, il me rend visite en silence, d'autres fois je l'aperçois dehors, sur la route. J'entends souvent la musique qu'il écoute dans sa voiture. Je la connais mais cela ne prouve rien, ce sont des morceaux célèbres. Tout à l'heure il a glissé un mot sous la porte de mon bureau : *Je suis ton bien-aimé...*

18 heures. Il est revenu, tout miel, m'a demandé si j'étais calmée (je n'avais pas l'impression de m'être montrée très excitée), si je n'étais pas touchée par sa constance, et quand je lui ai rappelé que ma vie était sur d'autres rails, qu'il ne pouvait pas faire irruption ainsi, il s'est fâché : « Des décennies à te suivre, et tu parles d'irruption ? » Il a donné un coup rageur dans le mur et a murmuré : « Alors voilà mes

conditions... » En substance : il détient mes malles (*il détient mes malles !*) et un jour je pourrai les récupérer. Pour l'instant il s'installe ici, nous vivons ensemble, et quand je partagerai enfin ses sentiments (« Mais vraiment, hein ? »), il me les rendra. J'ai prétendu que je ne croyais pas qu'il avait mes carnets. « Bien sûr que si : je suis venu les chercher le 8 mars. C'était la journée de la Femme... de ma vie. » Comment connaissait-il leur existence ? Il prétend que j'ai souvent mentionné mon journal, que j'ai raconté, dans *L'Écriture du désir* notamment, l'avoir commencé très tôt. « Et puis tous les écrivains en tiennent un, non ? » Railleur, il m'a demandé si je n'avais pas trouvé ce vol bizarre, très inhabituel. J'ai repensé à la première page de ce journal extime : « pas un tiroir retourné, pas un meuble abîmé, à peine une trace du passage des voleurs... » Il ne lui a fallu qu'une demi-heure pour les découvrir, dit-il, c'était tellement facile. Il n'y avait que quelques endroits possibles, vite vus, et quand il a aperçu les malles sous la table, par hasard, après avoir fouillé le placard de machambre, son cœur a bondi de joie, convaincu qu'il avait trouvé, surtout quand il a constaté qu'elles étaient cadenassées. Il a repris le pied-de-biche avec lequel il avait forcé la porte d'entrée et d'une petite pression les a ouvertes. Tout était là, déjà rassemblé...

J'ai bredouillé : « Et vous ne vous êtes pas dit... que vous n'aviez pas le droit... que vous me faisiez du mal... » C'était idiot et d'ailleurs il a eu un autre sourire moqueur. Ensuite, m'a-t-il expliqué, il a choisi quelques bricoles, des leurres, pour brouiller les pistes, mais pas n'importe lesquels cependant, cela ne m'avait sans doute pas échappé, « Puisque ces objets correspondent exactement aux quatre thèmes déroulés dans le premier chapitre de *L'Écriture du désir* : l'ordinateur pour celui de l'écriture, la lunette astronomique pour celui du Surfeur d'Argent, le lecteur de DVD pour le film *Kaos*, et la radio pour la cavatine de Mozart. Pas mal, non ? » Et dire que je n'avais jamais imaginé que le butin puisse avoir un sens... Rageuse, j'ai rétorqué que je ne me servais plus de la lunette depuis longtemps, et ce faisant je me suis vue en roquet aboyant autour d'un molosse. Car c'était cela, le rapport des forces en présence...

Il vient de partir en me recommandant de bien réfléchir – « Quel dommage que tu ne m'aies pas reconnu tout de suite, dès que j'ai retraversé ta vie. Nous nous serions aimés et tout aurait été si simple » – et, d'un air menaçant, il a ajouté que je devais peser soigneusement ma réponse, que mes « malles en dépendaient ».

C'est la Saint-Jean, le jour le plus long de l'année. Ironie des dates, Jean-Baptiste : le saint dont la fille d'Hérodiade demanda et obtint la tête. N'ai-je pas rencontré mon Salomé, qui s'est offert ma tête avec mes malles ?

Minuit (et quelque). Quand il est revenu j'ai gémi : « Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ? » Oh, très bien ! Il trouvait toute l'affaire merveilleuse, « surtout si elle se termine comme je le souhaite, évidemment ». J'ai frémi. Il avait un air voluptueux en racontant avec force détails l'exploration des malles... Était-ce une illusion ? Je crois qu'à présent il parlait sans bredouiller. Il est arrivé chez lui, dit-il (je me suis fugitivement demandé où était ce *chez-lui*, car j'avais fini par me persuader qu'il habitait chez autrui ou dans sa voiture), il les a installées devant son canapé, tremblant d'impatience ; certes il avait lu quelques-uns de mes livres, mais là c'était différent, là je serais plus nue que nue... Dans la malle des journaux il a tout de suite repéré le grand cahier orangé, le premier, avec l'étiquette « *À présent il n'y a plus de vide* », il l'a retourné, l'a feuilleté, ému, tellement ému, il allait l'ouvrir quand il s'est dit que non, il n'allait pas déflorer une si petite fille, pas son genre, pas son goût, et il a écarté aussi les carnets suivants dont les dates montraient que je les avais écrits vers seize ou même vingt-deux ans – car c'était encore trop jeune, a-t-il affirmé, lui voulait la femme, c'était d'elle qu'il avait faim, il aurait bien le temps de revenir aux premiers journaux quand il me connaîtrait mieux. Et, a-t-il dit, dans une joie violente il a passé la nuit à lire, un peu dans le désordre mais pas tant, les carnets les plus récents.

Je lui ai trouvé un air démoniaque quand il a murmuré : « Tu me conviens si bien, tu es étrange mais je suis ton bien-aimé. » J'étais écrasée, honteuse, torturée, il s'était donc promené dans mon intimité, dans ma vie secrète, et il m'en faisait part avec délectation : « Parce que les livres c'est bien joli tu vois, mais là, je t'avais entre mes mains, je t'ai entre mes mains, c'est délicieux – comme tu dirais. » Je pleurais en silence, accablée. Oui, je me suis sentie plus nue que nue, comme dans ces cauchemars de l'enfance où l'on s'aperçoit trop tard qu'on a quitté la maison sans culotte...

Il m'a attrapée par les épaules et a répété : « Tu te souviens maintenant ? », mais non, non, je ne me souvenais de rien. Puis, fermant les yeux, il a récité quelques phrases que je ne me rappelle déjà plus très bien mais c'était de moi, sans doute extraites d'un journal de 1999 ou 2000, jc, je m'entendais, je me reconnaissais, et il a dit en souriant : « J'en ai appris certains passages par cœur », ajoutant encore, tendre : « Tu me plais tant... » Les phrases n'avaient rien d'indécent... Était-ce son ton ? Je me suis sentie avilie.

Ici – c'est tellement dommage –, ici j'ai perdu la tête, j'ai hurlé,

pendant des heures il me semble, « Pars, fous le camp, Raphaël, pars avec les journaux, je m'en fiche, je te hais, je te hais ! », et je n'ai arrêté que quand ma voix s'est brisée. Il avait mis les mains sur ses oreilles et lorsque je me suis tue, il a relevé la tête et m'a regardée avec tant de détresse que j'ai eu honte. Un moment de silence s'est éternisé, la pénombre gagnait mon bureau, le jour le plus long de l'année touchait à sa fin.

D'une voix grave il m'a dit : « J'avais imaginé que tu pourrais me repousser encore. Je n'y croyais pas mais je savais que cela pouvait arriver. » Je ne distinguais presque plus son visage. « Mais c'est la dernière fois. Je vais partir, et maintenant tu vas me chercher. C'est toi qui me chercheras partout, alors que tu ne connais pas mon nom, ni même mon véritable prénom, que tu ignores d'où je viens et qui je suis. Tu me chercheras parce que tu sais que j'ai tes carnets et tu voudras que je te les rende. » À présent nous étions dans l'ombre, et sa voix était calme, lointaine. « Je suis ton bien-aimé. Mais chaque année, vois-tu, chaque année qui passera sans que tu m'aies retrouvé, le 25 juin, je détruirai un carnet. Je commencerai par le plus récent et je remonterai le temps. Il y en a plus d'une trentaine, probablement à peu près autant que d'années qu'il te reste à vivre : et chaque année sans moi verra leur nombre diminuer, jusqu'à ce que nous arrivions au tout premier carnet, celui avant lequel *il y avait le vide*. »

Voilà, il est parti, c'est fini. Demain les journées commenceront à décroître.

Épilogue

Il s'est passé une chose importante à la fin du mois de mai 2011. Voici.

Dès la fin mars, alors que j'écrivais depuis quelques jours ce que je nommais cette *chose*, Anne, mon amie, au demeurant éditrice de mes essais et fée, m'avait dit avec force qu'elle aimerait le publier. C'était un horizon, même si j'ignorais encore ce que je déciderais, si ce serait un livre et s'il en vaudrait la peine. Mercredi 25 mai je lui ai annoncé qu'il était quasiment terminé ; elle a confirmé son désir et en a parlé à l'éditeur, Jean-Marc, qui, aussitôt, m'a appelée pour me dire qu'il souhaitait le publier, et cela dès janvier 2012 car « un écrit d'urgence n'attend pas », a-t-il ajouté.

À compter de ce jour, la *chose* a changé de statut. J'ai d'ailleurs aussitôt repris l'écriture du journal intime, abandonné depuis mars, pour raconter ce nouveau développement. Tout à coup cet écrit-ci devenait un livre en gestation, avec toutes les inquiétudes afférentes (que vaut-il ? qui s'y intéressera ? mes éditeurs seront déçus...), mais aussi une exaltation très gaie. Le désir d'Anne et de Jean-Marc n'était-il pas un antidote exceptionnel contre la mélancolie ? Ainsi la joie qui revenait doucement depuis quelque temps s'est-elle confirmée. D'un bond, je suis sortie de la souffrance aiguë tandis que le livre surgissait du journal extime.

Le 27 mai, j'ai noté en coup de vent : « Impossible de retenir ce mouvement intérieur – appétit, joie – qui monte avec le soleil sur les champs – et avec le livre à faire. » Puis, comme dans un remords, j'ai ajouté : « Mais est-ce cela qu'il faut écrire ici ? » Car à présent se posait la question de la fin : il fallait achever ce texte, or, dans son principe, un journal, fût-il extime, est littéralement *interminable*.

J'ai pensé, sans pouvoir dire au juste pourquoi j'en étais si intimement persuadée, que je devais terminer par une fiction. C'est par elle que je pourrais déployer tout ce qu'il me restait à dire concernant l'affaire des malles volées, même le plus précis et le plus

vrai, car la fiction est le lieu – difficile parce que rien ne l'est autant qu'inventer, mais si parfait – des secrets d'initiés.

Je savais aussi, et la suite l'a confirmé, qu'il me faudrait autant de temps pour écrire les quelques dizaines de pages de ce que j'appelais la « nouvelle », que pour les centaines la précédant. Un temps j'ai pensé la prolonger par des « notes de travail », qui auraient rendu compte de son processus d'élaboration : il me semblait que pour que ce livre accomplisse jusqu'au bout sa fonction de poupée consolatrice, je devais aussi y restituer la partie laboratoire qui figurait dans mes carnets perdus... Je l'ai écrite en parallèle avec la nouvelle puis j'y ai renoncé : ces pages m'ont paru ennuyeuses.

Ainsi donc, au cours de l'été, j'ai raconté l'histoire de Raphaël, à laquelle je mêlais constamment des anecdotes réelles, des pensées, des réflexions : tout ce qui ne concerne pas directement les faits et gestes du personnage est authentique. Pendant ce temps la vie continuait, parfois si intéressante ou curieuse que je me demandais si je n'aurais pas mieux fait de prolonger le journal extime plutôt que d'inventer une nouvelle. Par exemple deux anecdotes m'ont passionnée, la première liée aux malles, la seconde non – mais très piquante.

Vers la fin du mois de juin, arrivant un soir dans ma maison, j'ai ressenti un vif sentiment d'intrusion, très pénible et tout à fait irrationnel. Je savais qui y était venu quelques jours auparavant, des visiteurs habituels, et rien n'expliquait la violence d'un malaise que seule la nuit a dissipé. Puis, trois jours plus tard, j'ai appris que la personne à l'origine de l'enfermement de mes documents dans les malles était revenue dans la maison, pour la première fois depuis des années. Et j'ai frémi en réalisant que donc, à mon arrivée, *quelque chose en moi avait su qu'elle était venue*, l'avait *senti*, alors que ma conscience ne le soupçonnait pas un instant. Cet événement psychique dont l'étrangeté m'a beaucoup frappée m'inciterait à croire, à l'encontre de mon habituel rationalisme, à une sorte de sensibilité « extralucide » qui se développe peut-être en cas de blessure profonde.

Seconde anecdote. Fin juillet j'étais à Sarajevo, P. avait été invité pour le Festival du film, et on nous avait logés dans un bel hôtel. Un matin, j'ai pris rendez-vous pour l'après-midi avec la jolie femme qui s'occupait de l'étage *fitness*, comme ils disent (tiens, même le correcteur orthographique de l'ordinateur l'accepte), pour un massage. Quand je suis arrivée, elle m'a appris que son service était terminé et qu'un homme prenait la relève, « *You don't mind ?* ». Je pourrais détailler longuement la séance, le jeune masseur musclé et trop émotif dont, au bout d'un moment, le tremblement me fut perceptible sous le geste professionnel et qui, oubliant l'heure, nous a conduits, sans qu'il

se passe rien de net, à un point critique où j'ai dû signifier que je devais partir (grande sottise !), puis qui a rempli ma note sans réussir à me regarder. Ensuite je suis allée voir *Pina*, de Wim Wenders – façon, sans risque, de fêter les corps... Kairos manqué...

Ainsi donc je n'avais pas raconté cela, entre autres, et je me concentrais sur la nouvelle. Mais mes lecteurs ne se seraient-ils pas mieux divertis de ces deux anecdotes, d'autant plus frappantes ou délicieuses qu'elles étaient véridiques ? Je répondais à mon interrogation en me disant que l'immense attrait de la fiction est d'abord qu'elle permet d'explorer l'altérité. Bien sûr, s'il ne s'agit que d'y mettre en scène quelqu'un qui me ressemble, moi, personne sans traits vraiment saillants ou singuliers, mieux vaut en effet un récit, qui a le mérite de l'authenticité. L'histoire de mon masseur produirait moins d'effet dans une fiction qu'elle ne le fait quand on la sait vraie – entre autres parce qu'elle révèle des choses intéressantes sur les femmes et le désir. Mais si je dois essayer de comprendre autrui, par exemple mon voleur, alors la fiction est un meilleur instrument car elle permet d'approcher l'incompréhensible du monde, et plus exactement sa violence. Je développerai cela ailleurs, dans le livre sur mon père sans doute. Je crois que la fiction, avec son étreinte large et puissante, répond – en tout cas pour moi – à la nécessité première de supporter ce que les hommes font aux hommes, c'est-à-dire à la violence du monde : nécessité de la comprendre, de l'assimiler, et de préserver la possibilité de la joie malgré tout. C'est pourquoi j'ai mis en exergue de mon dernier roman cette belle sentence de Bachelard : « Le monde est ma provocation. »

Du reste, en y repensant, si j'ai écrit la majeure partie de ce livre en à peine plus de deux mois, c'est qu'avec les malles volées j'avais affaire cette fois et pour la première fois à une violence directement tournée contre moi, et à celle-ci j'ai réagi de la seule manière que je sache : en écrivant, mais à une vitesse qui témoignait d'une urgence absolue – d'une violence inouïe.

La vie continuait aussi du côté des recherches et de l'enquête. J'avais fini par entrer en contact avec le cabinet du préfet où l'on était très averti de mon affaire, ce qui m'a donné l'espoir que les gendarmes relanceraient les recherches. Mais ceux-ci m'ont ensuite convaincue qu'ils avaient trop peu de pistes – aucune, même. Fin août, un journaliste a refait paraître un grand article dans *Ouest-France* où il signalait à nouveau que je promettais une récompense à qui me rendrait mes malles.

Je me rappelle aussi que, dans une conversation, quelqu'un a

évoqué une possibilité à laquelle curieusement je n'avais jamais songé – que les malles réapparaissent dans trois ou quatre ans, c'est-à-dire à moyen terme. Je n'y ai pas cru mais je me suis étonnée d'avoir pu envisager (avec inquiétude) leur résurrection après ma mort, jamais de mon vivant... Peut-être était-ce l'effet d'un mécanisme inconscient très salutaire : en bannissant l'hypothèse, fort improbable au demeurant, de leur retour, je pouvais entamer aussitôt le processus du deuil – autre façon d'échapper à la mélancolie.

À la mi-août je notais : « Je dois raconter ce geste irrationnel et irrépressible, mais si révélateur : parfois, en passant devant la table dans ma chambre, je me penche, pour voir si les malles n'y sont pas, *et je m'attends un peu à ce qu'elles y soient*. Ardoise magique du désir... »

Aussi : depuis un mois, avec mon nouveau téléphone, je me livrais à un plaisir inédit, photographier. Comme les photos sont de petit format et que l'appareil est sans doute bon, elles sont souvent jolies. Et moi qui ai toujours détesté cela, voilà que je le faisais avec enthousiasme : paysages, arbres, petits bouquets dont j'ornais mon bureau... M'étonnant de ma nouvelle marotte, j'ai compris que ces images m'intéressaient uniquement dans la mesure où je pouvais les envoyer à quelqu'un. Nouvelle variation sur « voir et dire ce que j'ai vu » ? Ou envie de saisir la chair du monde, sa beauté, telle que j'aurais pu la consigner dans mon journal, mais cette fois en la *transmettant* – et ainsi faire en sorte qu'elle ne soit jamais perdue ?

Le 15 août, j'avais achevé la nouvelle.

Le lendemain, dînant avec un couple d'amis, j'entrepris de leur raconter l'histoire de mes malles volées et, d'un air d'évidence, C. me dit que bien sûr les voleurs savaient ce qu'ils emportaient. On a très souvent émis cette hypothèse devant moi, ajoutant même, parfois, qu'on était venu *pour* mes malles – je l'ai toujours balayée : trop paranoïaque. Mais à présent elle me parut évidente. Effet très remarquable de l'esprit qui fictionne : il perçoit, intuitivement, ce que la conscience ne sait pas encore.

D'avoir inventé Raphaël m'incita à reprendre pour moi-même l'histoire, telle que du reste j'aurais pu la raconter dès le 11 mars. En voici la nouvelle version. Un ou des voleurs ont ouvert ma porte au pied-de-biche et sont entrés. Bien que cette maison, comme toutes celles de son genre, contienne de nombreux objets qui peuvent aisément se revendre dans les brocantes, ils n'en ont pris que quatre, dont deux tout à fait dépourvus de valeur marchande. Et les malles.

Aucune trace qu'ils aient fouillé les lieux, ou alors avec une anormale délicatesse : aucun tiroir ouvert, nuls porte ou placard entrebâillés, pas la moindre éraflure ni le plus petit dégât. Ils sont repartis tranquillement, comme en atteste la porte si soigneusement repoussée que je ne me suis aperçue de rien avant longtemps.

Est-il concevable que, munis d'un pied-de-biche qui permettait d'ouvrir ces malles en fer-blanc d'un geste léger, et n'ayant par ailleurs presque rien volé, ils se soient chargés de ces deux fardeaux sans prendre connaissance de leur contenu ? Qu'on vide toute la maison et qu'on emporte *entre autres* les malles, d'accord ; mais pourquoi, quand on ne prend presque rien, se lester de deux objets encombrants et peut-être tout à fait dépourvus d'intérêt ?

Donc ils ont ouvert les malles et vu (vérifié) leur contenu.

À partir de ce raisonnement de simple bon sens, il m'est apparu que les voleurs avaient emporté mes malles en « connaissance de contenu ». Grand bouleversement : j'avais toujours pensé que mes malles étaient perdues sans recours, or si le voleur était intéressé par ces documents, sans doute ne les avait-il pas détruits. Ainsi, d'avoir écrit la nouvelle avait rendu possible que j'abandonne ma première version, qui me semble d'ailleurs très étrange à présent : peut-être avais-je du mal à envisager qu'on m'ait nui sciemment ? À moins, là encore et comme je l'ai supposé plus haut, que j'aie eu besoin de l'idée de perte totale pour enclencher le processus du deuil ? Finalement, dans le fonctionnement de l'esprit, le plus suspect se niche peut-être davantage, ou en tout cas autant, dans ce qu'on ne se dit pas, dans les hypothèses qu'on refuse d'envisager, que dans les fantaisies qu'on se formule...

En somme je découvrais qu'il était possible que les carnets existent encore. Hypothèse aussi réjouissante qu'inquiétante : c'est une idée assez glaçante que le récit de ma vie intime coure les champs. Mais s'il court, c'est qu'il existe... Et s'il peut exister, comment solder le deuil ? Moment d'ambivalence.

Ce qui me paraît très intéressant, c'est qu'en m'efforçant d'inventer une histoire, c'est-à-dire en créant un personnage possible – création laborieuse : Raphaël n'a pas toujours ressemblé à ce qu'il est devenu au fil du travail –, en entrant dans sa logique et en allant puiser dans des ressources obscures avec ce somnambulisme qui toujours guide la fiction, j'aie reconstruit une autre histoire du vol, à *mon insu*. En somme que la fiction, y voyant plus clair que moi, m'ait permis de reconsidérer le réel, en saisissant une vérité que ma conscience

ignorait et à laquelle elle a permis de se frayer ce lent passage vers elle.

Je viens, en relisant la nouvelle, d'en saisir un enjeu capital : dire que la fiction permet d'explorer l'altérité n'est pas suffisant. Le fait que j'ai imaginé l'histoire de Raphaël m'a aussi permis un profond travail sur moi-même, une sorte de remaniement psychique, ce qui est sans doute une des grandes vocations de la fiction en général. Car qu'y ai-je fait, au juste (et sans le savoir) ? J'ai organisé, avec l'apparition du voleur et son marchandage, la possibilité d'un retour des malles, et *j'y ai renoncé*. J'ai renoncé, de moi-même, à mes carnets. Autrement dit, face à la violence qui m'a été imposée dans la réalité, j'ai repris fantasmatiquement la main, j'ai rejoué la situation mais cette fois, usant de ma liberté, j'ai décidé de sa conclusion : chassant Raphaël, je reperds mes malles. Si je peux risquer cette formulation paradoxale : j'ai *choisi* la conclusion qui m'a été imposée. Ainsi ai-je clôturé le processus du deuil.

Je peux donc à présent répondre à une question posée à l'orée de ce livre, celle des œuvres comme consolation. Non. Les œuvres, en nous donnant l'occasion de ressaisir le monde, nous permettent d'y exercer une forme de liberté. *Lapsus digitalis* fréquent, je l'ai déjà noté : *livre et libre*.

Tout à l'heure j'ai enfin ouvert la boîte que m'avait envoyée ma mère au printemps. Surtout des photos. Sur plusieurs, des êtres aujourd'hui morts : quatre déjà. Sur toutes, mes proches, et sur leurs visages, un air de jeunesse qui serre le cœur. Des photos de la rue Oum-Kalthoum prises quand j'y suis allée avec ma mère : si je les avais revues avant mon voyage en Tunisie de ce printemps, j'aurais reconnu l'immeuble où je suis née. Deux textes de la main de mon père, très intéressants, l'un est une sorte de nouvelle féministe, l'autre une variation libre sur la création. Je les garde tout près, dans le tiroir de mon bureau : mon futur chantier. Beaucoup de cartes postales : traces de mes voyages, dont je ne conserve qu'un souvenir vague.

Etc.

J'ai l'impression que ma mère m'a donné tous les souvenirs qu'elle possédait. J'ai perdu toute ma mémoire, elle m'a donné toute sa mémoire.

En allant au-devant des gens avec mon histoire de malles, j'ai fait une petite découverte qui me donne à penser. Presque chaque fois que je l'ai racontée, on m'a confié, comme en échange, un souvenir de perte dont on était inconsolable. Oh, il s'agissait souvent d'objets modestes, et j'imagine que pour cette raison mes interlocuteurs trouvaient rarement l'occasion d'évoquer leur chagrin – peut-être même jamais : ces lettres d'amour de l'adolescence, ce bijou sans grande valeur, ces assiettes héritées, pas de quoi ennuyer le monde... Pourtant, je sentais qu'ils en avaient gardé une peine profonde. En somme, il m'apparaissait que nous avions tous perdu quelque chose, que bien au-delà de la perte première – du ventre maternel, de la mère, que sais-je –, nous éprouvions tous le regret d'une trace, d'un signe, d'un souvenir – ainsi ai-je compris un (petit) universel de notre condition, que mon histoire faisait surgir.

Lorsque je pense à des événements passés, Ah tiens ! me dis-je, et cet homme ? Et ce moment si capital ? Ils ont le flou des rêves, l'imprécision des souvenirs très lointains, la confusion des événements trop complexes pour être fixés : j'en suis navrée.

Mais que les carnets reviennent ou pas, je sais que quelque chose de plus puissant qu'eux a repris le dessus. Je pourrais l'appeler le Présent. Non que le trauma soit effacé : la grosse pierre qui a provoqué de si violentes vagues concentriques sur l'eau de la rivière n'a pas disparu ; elle a coulé et, bien présente, repose sur le fond. Chaque fois que je raconte l'histoire de mes malles, quand bien même je me sens parfaitement calme, toute ma chair se hérisse. Le corps-esprit n'a rien oublié, la blessure est intacte, inscrite dans la moindre fibre de mon être, peut-être pour toujours, et l'irréparable est devenu une dimension de mon intimité. Me traverse parfois fugitivement l'image d'un morceau de peau boursouflée par une cicatrice – très boursouflée et très cicatrisée. Mais rien ne peut m'empêcher, sauf à être mourante, de ressentir encore le désir de vivre, désir d'user de ma lunette astronomique et de mon microscope pour scruter le monde, d'être dans l'invention de demain, dans la danse.

Avant-hier, première séance de signatures en librairie pour *Le Baiser peut-être*. J'ai lu plusieurs extraits : dans chacun il était question de danse. Comme je cherchais à m'en expliquer, quelqu'un m'a proposé ce nouveau *cogito* : « Je danse, donc j'écris. » Oui.

17 septembre 2011

